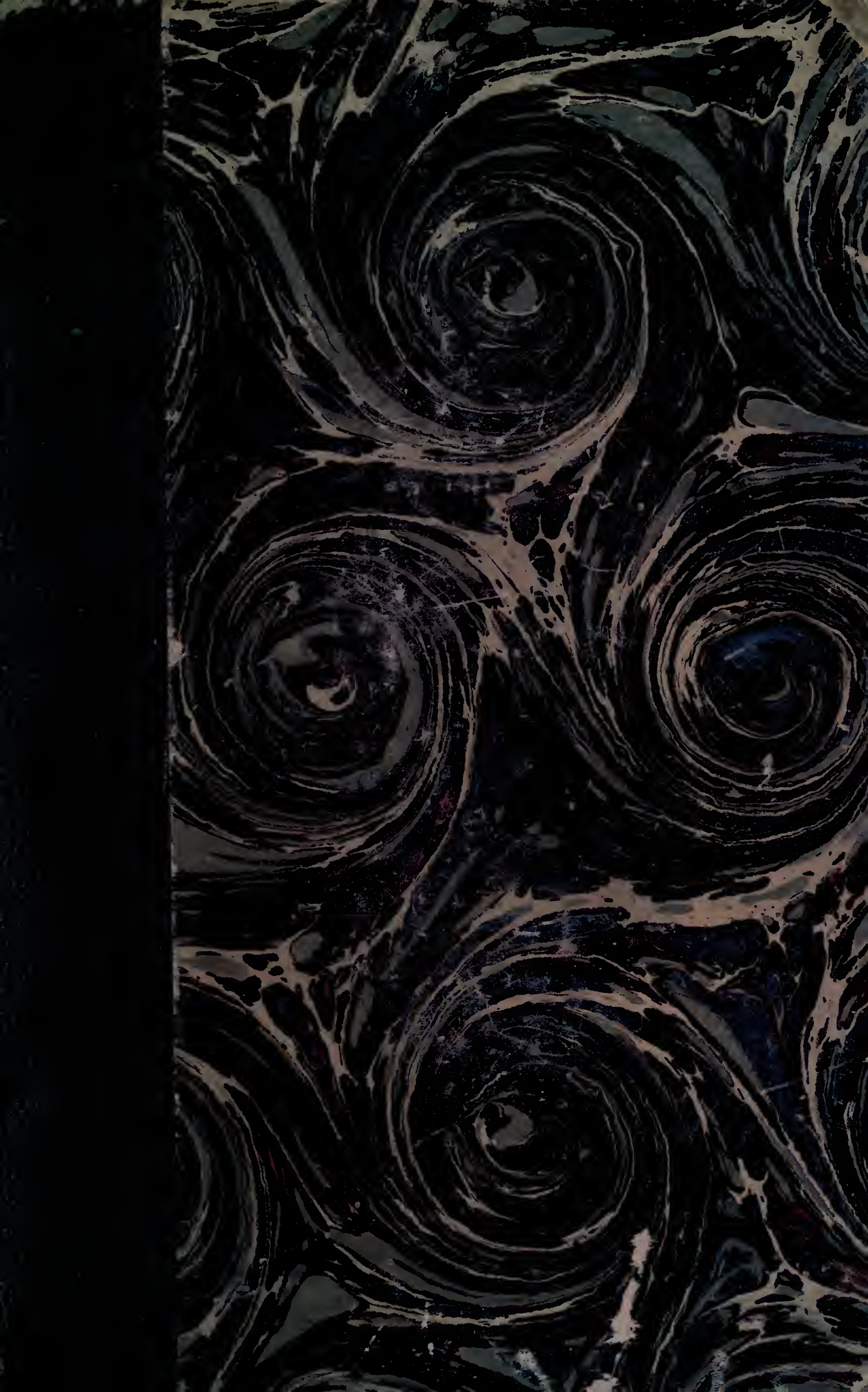
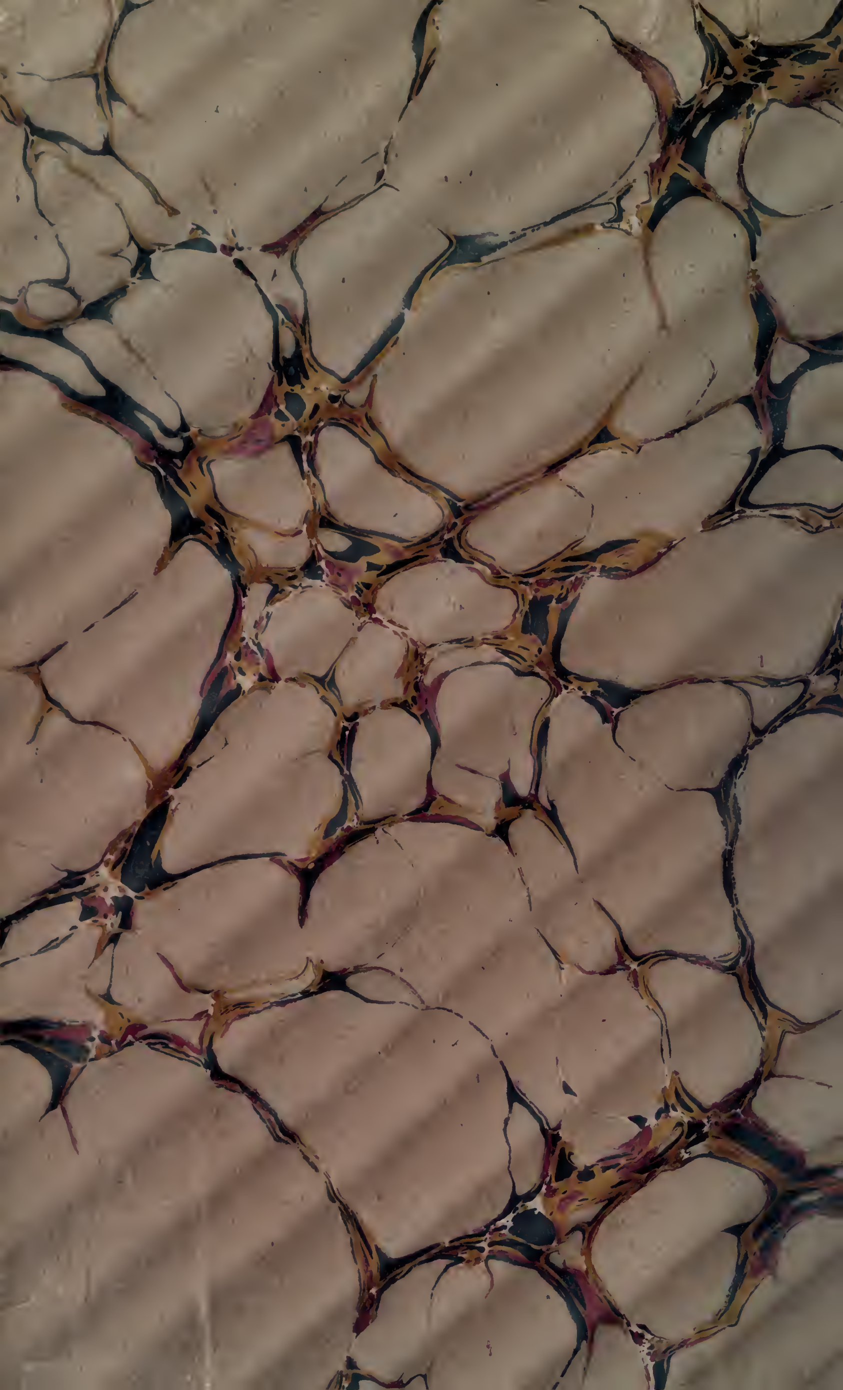
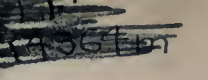






MONSIEUR NICOLAS

TOME IX



MONSIEUR NICOLAS

OU

LE CŒUR HUMAIN DÉVOILÉ

Mémoires intimes

DE

RESTIF DE LA BRETONNE

Réimprimé sur l'édition unique et rarissime
publiée par lui-même en 1796

TOME IX



PARIS

ISIDORE LISEUX, Éditeur
Quai Malaquais, nº 5
1883



MONSIEUR NICOLAS

SIXIÈME ÉPOQUE

(Suite).



E 1er Auguste, six jours avant mon départ, l'ouvrage ayant cessé plutôt qu'à l'ordinaire chez Causse, j'eus une ample explication avec le père de Mlle Teinturier, en buvant ce qu'on appelle en Bourgogne le *vin des puces*. Je lui parlai de sa fille, en la louant beaucoup, et en lui témoignant le désir d'en faire la compagne de mon sort. C'était un bonhomme, dans toute la signification du terme, prise en bonne part. Il approuva ma recherche dès le premier mot. Me trouvant à l'aise avec lui, je ne dissimulai pas que mon dessein était de m'en retourner à Paris. —

« Vous avez raison, » me dit le vieux clerc des perruquiers ; « il n'est pays tel que la capitale. » Rien ne m'arrêtant plus, que le consentement de mes parents, j'ajoutai que je partais à la fin de la juridique pour le leur demander ; que j'écrirais de chez eux quels seraient leurs arrangements. Et nous revînmes à la maison. Je trouvai Manette et M[lle] Duveau, avec Bachot, devant la porte ; je m'assis auprès d'eux, mais je ne dis mot de ce qui venait de se passer. On appela Manette, qui, en se rendant aux ordres de son père, me fit signe de rester. Elle revint un instant après, instruite de ma démarche ; ce qui la rendit un peu plus vive, et charmante ! Nous causâmes plus d'une heure de mes projets d'établissement, qui consistaient à m'en aller à Paris, travailler en compagnon-imprimeur, et à tâcher d'être prote. Cet entretien plut extrêmement à Manette, qui était le parfait opposé de Rose (*a*), pour le caractère et l'esprit : autant l'Auxerroise était hautaine, intéressée, prévoyante de l'avenir, autant M[lle] Teinturier était douce, modérée, insouciante ; elle s'abandonnait à ma capacité d'une manière qu'il serait à souhaiter qui fût celle de toutes les femmes ; et lorsque je lui témoignai le regret de ne pouvoir lui faire un sort plus avantageux, elle me répondit naïvement :
— « Pourquoi m'attendrais-je à plus de bonheur que
» tout le monde ? La vie est mêlée de plaisirs et de
» peines ; j'aurai les miennes ; je m'y attends, et je

(*a*) Rose Lambelin. (*N. de l'Éd.)*

» me trouverai heureuse, si elles ne me viennent pas » de vous! Mais en vinssent-elles, il faudra bien les » supporter.... Je n'ai jamais aimé personne, soit » parce qu'on ne m'a pas recherchée, n'ayant point » de fortune, soit parce que je n'ai rien vu qui m'ait » fait désirer d'être aimée; mais, depuis que je vous » connais, je sens que je voudrais être riche et belle, » afin de vous attacher davantage. » Ce petit discours fut tenu de l'air d'indolence naturel à Manette; mais il n'en fut que plus charmant, et c'est une des choses les plus agréables que j'aie entendues de la bouche d'une femme... De son côté, la jeune personne parut fort contente de notre entretien... [Aurais-je encore ici manqué le bonheur? c'est-à-dire le repos et la tranquillité de ma vie?...]

Le lendemain soir, en quittant l'ouvrage, je vins chercher le père de Manette, comme la veille. Sa fille me dit qu'il était sorti; et, la première, elle proposa la promenade avec la Corsaise, sa belle-sœur, son frère, la fille du musicien Duveau, et mon camarade. Nous formâmes ainsi une petite troupe joyeuse; nous allâmes d'abord au café, boire de la bière et prendre quelques liqueurs; ensuite, ayant gagné la *Porte-Neuve,* nous prîmes par le rempart, que nous suivîmes jusqu'à la *Porte Saint-Nicolas.* Manette et moi, nous étions en arrière; je tenais sa taille dans mes bras; enflammé par ma jeunesse, par la jolie figure de mon amante, par son air de langueur, qu'on appelait indolence, je retrouvai un de ces moments d'ivresse, qui m'avaient quelquefois rendu

si heureux! Manette, qui se croyait sûre d'être mon épouse, et qui n'ayant jamais aimé, ne connaissait pas les crises de cette passion fougueuse, me montrait une âme naïve, tendre, abandonnée... Je la conduisis un peu à l'écart. — « Hé mais?... » Je l'entraînai derrière une haie, et je la brusquai. — « Ho! vous voulez bien ce que vous voulez! » fut la seule défense qu'elle opposa. Elle s'arrangea de son mieux pour que rien ne me gênât, me demandant, à chaque tentative, si elle était bien? Aussi, quand le *ceste* virginal se rompit, elle s'écria : — « Ho! je n'étais pas bien!... Vous êtes-vous fait mal » aussi?... » Je résolus, ce soir-là, de m'attacher sérieusement à elle... Si cette *analyse de mon cœur* voit bientôt le jour, et qu'on veuille savoir au juste quelle était la figure et la taille de Manette, une jolie fille de Paris lui ressemblait parfaitement: c'est Mlle *Mesaidrieux,* confiseuse, rue *de la Vieille-Bouclerie,* depuis femme de l'apothicaire *Brogniard;* on verra, par la comparaison, combien Manette Teinturier devait être séduisante.

Le 5 Auguste, j'eus encore une soirée délicieuse. Nous allâmes dans les bas de *Montmusard,* plantés d'arbres et garnis de pelouse. Nous courions, nous faisions les fous, et je trouvais mille moyens de ravir à Manette de savoureuses faveurs. Au milieu de mes ébats, j'aperçus, au pied d'un arbre, une belle Dijonnaise, que j'avais rencontrée au *Parc,* la première fois que Bachot m'y avait mené. Je vais remonter à ce trait.

Avant ma liaison avec la jolie Teinturier, et dans le temps que je donnais mes soirées, soit à la jeune Comtoise Marie Jehannin, soit à la petite Marianne Milan, j'étais inutile les dimanches. Bachot me demanda une fois si je voulais aller aux *Tuileries*. Je le regardai avec émotion, car ce mot me rappela tout Paris, tous mes amis, et ma Zéphire et Zoé... Mes larmes furent prêtes à couler. — « Il est ici un » endroit charmant! » me dit-il alors; « ce sont les » Tuileries de Dijon. Tu verras un superbe bosquet, » dont toutes les allées se réunissent à une étoile, qui » en forme le centre. » La rivière d'Ouche (*Oscaria*), a l'apparence d'un bassin devant le *Parc*, qu'elle borne au midi; son lit, qu'on a creusé, forme une belle nappe d'eau presque dormante; l'intérieur de ce jardin est planté de bosquets, bordés par des charmilles; ces bosquets sont parsemés d'arbres fleurissants, et à fruits, tels que les pruniers, les cerisiers, les mûriers, le noyer, le pommier, le poirier, le châtaignier, l'amandier, etc. Je ne pus voir une promenade aussi conforme à mon goût et à mes idées, sans la trouver délicieuse; dès que Bachot me l'avait eu fait connaître, j'y étais revenu seul, un livre à la main.

Mais la première fois que j'avais été au *Parc*, j'avais remarqué une grande et belle fille, qui tenait par la main une enfant de quatre ans, très jolie; devant elle marchait une autre, qui en avait deux de plus, et ressemblait parfaitement à la grande. Je les examinais toutes trois avec le plus grand intérêt, lorsque

Bachot m'avait dit : « Tu vois bien cette grande
» demoiselle, qui est très jolie ? C'est la mère de ces
» deux enfants-là. Celui qui lui a fait la première
» s'est rendu mépisable à ses yeux, et elle l'a
» refusé ; elle élève sa fille sans être honteuse de sa
» maternité, bravant tout ce qu'on pourrait dire ;
» elle se montre partout avec ses enfants... Personne
» ne s'était avisé de la mal regarder, tant qu'elle
» n'en a eu qu'une ; mais en 1757 environ, il lui en
» survint une seconde, qui paraissait arriver de
» sevrage. Ce qui fit beaucoup murmurer contre
» elle. Une, passe ! disait-on ; mais en faire deux !...
» Mademoiselle *Omphale Cœurderoi* ne s'en est pas
» étonnée davantage, et elle élève ses deux filles.
» — Mieux valent deux qu'une, quand elles sont
» aussi jolies ! » m'écriai-je. « Mais cette demoiselle
» Cœurderoi, de qui est-elle fille ? — Elle est d'une
» famille qui s'est alliée en Basse-Bourgogne, et qui
» n'a plus de mâles... » J'avais regardé Mlle Omphale et sa fille aînée avec admiration ; mais la cadette m'inspirait un intérêt inexprimable. En effet, c'était une figure angélique, qu'il me semblait avoir vue quelque part. Je les avais suivies des yeux autant qu'il m'avait été possible, ne pouvant me rassasier de les voir. Le dimanche suivant, j'avais revu la belle *Amazone* (c'est ainsi que je la nommais, parce qu'elle ne voulait pas de mari), avec autant d'intérêt (1) ; mais elle n'avait que sa fille aînée.

(1) Voyez la 24e Contemporaine.

Enfin, le soir où nous en sommes, je la retrouvais avec ses deux filles, et une femme âgée, qui me parut une mére, ou une tante. — « Je ne sais, » dis-je à Manette; « mais voilà une jeune dame qui » pique ma curiosité. — C'est une demoiselle, » répondit Manette. — « On m'a dit, » repris-je, « qu'elle était mère de ces deux petites filles? — » Oui; mais elle n'en est pas moins estimable, à ce » que dit mon pére, attendu la manière dont elle » les a eues, et la conduite que Mlle Cœurderoi » méne aujourd'hui. — Les voilà qu'elles causent » fort vivement, la vieille dame et elle : tâchons » d'entendre. » Manette s'y prêta. Nous nous avançâmes derrière les arbres, et nous parvînmes sans bruit à quatre pas des deux dames et des deux enfants.

« Non, » continue la mère des deux enfants naturels, « non, ma tante; cela ne doit pas être! je » ne trahirai pas le secret d'une femme aussi res- » pectable, que l'est... — Soit; mais vous ne sau- » riez croire, ma niéce, » reprenait la vieille dame, « le tort que vous fait l'apparence d'une seconde » faiblesse! tout le monde, qui vous avait approu- » vée jusqu'ici, admirée même, change aujour- » hui de langage. En effet, je ne vous conçois pas! » Quel est votre but? car enfin votre honneur » souffre. — Je ne vois pas cela, ma tante! Re- » gardez ces deux enfants : si c'est un déshonneur » de leur avoir donné la vie et la beauté, je me » complais dans mon déshonneur. — Mais vous

» ne trouverez jamais d'établissement ? — Cela se
» peut ; mais jusqu'à présent, je n'en ai pas désiré ;
» ajoutez que j'écarte, par le soupçon d'une seconde
» faiblesse, tous les importuns. — Je ne conçois
» pas votre mère, de vous laisser la liberté de sui-
» vre ces idées-là. — Ma mère connaît ma double
» innocence ; elle a une seconde raison de se
» taire : c'est que mon père me forcerait à un ma-
» riage qui ne doit plus avoir lieu. L'homme
» que la passion aveugle, épouse une femme parce
» qu'il la désire, et s'en repent dès qu'il est rassasié.
» — Je le veux, » dit la tante, « mais vous employez
» là un singulier moyen de repousser un préten-
» dant ! — J'aime la plus jeune de ces deux en-
» fants, ma tante, autant que ma propre fille : c'est
» un caractère aussi parfait que sa jolie figure.
» Quand sa mère nous la confia, en sortant du co-
» che d'Auxerre, j'en étais déjà éprise, quoiqu'elle
» eût à peine deux ans, et je promis d'en faire
» l'amie de ma fille, sa compagne inséparable ;
» elles se tiendront lieu de sœurs l'une à l'autre.
» Je n'avais pas alors l'idée de laisser croire qu'elle
» fût à moi ; mais sa mère étant morte, et ce pau-
» vre enfant ne tenant plus à personne, j'ai formé
» le dessein d'être tout pour elle, et de jouir de sa
» piété filiale, puisque j'aurais pris les sentiments
» maternels : mon Hypsipyle et la petite Edmée-
» Colette seront plus attachées l'une à l'autre, en
» se croyant sœurs ; ce motif seul me décide, et
» j'y sacrifie tout. Ma mère, à laquelle je ne cache

» rien de mes plus secrètes pensées, m'approuve en
» ceci, comme dans le reste... Vous m'avez juré
» de ne pas divulguer mon secret; vous tiendrez
» votre promesse ? — Oui, ma chère Omphale;
» mais l'étrangère partagera donc la fortune de
» votre fille ? — Ma tante, M..... » (je n'entendis
pas le nom), « votre mari, est conseiller au Parle-
» ment; je me suis proposé de le consulter. La
» mère d'Edmée-Colette nous a fait passer, à diffé-
» rentes fois, des sommes assez considérables, dont
» nous avons constaté les remises par un acte : cet
» argent qui appartient à la petite, et que nous
» avons placé, égale au moins la moitié de notre
» fortune : ne peut-il pas en compenser le partage
» avec Hypsipyle par les arrangements que pren-
» dra mon père, en croyant Edmée-Colette sa pe-
» tite-fille ? Par-là, je ne fais aucun tort à mon Hy-
» psipyle, et je lui procure une sœur..... Cette pau-
» vre petite ! elle a un père ! mais elle est con-
» damnée à l'ignorer à jamais, puisque sa mère ne
» ne nous en a pas dit le nom. Tout ce que je sais,
» c'est qu'il était alors apprenti imprimeur ; qu'il
» lui fit une sorte de violence, non par excès de dé-
» pravation, mais par excès d'amour ; qu'elle-même
» fut trahie par ses sens, qui secondèrent le cou-
» pable, malgré sa volonté ; que le jeune homme
» montra depuis les sentiments du plus profond re-
» pentir, et que son respect pour la dame ne s'est
» jamais un instant démenti. Elle lui destinait sa
» sœur cadette ; il devait être maître-imprimeur à

» Sens, et l'épouser ensuite; le père de la dame,
» instruit de tout, même de l'espèce de viol, don-
» nait les mains à ces projets. Mais ils sont morts
» tous deux, et le mari de la mère de cette enfant,
» qui n'aimait pas son ancien apprenti, alors à
» Paris, s'est hâté de marier sa jeune belle-sœur à
» Semur-en-Auxois... »

Elle se tut, à cause d'un mouvement que fit Manette; et moi, je ne pus douter de la part qne j'avais à ce récit. Émù, tremblant, je respirais à peine. Il me passait dans la tête mille idées, dont celle de parler à Mlle Omphale, et de m'en faire connaître, était la plus sage. Je me retrouvai tout entier tel que j'étais parti d'Auxerre le 1er Septembre 1755. Les dames se levèrent et se retirèrent avec les deux enfants.

Une foule de réflexions m'assaillirent : je me rappellai Flipote, la confidence que Gaudet d'Arras m'avait faite, relativement à la seconde nuit que je croyais avoir passée avec cette fille... Celle qu'on lui avait substituée portait un nom approchant de celui d'OMPHALE, si ce n'était pas le même. Mais oui, c'était le nom de cette reine de Lydie, maîtresse d'Hercule, et qui le faisait filer... Je m'étonnais de cette rencontre, de tout ce que je venais d'entendre, et surtout de ce qui regardait Mme Parangon ! Mlle Fanchette !... — « Hé ! de qui
» donc », pensais-je, « est née cette seconde
» enfant, que la demoiselle Omphale veut faire
» passer pour sa fille, tout en convenant qu'elle ne

» l'est pas?... La dame *respectable* dont elle a parlé,
» ne peut être que Mme Paragon : Mais quand, et
» comment cette dame a-t-elle été enceinte? Pour-
» quoi, mariée, cachait-elle sa maternité?... Ha
» ciel! qu'entrevois-je!... Intacte encore par son
» mari, c'est moi, par mon attentat, qui... »

Je restais immobile. — « Qu'avez-vous ? » me dit Manette. — « Je suis étonné. — Je n'ai rien
» compris à leur discours! — (Tant mieux! » pensai-je). — « Qu'ont-elles dit? — Mais cela est si
» compliqué... — Oui! parlons d'autre chose. —
» Je le veux bien : par exemple, que nous sommes
» sur le point de nous séparer!... Je n'ai plus qu'un
» jour à passer auprès de vous. — Je ne fais que
» commencer à vous connaître, » dit Manette, « et
» je ne sais pourquoi je sens que mon cœur vient
» de se serrer à ce mot... Vous devriez ne pas vous
» en aller? — Il n'est guère possible de faire autre-
» ment : d'ailleurs, plus tôt je partirai, plus tôt notre
» réunion se fera : je vais parler à mes parents, et
» les disposer de bouche; cela fait mieux que par
» écrit : car si une lettre était plus sûre, j'écrirais,
» et j'irais attendre leur réponse à Lyon. — Ho!
» partez plutôt que d'aller à Lyon, et parlez à vos
» parents... » Notre compagnie nous ayant rejoint alors, la conversation devint générale, et nous reprîmes le chemin de la ville. Teinturier le frère nous fit l'histoire de *Montmusard* à peine achevé, mais qu'on allait détruire, parce qu'il coûtait trop, et qu'il avait presque ruiné le Premier-Président son

propriétaire. (Ainsi les possessions de luxe dévorent les autres possessions, et diminuent de moitié le sol du royaume !) En nous quittant, nous nous promîmes de nous rejoindre tous le lendemain pour la dernière fois dans l'après-dînée, c'est-à-dire vers les trois heures.

Retiré dans ma chambre, je fus plus occupé d'Edmée-Colette et de sa mère, que de Manette. Éclairé par le discours d'Omphale, je me rappelai quelques expressions de Tourangeot, que je n'avais pas entendues, et qui me firent présumer que M. Parangon avait découvert ma secrète paternité, ignorée de moi-même (mais pouvait-il imaginer que sa femme avait été discrète à ce point ?...) « Je suis donc père ! » (m'écriai-je), « par la femme » que j'ai uniquement aimée !... O bonheur ines- » péré!... Oui, je reconnais qu'il existe une Provi- » dence ! Ce n'est pas le hasard qui m'a conduit à » Dijon ; c'est la Providence qui voulait me faire » connaître ma fille... Il ne me restait plus rien,... » quand je retrouve une autre COLETTE !... Oui, je » verrai Mlle Omphale... dès demain : je me décou- » vrirai ;... et si... j'allais être... assez heureux, » pour la déterminer... à devenir en effet la mère » d'Edmée-Colette ?... Notre parenté plus rappro- » chée que celle des autres Cœurderoi, tout me le » fait espérer... Adieu, Manette ! adieu Michelle » Gueneau ! adieu, intéressante Sallins ! vous ne » me touchez plus ; Omphale seule a tous mes » vœux !... » Je m'endormis dans ces pensées.

Le lendemain, en m'éveillant, Omphale, entre ses deux filles, s'offrit à mon imagination exaltée. Je me lève à la hâte, et je cours chez *Fleury* mon perruquier; je le prie de se surpasser lui-même, parce que j'avais à rendre une visite intéressante. Je fus servi à souhait. Je m'habillai de mon mieux, c'est-à-dire en noir, et je me rendis chez Mlle Omphale Cœurderoi. Je la demandai nommément. Je fus introduit dans sa chambre; mais sa mère était présente.

« Mademoiselle, » lui dis-je, « je vous suis » inconnu; je viens pour vous prier de m'accorder » un entretien particulier : mais si madame est » Madame votre mère, comme je le crois, je puis » parler devant elle... » On me présenta un siège. — « Expliquez-nous, Monsieur, » me dit Omphale, « le sujet de votre visite... » Je m'étais préparé. — « Mademoiselle, » répondis-je sans hésiter, « vous avez ici une enfant qui m'intéresse beau- » coup !... J'ai le secret de sa naissance, et je l'ai » seul, avec vous cependant..... Elle se nomme » Edmée-Colette; ce sont les noms de son père et » de sa mère; et cette dernière était Mme Parangon, » à laquelle un cruel accident causa la mort;... elle » portait à la Poste une lettre pour le père de cette » enfant; elle glissa, et se blessa mortellement... » Je me tus... — « Monsieur, » me dit Omphale, après quelques minutes de silence, « je ne conviens » de rien de ce que vous venez de dire. — Made- » moiselle, nn mot de plus vous donnera peut-être

» de la confiance en moi : le père de l'aimable » enfant de quatre ans que vous avez ici, se nomme » M. Nicolas... » Je dis mes trois noms... Les deux dames rougirent : — « Cela peut être, ou... n'être » pas, » me dit la mère; « c'est ce que nous » n'examinons point. — Je vois votre discré- » tion, Mesdames; elle est louable... Il faut ajouter » un mot encore, et le voici : JE SUIS CELUI QUE JE » VIENS DE NOMMER... Mais je ne demande aucune » réponse, de votre part, que vous n'en soyez » certaines... Je pars demain de cette ville, pour » retourner chez mes parents : voici leur adresse ; » vous écrirez, si vous le jugez à propos, une lettre » ostensible, mais qui sera propre à faire constater » tout ce que vous voudrez savoir : j'y joindrai les » mots que vous allez me prescrire, tracés de ma » main, comme cette adresse, et ceux que j'y vais » ajouter : *Je supplie Mlle Omphale et sa mère de* » *croire à ma véracité*... Je me retire, Mesdames, » de peur d'être indiscret, » dis-je en achevant d'écrire. — « Un moment, Monsieur ! » me dit la mère. « Quel est votre but ? — Il est double, » Madame : cette enfant m'est chère; j'adorai sa » mère, et j'honore comme un divinité bienfai- » sante celle qui la remplace. — Ces sentiments » marquent l'honnêteté de votre âme; mais que » vous proposez-vous ? — De savoir seul, et sans » le communiquer à personne, que ma fille existe, » qu'elle est heureuse, et d'être heureux de son » bonheur. — Vous êtes un jeune homme estima-

» ble : nous ne doutons pas que vous ne soyez ce » que vous dites. — Ha ! Madame ! votre confiance » est une justice : mais assurez-vous, par tous les » moyens possibles ; c'est moi qui vous en prie » instamment... Alors, peut-être oserai-je... annon- » cer... des vues... plus étendues, et... parler » d'une chose... qui remplirait tous mes vœux. » Je saluai respectueusement, et je me retirai. On me retint encore. On me parla de ma famille. C'était le mot que j'attendais : je n'hésitai pas à nommer les parents que j'avais à Dijon ; ajoutant les motifs qui m'avaient retenu à une certaine distance de cette famille. Mlle Omphale rougit, et parla bas à l'oreille de sa mère :... — « Mais nous sommes » plus proches aux *Simon*, que le Président et le » Conseiller... » Je racontai ensuite dans quelle estime générale était mon père, qu'honorait tout notre petit canton, et je m'étendis presque autant que je l'ai fait depuis dans la VIE DE MON PÈRE, sur les deux familles d'où je sortais. Les deux dames souriaient en m'écoutant, et paraissaient enchantées. Elles m'invitèrent à les revoir. Je le promis, et je pris congé d'elles.

Je dînai chez mon imprimeur. Notre partie avec Manette, Mlle Duveau, Teinturier et sa femme, devait se faire à trois heures : Bachot, me voyant distrait, me la rappela. Je ne me sentis pas la force de m'y refuser. Nous allâmes voir le superbe *Montmusard*, prêt à être détruit. Il paraît, par son nom, que de tout temps, ç'avait été un endroit agréable,

où l'on aimait à goûter le repos, et à s'amuser : le mot *musard*, *musarde,* est encore en usage dans le style familier, et parmi le peuple, pour signifier l'enfant qui s'amuse à jouer, en faisant ou son ouvrage, ou les commissions. De là nous nous rendîmes à la maison des *Capucins,* pour y voir un père Corse, compatriote de l'épouse du jeune Teinturier. J'observai, à cette occasion, combien il est triste, pour une étrangère, d'avoir épousé un homme qui la tire de son pays! la femme ressemble à certaines plantes : elle veut naître et mourir sur son sol natal. La jeune Corsaise courut au capucin, dès qu'elle l'aperçut, avec la vitesse d'un oiseau; elle se jeta dans ses bras; elle oubliait que c'était un moine; elle ne voyait que la patrie, c'est elle qu'elle embrassait : ses larmes coulèrent; les sanglots la suffoquaient. Le capucin se trouva bientôt dans la même situation; nous fûmes obligés de les arracher l'un à l'autre, après qu'ils se furent rappelé mutuellemant tous les environs de *Bastia* avec un douloureux plaisir, qui éclataït dans leurs yeux, dans leurs accents, dans toute leur attitude. Nous tâchâmes ensuite d'égayer l'Italienne. Elle vint se mettre entre Manette et moi : — « Que vous êtes » heureux ! » nous dit-elle; « vous vous aimez, et » vous êtes de la même nation !... Mais cependant, » si ma sœur quitte Dijon, pour aller demeurer à » Paris, avec vous, elle verra ce que c'est que de » ne plus voir ce qu'on a vu toute sa vie!... » Manette lui dit : — « Quand on aime son mari, sa

» patrie est la nôtre, ma sœur; mon frère vous » aime; vous l'aimez... — Hé! si je ne l'aimais » pas, il y a longtemps que je serais morte! — Ne » l'affligez donc pas, et réjouissez-vous avec nous. » Aussitôt la pauvre Italienne affecta de rire, de s'amuser; elle parut la plus enjouée de nous tous; mais les larmes étaient sous le sourire... Je dis à Manette : — « Vous lui parlez sèchement! — On » m'a dit qu'il le fallait, » répondit-elle, « pour » empêcher son grand attendrissement. » Ce fut aux *Capucins,* que je vis un *globe* superbe, ouvrage de vingt ans, fait par un père dont les vœux avaient été forcés : il ne trouva que ce moyen de se distraire; l'ouvrage achevé, il mourut de chagrin. C'était le globe de la Terre suspendu par les pôles, avec l'obliquité de nos climats; il était construit d'après le système des pôles allongés, système qui l'emportait dans le temps où il fut tracé. En le faisant tourner, on voyait passer successivement tous les pays du monde, chacun d'eux distingué par une nuance différente; les mers étaient en vert dit *de mer :* les noms des îles, des villes, des bourgs mêmes s'y trouvaient écrits et placés à leur distance naturelle. On assure que les Jésuites, dans le temps de leur puissance, et lorsqu'on croyait l'allongement des pôles, en avaient offert trente mille francs aux Capucins, qui les refusèrent. Avec son défaut, cet ouvrage immense est encore admirable, et vaut mieux à lui seul, pour ses possesseurs, que tous les livres de géographie ensemble.

Nous goûtâmes dans une sorte de hameau près des Capucins. En sortant de cet endroit, nous allâmes aux *Chartreux,* qui sont de l'autre côté de la ville, et où je vis les tombeaux des anciens Ducs de Bourgogne. Ce fut ce qui prolongea notre promenade jusqu'à la nuit. Désespérant alors de voir les dames (Omphale et sa mère), je restai avec Manette jusqu'à minuit. Une si longue séance avec une jolie fille, qui m'avait déjà tout accordé, l'air de la campagne, le goûter, le tête-à-tête que nous eûmes depuis huit heures jusqu'au milieu de la nuit, devaient beaucoup exposer notre vertu, qui ne put supporter une aussi longue épreuve... J'affirmai si vivement à Manette que les faveurs assuraient ma constance (j'ai à me reprocher d'avoir dit, en cette occasion, ce que je ne pensais qu'en général ; mais j'en serai puni !), que cette fille naïve me crut. Nous allâmes dans sa chambre, sous un prétexte que je donnai ; là, mettant en usage toute l'adresse d'un séducteur, pour ne la point effrayer, je préparai doucement ma victoire... Ce nouveau triomphe obtenu, Manette avait besoin d'être rassurée : j'employai les serments, le ton persuasif de la vérité. Je fus encore heureux ; ou plutôt, je complétai ma perte et celle de ma jeune amante. Nous passâmes environ trois heures dans les plaisirs. Tout le monde de la maison étant alors rentré, j'allai coucher chez mon imprimeur, pour la dernière nuit. Je revis encore Manette à la fenêtre. Je la saluai ; elle me le rendit, en me disant : — « Je voudrais cau-

» ser plus longtemps; mais vous avez besoin de » repos, devant partir demain, par un temps si » chaud et si lassant. — Bonsoir donc, » lui dis-je; « et puissiez vous être plus heureuse que moi! — » Ça ne se peut pas, » reprit-elle; « nous n'avons » qu'un bonheur à nous deux. » Treisignies, qui rentrait, trouva cette réponse très jolie.

Le 7, dès que je fus levé, je courus chez Omphale. J'arrivai si matin, que je fus obligé d'attendre une demi-heure. Enfin, je fus introduit. Les dames parurent me revoir avec intérêt. Edmée-Colette vint à demi vêtue, conduite par Hypsipyle qui la tenait par la main. On me dit d'embrasser l'enfant. Je l'enlevai dans mes bras avec transport. — « On voit que le sang parle, » dit la mère d'Omphale. On servit à déjeuner; mais j'étais si ému, que je ne pus prendre qu'un peu de café. — « Mon- » sieur, » me dit Omphale en hésitant, « vous » étiez, à Auxerre, l'ami de M. d'Arras? — Intime, » Mademoiselle. — Ne vous a-t-il pas procuré une » singulière aventure, avec... une certaine... chez » Mme Bourgoin? — Filipote! » m'écriai-je (1). — « C'est lui! » dit-elle à sa mère... Et à moi, montrant Hypsipyle : « En voici le résultat... Était-ce » encore elle, à cette seconde aventure? — Non! » non! c'était une bourgeoise, » répondis-je, « et » mieux encore, puisque l'ami d'Arras ne m'a rien » laissé ignorer. Mais le nom m'était échappé; il

(1) Voy. tome V, page 165. (*N. de l'Éd.*)

» m'est lumineusement revenu, à votre question.
— Ho! l'indiscret d'Arras!... Il sait tout, ma mère!
— Quoi! » m'écriai-je, « et cette charmante
» aînée?... — Voilà vos deux filles : d'Arras vous
» a tout dit... Jugez si je pouvais épouser celui qui
» se croit son père?... » J'embrassai Hypsipyle, et nous restâmes tous quelques moments dans le silence... Je réfléchissais à la singularité des événements de ma vie, singularité si grande, que c'est elle qui m'a enhardi à me choisir moi-même pour le héros de cet Ouvrage; car ne pouvant prendre que moi, puisqu'il m'est impossible de dévoiler les ressorts de l'âme des autres, il fallait avoir à moi des faits assez intéressants, assez saillants, assez variés, pour attacher le Lecteur, et lui faire dévorer le moral, à l'aide de l'historique.

Je me trouvais en famille, à table avec mes enfants et leur mère : il me semhla que je pouvais fixer cette situation charmante, et la rendre durable. Je voyais dans Omphale une seconde Mme Parangon, la source d'un bonheur dont je n'aurais osé, depuis longtemps, concevoir seulement l'idée. J'étais père, et je l'étais par Mme Parangon!... Je l'étais de cette jeune Hypsipyle (elle avait six ans), dont tout Dijon admirait déjà la beauté! Je voyais la possibilité d'avoir une épouse riche, belle, d'une famille alliée et respectée, une épouse qui, par sa maternité, me convenait mieux que toute autre, que Mlle Fanchette elle-même... Je roulais avec ravissement toutes ces idées dans mon esprit, sans

oser les communiquer, quand Omphale rompit le silence pour me parler avec une familiarité bonne, qui me confirma dans ces espérances flatteuses. Elle caressait les deux enfants sur mes genoux; ses regards sur moi étaient satisfaits et complaisants. « Dieu! » m'écriai-je, « suis-je dans le pays des » chimères ou dans l'Élysée? car j'y retrouve la » céleste Colette... Louis-Bénigne Collet, son digne » père, et tout ce qui m'aima! » Omphale sourit; Edmée-Colette me prit la main; Hypsipyle me caressa; et Mme Cœurderoi la mère me pressa de manger. — « J'ai un cœur, » lui répondis-je, « et » point d'estomac. » La belle Cœurderoi sourit encore. — « C'est le contraire de bien des gens! » Et moi, éperdu, ne sachant ce que je faisais, je me levai pour sortir. Je suffoquais de bonheur. Omphale se leva également pour me reconduire. Je brûlais de lui parler en particulier. Je me jetai sur sa main, dès que nous eûmes passé la porte, et je la baisai plusieurs fois, en lui disant : « Mademoi- » selle, j'ai perdu la mère de l'une de ces enfants, » une femme que j'adorais! mais je retrouve tout » en vous; je voue à la seconde mère d'Edmée- » Colette, à la mère d'Hypsipyle, les sentiments » que j'avais pour celle qui n'est plus... J'aurai » l'honneur de vous écrire... ce que je n'ose vous » dire plus clairement... » Je lui baisai encore la main, et le front à mes filles... Je levai les yeux sur Omphale : elle parut hésiter... Ne sachant ce qu'elle pouvait penser, et craignant d'avoir été trop

hardi, je m'inclinai profondément, et je sortis de la maison.

Comme j'allais fort vite, il me sembla que Mlle Omphale me rappelait. Je ne me retournai pas tout d'un coup, et lorsque je le fis, la porte de la cour était refermée. J'étais sauvé, si Omphale avait insisté; car je ne doute pas que ce ne fût pour me dire : « Restez; nous écrirons à vos parents votre détermination. »

En m'en retournant, j'admirai ce qui m'était arrivé pendant mon séjour à Dijon, surtout depuis l'avant-veille, relativement à la mère d'Hypsipyle! Ces pensées me conduisirent, sans presque m'en apercevoir, à la porte de M. Teinturier. Je me ressouvins alors que je devais déjeuner avec cette famille, à laquelle je préparais un éternel adieu.

Nous déjeunâmes gaiement : Manette n'avait jamais été si jolie; un coloris tendre animait la blancheur naturelle de son teint; elle était plus vive que je ne l'eusse encore vue, le son de sa voix touchante était plus doux que je ne l'eusse encore entendu. Il me vint une idée triste : « Jamais » je ne serai heureux; jamais je ne goûterai un plaisir » pur! Sans Omphale, jaimerais Manette; je l'adore» rais surtout en cet instant... Et peut-être n'aurai» je ni Omphale, ni Manette!... Quelle folie de » n'avoir pu commander, avec celle-ci, à mes sens » embrasés!... Malheureux!... — Vous paraissez » triste! » me dit Manette, en appuyant sa jolie bouche au coin de ma joue. — « Que voulez-vous?

» je vous quitte ! » L'aimable fille me serra la main, et ses beaux yeux brillèrent : mais deux larmes éteignirent leur feu... Je la quittai réellement malheureux. Une mauvaise action est toujours suivie de la peine ; l'enfer fut bien inutilement inventé pour effrayer les méchants : il suffit, pour cela, de la compensation physique entre l'inquiétude que donne le crime, et le plaisir qu'il a procuré... Les Teinturier père et fils me reconduisirent.

A la porte *Guillaume,* j'aperçus Marie Jehannin, que j'avais absolument cessé de voir depuis six semaines. Elle accourut à moi : — « Vous partez ? » me dit-elle à l'écart. — « Oui ; ce que j'ai vu le soir » du 21 Juillet, m'y a décidé : depuis ce temps-là, » je ne suis resté à Dijon que par force. » (J'étais faux avec les femmes par faiblesse, plutôt que par fourberie ; je n'aurais jamais osé dire : *Je ne vous aime plus,* mais je disais volontiers : *Je vous fuis, parce que vous me rendez malheureux)*... Marie versa deux larmes ; et par une suite de la faiblesse que j'avais pour toutes les Belles, je lui dis : — » Si » jamais je me fais prêtre, nos conventions tien- » dront, malgré ce qui est arrivé... Adieu, Made- » moiselle Marie ; je vous écrirai, s'il est nécessaire. » Savez-vous lire l'écriture ? — Très bien. — Je » vous écrirai donc. Je n'ose vous embrasser, à » cause de ceux qui m'accompagnent ; mais mon » cœur le désire. Adieu ! » Je lui pressai la main, et j'allai rejoindre les deux hommes, à qui je dis que c'était la fille qui m'avait donné ses soins, lors de

mon arrivée à Dijon. Ils me quittèrent enfin, quand nous eûmes atteint l'endroit où se séparent les deux chemins, l'ancien et le nouveau. Nous nous embrassâmes; je poursuivis ma route, et ils s'en retournèrent. Je les regardai vingt fois, en disant avec attendrissement : — « Adieu! adieu, Manette! » Le père et le fils donnaient un tout autre motif aux mouvements qu'ils me voyaient faire, et ils y répondaient par tous les signes d'amitié imaginables... Je quittai, ce jour-là, pour ne les revoir jamais, Manette, ses parents, Marie Jehannin, Marianne Milan, mon camarade Bachot, Hypsipyle, Omphale, Edmée-Colette... Je le sentis, dès que je fus seul; car je m'écriai douloureusement : « Ha! Dijon! si je ne devais » jamais te revoir!... »

Je marchai triste, attendri, versant des larmes. Dans l'après-midi, je fus accueilli par un orage et une pluie horribles : le chemin était un fleuve que je n'aurais pu traverser, si je l'avais voulu. J'eus soif; il me suffit d'ouvrir la bouche, le visage élevé vers le ciel, pour me désaltérer. J'arrivai à Vitteaux tout trempé.

J'y logeai chez mes hôtes à mon premier passage, et j'y retrouvai la jeune fille qui m'avait reconduit, en portant mon paquet. Je n'en avais point, à mon retour; j'avais chargé Treisignies de me le renvoyer jusqu'à Noyers, par le carrosse de Dijon. L'aimable *Christine* s'empressa autour de moi, en me voyant mouillé : — « Ha! Mademoiselle, » lui dis-je, « comme me voilà! » Elle me donna une chemise

de son père, me servit à souper dans mon lit, et prit soin de faire sécher mon linge et mes hardes... Le lendemain, j'attendis pour partir que tout fût bien sec : il faisait beau, et j'eus la compagnie de Christine jusqu'à dix heures. Il faut le dire, j'abusai de la confiance qu'elle et ses bons parents avaient prise en moi; mais je n'employai ni la fourberie, ni la violence; j'usai de la même recette qui m'avait donné la jolie Comtoise, je racontai mes aventures. Je ne promis rien... Voici le trait singulier, omis à dessein en 1757, que je racontai à Christine, pour exciter dans son sein virginal l'orage des passions. Cette aventure m'était arrivée dans le temps de mon libertinage avec Gaudet, mais ce fut une de celles qu'il ne partagea pas.

« Un soir, que j'errais à Paris, rue Saint-André-
» des-Arcs, près l'ancienne Porte Bussi, depuis le
» Jeu-de-Boule (aujourd'hui la Cour-du-Commerce),
» j'aperçus une femme appétissante, qui ouvrait la
» porte du passage. Je la saluai : elle me sourit.
» C'était une fille du monde. J'entrai avec elle. Elle
» était bien mise, très fraîche, blanche comme lis.
» Je la payai, comme s'est l'usage avec ces sortes
» de femmes, et elle me livra tous ses appas, en me
» procurant une volupté que je ne saurais faire com-
» prendre à une jeune fille vierge comme vous...
» J'avais eu tant de plaisir, que je fus tenté de
» revenir la voir, et j'y revins le dimanche suivant,
» dans la journée. — « Mon ami, » me dit-elle, « j'ai
» le temps, à ces heures-ci; causons.» Je m'assis, et

» nous causâmes, en nous caressant. Je la tenais » ainsi » (je pris l'innocente Christine dans mes bras, et je lui fis à peu près tout ce que j'avais fait à Victrice Darq). « Les heures s'écoulèrent... Je » suis enchantée de toi, » me dit Victrice. « Tu es » sensible, et tu préludes comme un ange : je suis » femme du monde, et tu me séduis! — Je le crois » bien! » murmura Christine. « Je veux te faire » faire une connaissance utile : reviens vendredi sur » les trois heures et demie quatre heures... » Je le » promis, et je tins parole. Je travaillai davantage, » dès le lundi, afin d'avoir une demi-journée de » reste, sans nuire à ma banque. Le vendredi, après » avoir dîné, je me fis accommoder, je m'habillai, » je ceignis ma longue épée, et je me rendis au » Jeu-de-Boule. On m'attendait. J'y trouvai ma » grosse maman, avec une dame d'environ vingt- » cinq à vingt-six ans, un peu sèche, mais fraîche, » l'œil ardent, le teint bilieux, les lèvres pâles, et » cependant très provocante. Victrice fit mon éloge » devant moi.— « Il est impayable! » ajouta-t-elle; » et elle sortit, en disant qu'elle allait chercher la » collation. J'embrassai la dame, dès que nous » fûmes seuls... » (et je faisais à Christine tout ce que je lui racontais); « enfin, je me comportai » comme j'avais fait le dimanche avec la maîtresse » de l'appartement... La dame était émerveillée de » tous ces petits riens, que je vous montre... Nous » restâmes sans témoins environ deux heures. Alors » la grosse mère rentra, suivie d'un garçon pâtissier.

» Mme Doubleton (ce fut le nom que je lui entendis » donner) lui fit un signe de satisfaction. Nous » goûtâmes.. En conversant, Mme Doubleton me » demanda si je voulais être à elle? m'offrant de me » faire cent louis par an, ou deux louis par semaine. » J'acceptai. — « Mais à une condition? » (et cette » condition était singulière!)... « de nous voir tous » les huit jours au même endroit, et de lui donner » une assurance indubitable de fidélité... C'est une » assurance mécanique, que voici... » Et elle me la » présenta. Je l'essayai en riant. La machine me » gênait peu. Mme Doubleton la ferma, et serra la » clef. Victrice et elle me pressèrent de la garder; » la dame glissa deux louis dans ma poche, et nous » nous séparâmes... Je souffris peu les premiers » jours; seulement j'étais humilié. Il me semblait » que j'étais traité comme un ours muselé, ou » comme le cheval ou l'âne, auxquels on met des » sangles et une bride... Le vendredi, j'allai au ren- » dez-vous. Je fus démuselé, puis je caressai la » dame, qui paya la semaine, et me remusela. Je » souffris beaucoup de mon impatience, les huit » jours suivants. Arrivé à notre rendez-vous, je me » sentis de glace pour la dame, dans laquelle quel- » que chose me dégoûta : je ne pus me résoudre » à la satisfaire. Dès que je fus débridé, je m'échappai » sous un prétexte, et ne revins plus. Il me sembla, » quand je fus dans la rue, que je sortais d'un long » esclavage; j'étais ivre de joie... La dame ni Vic- » trice ne me revirent pas; je m'interdis le passage

» du Jeu-de-Boule, et je n'y reparus que lorsque » l'imprimerie de Jorry père fut dans le boudoir de » Victrice et de Mme Doubleton... Mais, Mademoi- » selle Christine, j'ai eu de bien plus belles aven- » tures, et je regarde celle-ci comme la plus honteuse » pour moi. Aussi, ne l'ai-je jamais racontée à mon » ami Loiseau, que je viens de perdre, et qui était » un autre moi-même. Vous êtes la seule, à qui... » je l'aie dite. » Et je l'embrassai. — « Ho! que » vous êtes aimable, et que vous contez bien! » dit ingénument Christine. Ce fut le le signal de la défaite. J'avais opéré sur moi-même, par mon récit, l'effet de la lecture des livres érotiques; j'étais furieux de libidinage : je la renversai. Émue elle-même, par les préludes racontés et répétés sur ses charmes, elle ne se défendit presque pas... Après cette nouvelle atteinte à la morale, interrompue par la survenue de deux voyageuses, je partis enfin, enchanté de l'aimable enfant, dont l'innocence respectable devait plus toucher mon cœur que les charmes de sa personne ne devaient émouvoir les sens... J'étais alors bien inconséquent!... Ha! *les mœurs sont un collier de perles; ôtez le nœud, tout défile.*

De Vitteaux, j'allai coucher à Rouvray, chez mon hôte Janséniste, avec lequel je dissertai sur la Bulle *Unigenitus,* sur les Jésuites, et sur la grâce efficace. Je vis sa femme et sa fille; la première devait avoir été jolie; la seconde avait douze ans. Une petite dispute que j'entendis entre les deux époux, durant la nuit, m'apprit qne frère *François* était si

ribaud, dans les premiers temps de son mariage, qu'il fit avorter six fois sa femme, avant qu'elle pût accoucher de la petite *Toinette*. Il voulut me retenir une couple de jours, pour jansèniser ensemble; mais je le remerciai. J'y aurais consenti, s'il avait été père de Christine... J'ai fait l'histoire de la fille de François de Rouvray dans l'ANNÉE DES DAMES, recueil où l'on en trouve beaucoup d'autres, dont le germe est dans cet Ouvrage-ci. Voyez le volume de MARS (1).

En sortant de Rouvray, j'aperçus, à la jonction des deux routes de Lyon et de Dijon, deux femmes qui cheminaient. Je les rejoignis. C'étaient les deux étrangères que j'avais vues arriver à Vitteaux, pendant mon entretien avec Christine, et qui, n'ayant trouvé personne dans la salle de réception, s'étaient avancées jusqu'à la petite chambre où nous étions. Leur âge était bien différent : la jeune me parut une jolie aventurière; la vieille, qui se disait sa tante, une intrigante, qui se proposait de tirer parti des attraits de la jeune. Elles se rendaient à Paris. Nous allâmes de conserve jusqu'à *Cussy-les-Forges*. Je les sondai; elles me tâtèrent : mais j'avais alors le cœur et l'imagination absolument occupés; mes sens étaient désintéressés par mon aventure du matin avec Christine. Elles s'aperçurent bien des causes de ma froideur momentanée; aussi la vieille m'en fit-elle assez grossièrement la guerre; elle me traita

---

(1) Rouvraine, 110e Nouvelle.

de *B-nd-l-s-* (*a*) — « Vous penserez tout différem- » ment demain, ou après, » ajouta-t-elle, « quand » l'appétit vous sera revenu. » Mais lorsque j'eus dit à ces dames que je quittais la route à *Lucy-le-Bois,* elles ne firent plus guère de cas de ma compagnie. Elles s'arrêtèrent à *Cussy,* pour se rafraîchir, mais de façon que je les perdisse de vue. Je ne les cherchai pas, et j'allai jusqu'à *Vassy,* sans me reposer. Ce village est sur la première des collines occidentales du Morvand; je m'y trouvai si bien, que j'y passai le reste de la journée. Je demandai de quoi écrire, et je m'amusai à rédiger dans mon *Tertius Codex,* où il se trouvait du blanc (ce Cahier étant resté non achevé, parce que Breugnot, à qui je l'avais prêté pour copier des vers, l'avait emporté à Châtillon et gardé dix-huit mois), je m'amusai à rédiger le récit de tout ce qui m'était arrivé à Dijon.

Je m'étais oublié dans cette situation, et il était environ sept heures du soir, lorsqu'il passa par Vassy un homme à cheval, qui venait de Cussy. Ce cavalier s'arrêta dans mon auberge, pour coucher. — « J'ai devancé, « dit-il à l'hôtesse, « deux de mes » parentes, qui vont arriver; préparez-nous à » souper, et donnez-nous une chambre à deux lits : » mes parentes coucheront ensemble. » On fit ce qu'il demandait. Pour moi, je soupai sur-le-champ, et j'allai me reposer aussitôt. Je dormis plusieurs heures. Mais enfin, au milieu de la nuit, je fus

---

(a) Βυνδε-ὺ-λ'αισε. *(N. de l'Éd.)*

éveillé par mes voisins, ma chambre n'étant séparée de la leur que par une cloison légère. C'était l'homme arrivé à cheval, et les deux Lyonnaises. Je compris, par leurs discours, que la tante, vieille et laide, ne trouvant pas l'homme qui leur avait payé à souper digne de sa nièce, elle s'était adroitement substituée à celle-ci, au signal convenu qui devait mettre la jeune Lyonnaise dans le lit du voyageur. Il paraît qu'il ne s'en était pas d'abord aperçu, parce que la nièce s'était présentée au bord du lit : mais c'était la tante qui s'y était glissée. L'usage rendait la différence trop marquante, et il l'avait sentie. Afin de s'en assurer encore mieux, il était sorti du lit, sous quelque prétexte, avant d'avoir rien témoigné. Parvenu à tâtons au lit où reposait le nièce, il y avait trouvé cette Belle, plongée dans un sommeil profond. Il s'était glissé auprès d'elle; mais, à sa première entreprise, elle s'était éveillée en s'écriant. Le bruit qu'elle avait fait ayant averti la tante, celle-ci était accourue au secours de l'assaillie : d'où la rixe qui venait de m'éveiller. — « Pardieu! j'aurai la » nièce! » disait le voyageur; « je n'aurais pas payé » le souper pour un vieux cuir tanné, rebut de la place » *Bellecour* à Lyon... » Les femmes ne répondaient pas, mais elles se défendaient. Enfin l'hôte arriva bruyamment avec sa femme, et toute la maison. Les deux Lyonnaises furent emmenées dans la chambre de l'aubergiste, où était un lit vide, et l'homme resta seul dans sa chambre. On lui fit peu de questions et de reproches; et il ne s'expliqua guère;

les deux femmes ne dirent pas grand'chose, et le lendemain, quand je m'éveillai, tout était parti.

Je quittai paisiblement Vassy, seul, occupé de ce qui m'était arrivé à Dijon, surtout de l'espérance d'obtenir la main d'Omphale, et de vivre en famille avec mes deux enfants, Edmée-Colette et Hypsipyle. Je bénis par des chants et des cris la mémoire de Madame Parangon : « O Colette ! » m'écriai-je, « c'est vous encore qui ferez mon bonheur ! Oui, » j'obtiendrai la belle Omphale, parce que vous » fûtes son amie, et que je suis le père d'Edmée-» Colette! Je vous dois Hypsipyle; sans vous, sa » mère ne serait pas venue à Auxerre; sans vous, elle » ne m'aurait pas été donnée par Gaudet d'Arras... » J'avançais vivement, étant bien reposé, n'ayant plus que quatre lieues à faire, et voyant déjà Lucy-le-Bois, dans le fond de la vallée, lorsque j'aperçus les deux Lyonnaises, qui cheminaient lentement. Je les joignis, et les saluai poliment. — « Nous vous croyions » bien loin ! » me dirent-elles. — « J'ai couché à » Vassy, dans une chambre à côté de la vôtre, et » je vous ai entendues... faire beaucoup de bruit » avec un homme. — Ha ! » dit la tante, « c'est la » plus singulière aventure !... Cet homme, que » nous ne connaissons pas, a gagné l'hôte, qui l'a » introduit dans notre chambre, pendant que nous » dormions. Il s'est jeté sur ma nièce, qui a crié. » Je l'ai défendue de toutes mes forces, et quand » on est venu à mes cris, ce malheureux a dit que » nous étions convenus qu'il aurait ma nièce, en

» payant à souper. Une fille comme ça, pour un » souper de gargote !... Je lui ai bien soutenu le » contraire... — Je sais, je sais, Madame; et que » même il a couché avec vous, qui vous êtes géné- » reusement sacrifiée pour conserver la vertu de » Mademoiselle votre nièce; et il est très mal de la « part de cet homme, de vous avoir contrecarrée » dans votre louable dessein! — Fort mal! je vous » assure! » reprit la tante... « A notre sortie, ce » vilain hôte nous a dit des injures; mais je lui ai » rivé son clou. Il n'a eu d'autre vengeance que » d'ameuter après nous la canaille, qui nous a pour- » suivies avec des huées et même des pierres; une » m'a frappée au côté; une autre a touché ma nièce » au talon, qui lui fait encore mal (1). » J'admirais tout bas comme les faits se dénaturent, en passant par les bouches intéressées! mais je ne voulus pas mortifier ces deux femmes; je feignis de les croire, et je ne leur dis que des choses obligeantes. Qui le croirait? je recherchai les faveurs de la nièce, excité par ce que j'avais entendu pendant la nuit : car la vue ou le soupçon de l'acte érotique excite même celui qui le désapprouve... Je m'étais félicité la veille d'être échappé au péril; car la nièce était jolie, et elle m'avait tenté. Je m'étais félicité trop tôt. La tante resta en arrière; nous nous assîmes dans un fossé pour l'attendre. La nièce me provoqua, en m'avouant que la femme avec laquelle elle allait

(1) Voyez le *Drame de la Vie*, pp. 420-428, etc.

à Paris n'était pas sa tante, mais une voisine banqueroutière, qui, ayant vu ses douleurs au départ d'un amant refusé par sa famille, lui avait conseillé de le suivre, offrant de l'accompagner. Cette femme lui avait dit que son amant lui avait écrit, mais que ses parents s'étaient emparés de la lettre, l'avaient brûlée, et que tout ce qu'elle avait pu découvrir, c'est que son amant était à Paris, et qu'il y avait une place avantageuse. Elle l'avait ainsi déterminée à partir, l'assurant qu'elle connaissait Paris, et qu'elle la guiderait; mais ce qui lui faisait présumer que la banqueroutière l'avait trompée, et qu'elle ne savait pas où était le jeune amant, c'est la proposition qu'elle lui avait faite la veille : « Vous » nous aviez quittées, et nous étions sur le chemin » entre Cussy et Vassy, quand nous fûmes rattrapées » par un homme à cheval. Il nous salua, et ma pré- » tendue tante lui ayant souri, l'homme descendit » de cheval, pour causer avec nous en marchant. » Après une vingtaine de pas, il m'assit sur son » cheval, et ils parlèrent tout bas, ma tante et lui. » Enfin, il me descendit, et alla devant pour faire » préparer le gîte. Ce fut alors que ma prétendue » tante voulut me travailler : — « Mon enfant, » me dit-elle, « quand nous trouverions ton amoureux à » Paris, nous n'en serions peut-être guère plus avan- » cées. On devient bien vite libertin, dans ce pays-là ; » mais tu as une bonne ressource, dont je saurai te » faire tirer parti. Par exemple, cet homme à cheval » a eu envie de toi, et je t'ai vendue pour cette nuit ;

» mais je ne te livrerai pas. Tu verras comme je
» m'en tirerai : je n'entends pas te profaner comme
» ça pour un petit campagnard; c'est moi qu'il
» aura. Pour toi, il faudra voir comment agira ton
» amoureux, si nous le trouvons; et si nous ne le
» trouvons pas (car Paris est bien grand!) je n'en
» serai pas plus embarrassée; tu es de bonne défaite. »
» Je vois que cette femme m'a trompée, pour me
» tirer de chez nous, dans l'intention de me vendre,
» et qu'elle me vendra; mais de peur qu'elle ne me
» livre inexpérimentée à un inconnu, qui me ferait
» souffrir, je me donne à vous... » Et elle jeta ses deux bras à mon cou... Je succombai, et j'en étais dans une surprise de honte, lorsque la tante parut. Nous arrivâmes ensemble à Lucy-le-Bois.

Les deux femmes ne me quittèrent pas, comme à Cussy; elles entrèrent dans la petite auberge où je m'arrêtai. Je fis servir des œufs frais et du vin; nous déjeunâmes gaîment. La nièce était avec moi douce, caressante comme une jeune épouse le lendemain de ses noces. — « O petite Matrone d'Éphèse! » pensai-je, « déjà ton premier amant est oublié! » Elle me fit des questions sur mon pays, ma famille, comme si elle eût désiré que je la conduisisse chez nous. C'était une preuve d'honnêteté; car elle était perdue, avec sa conductrice... La tante voulut dormir. Nous la laissâmes se jeter sur son lit, et nous causâmes, *Yonne Bellecour* et moi. Elle me déclara franchement son intention. Je lui fis sentir les inconvénients de la mener dans un village aussi

voisin du mien, moi jeune homme dépendant de mes parents; je lui représentai que sa prétendue tante ferait beaucoup de bruit, si elle la quittait sans la prévenir; qu'elle en ferait encore, si elle l'avertissait... Yonne convint que j'avais raison. Elle se proposa de se défendre de son mieux. Et moi, je lui promis de la joindre à Auxerre, si elle pouvait y séjourner une semaine. Enfin, songeant que la tante pouvait s'éveiller et qn'elle serait surprise de nous entendre parler bas, je me mis à raconter tout haut à la caressante Yonne mon aventure avec *Lydie* et *Clairette Valsuzon*, en attendant des faveurs dont les expressives *tendresses* de la jeune Lyonnaise commençaient à ranimer le désir. Voici quel fut ce récit, que j'ai passé à dessein lors de son époque :

— « J'ai des engagements, ma Belle, sans lesquels » je vous offrirais le mariage : je vous trouve assez » jolie, et je vous aimerais assez pour cela. Ma mère » m'a secrètement marié avec une fille qu'elle aime » beaucoup, nommée Mlle Sallins, bien moins jolie » que vous; et vous allez voir, ma chère Yonne, » que vous n'êtes pas la seule jeune personne » aimable à laquelle je sois forcé de renoncer, en » vertu de ce mariage de complaisance pour ma » mère. A Dijon, d'où je viens, un ami m'avait » donné la connaissance de deux sœurs ses voisines, » filles d'un riche perruquier, afin que je pusse » épouser l'une ou l'autre. J'y allai pour m'amuser. » Mais Lydie, l'aînée, était charmante ; j'en devins » amoureux. J'avais prié mon ami de ne rien dire

» de ma famille, afin que s'il y avait un refus, je
» n'en fusse pas humilié. Il me laissa maître de dire
» ce que je voudrais. J'avais su que Lydie et Clai-
» rette avaient un cousin-germain de mon âge,
» qu'on n'avait jamais vu, qui était un très mau-
» vais sujet, mais dont on désirait fort la résipis-
» cence. Je pris le nom du coureur Sandis, et l'on
» crut que mon ami voulait adroitement opérer
» une réconciliation. Je fus donc traité par le père
» et la mère, comme si j'eusse été Sandis Valsuzon
» leur neveu, et leur gendre futur, attendu que
» n'ayant pas de fils, ils voulaient perpétuer leur
» nom par ce neveu. Les deux sœurs m'accueilli-
» rent encore mieux, et pendant quatre jours que
» dura mon bonheur, elles s'appliquèrent à l'envi à
» mériter la préférence. Je me décidai bien vite
» pour Lydie, l'aînée. Clairette le prit fort bien.
» — « C'est juste, nous dit-elle; « ma sœur est
» l'aînée. » Sûre d'être mon épouse, Lydie ne fut
» pas sévère, et je lui fis, le troisième jour, ce que
» je vous ai fait il y a... une heure... Le quatrième
» jour, nous allions recommencr ce joli jeu... »
(Et, après m'être assuré que la tante dormait, je le
recommençai avec la tendre Yonne)... « Je te disais
» donc, ma charmante amie, que nous allions re-
» commencer ce joli jeu, lorsque Clairette entra,
» tenant une lettre à la main. — « D'où vient donc,
» Monsieur, » me dit-elle en riant, « écrivez-vous
» de Béziers que vous êtes là, malade, pendant que
» vous êtes ici, vous portant bien? — Tu ne vois

» pas, » lui dit son aînée, fâchée de l'interruption, « que sa lettre a été retardée, et que lui ne l'a pas » été? — C'est ce que m'a dit mon père, » reprit » Clairette; « et il dit que mon cousin parle mieux » qu'il n'écrit... Il est arrivé il y a quatre jours, au » lieu de demain, que marque sa lettre; tant » mieux!... » Les avant-derniers mots me donnè- » rent serieusement à penser. J'accolai encore » Lydie..... » (j'accolai Yonne), « et je crus bien » faire de tout lui avouer. Mais en même temps je » lui fis valoir l'excès de ma passion, assez violente » pour me forcer, moi, garçon d'honneur, à faire » une pareille tromperie, dans la seule vue d'ob- » tenir avec elle une sorte de familiarité. — « Mais » vous êtes la plus coupable, » ajoutai-je; « d'où » vient êtes-vous si belle, si touchante? » Malgré » tout cela, j'eus lieu de m'apercevoir que Lydie » aimait plus son cousin Valsuzon que son amant » Monsieur Nicolas. Elle me conseilla de disparaître » et de ne revenir chez eux, que lorsque ma femme » serait enterrée, pour faire ma cour à Clairette, » qui m'estimait beaucoup. Je suivis la première » partie de son conseil, et je sortis.

» Sandis Valsuzon arriva le lendemain soir, étant » encore malade, et ayant... sur tout le corps la » lèpre la plus repoussante. Il fit soulever le cœur » à ses cousines. On le mit dans les remèdes. On » se plaignit amèrement de ma conduite à Treisi- » gnies, qui jura qu'il ignorait que je fusse marié... » Il me fit de grands reproches!... Je me justifiai

» comme je pus. Mais comment retourner à Lydie,
» moi engagé, père de deux filles charmantes!.....
» Voilà, Mademoiselle, mon histoire et ma posi-
» tion. »

On voit que j'amalgamais les idées de mon prétendu mariage secret à Mlle Sallins avec mes nouvelles dispositions pour Omphale, Edmée-Colette et Hypsipyle.

Je terminai avec Yonne comme avec Lydie. Je lui renouvelai la promesse de la joindre à Auxerre, dans quelques jours; je payai devant elle toute notre dépense, j'essuyai ses larmes et je partis... Pour terminer tout d'un coup, je retrouvai la jeune Yonne à Auxerre, chez mes cousines Mairat, auxquelles je l'avais adressée. Elle me raconta comment, après mon départ, la jeunesse de Vassy, ameutée par l'hôte, était venue les assaillir; mais que l'aubergiste de Lucy-le-Bois les avait défendues, de sorte qu'elles n'étaient sorties de chez lui que le lendemain dès le matin; comment, à son arrivée à Auxerre, sans accident, elle s'était adroitement séparée de la vieille, emportant son paquet, et demandant la Petite-Rue Saint-Germain, où une femme l'avait conduite; comment, à ma recommandation, elle avait été bien reçue, et gardée depuis cinq jours; qu'elle ne savait pas ce qu'était devenue la vieille, qui sans doute avait gagné Paris (je m'en assurai par le registre du coche d'eau); que son intention, puisque j'étais marié, ne pouvait être que s'en retourner à Lyon... J'applaudis à cette idée, et

par un aveuglement inconcevable, après les confidences que je lui avais faites et ma conduite avec elle, je l'engageai à passer par Dijon, en lui donnant une lettre pour Mlle Omphale. On verra combien cette imprudence contribuera par la suite à mon malheur; car Yonne va rester à Dijon. Revenons à ce que j'ai passé.

J'arivai chez mes parents deux heures après avoir quitté Yonne à Lucy-le-Bois... Dès le lendemain, je parlai de Manette à ma mère. J'avais renoncé à cette jeune fille; mais je me préparais ainsi à entrer dans tous les détails qui regardaient Omphale; outre que je ne voulais rien perdre de ce qui pouvait donner une haute idée de mon astuce et de mon activité. Ajoutez qu'il fallait beaucoup d'adresse pour ne pas effaroucher mes parents, par la singulière situation où se trouvait Omphale. Je parlai de MM. de Cœurderoi, et, nonchalamment, je dis qu'il y avait à Dijon une demoiselle de cette honorable famille, qui m'avait accueilli. — « Hé ! que me parlez-» vous donc de votre Manette Teinturier ! » s'écria ma mère « — C'est pour tout vous dire, » répondis-je. Et j'ajoutai un mot de Lydie. Ma mère parut étonnée... Sans me déconcerter, je nommai Yonne, en ennoblissant mon aventure avec cette jeune fille... — « O mon fils ! » s'écria ma mère, « que vous êtes » étrange !... Mais vous en courrez tant que vous » les manquerez toutes !... Je ne me désisterais » volontiers de mes vues sur ma jeune amie Sallins, » que pour Mlle de Cœurderoi. » Cet entretien en

resta là : je fus retenu par la crainte que ma singulière paternité avec Omphale ne fût regardée comme une fable, pour couvrir le libertinage de cette demoiselle ; j'attendis une occasion favorable. Mon silence fit qu'on me crut chez nous plus épris de Manette que d'Omphale ; j'avais écrit à la première ; je tombai malade ; on s'imagina que c'était de chagrin de ne pas avoir de réponse ; cependant elle vint pendant ma maladie, et sa tournure tendre, niaise, confirma dans les idées qu'on avait prises. On me laissa tranquille, sans me parler de mariage, auquel ma fièvre double-tierce, causée par la pluie que j'avais reçue entre Dijon et Vitteaux, apportait un obstacle absolu. Cependant j'écrivais à Omphale, j'écrivais à Manette, pour leur apprendre mon indisposition, et justifier mes retards auprès d'Omphale, de peur qu'elle ne me soupçonnât de froideur ; auprès de Manette, par une sorte de décence ; je lui aurais volontiers écrit ma mort, si cela eût été possible. Mon père, qui crut ma correspondance avec Manette fort vive, parce qu'il imagina que tout ce que j'écrivais était pour elle, me dit un jour qu'il ne prétendait pas s'opposer absolument à mes vues ; qu'il ne voulait que me dire son sentiment. Je le remerciai, mais sans oser m'expliquer encore au sujet d'Omphale ; je lui dis seulement que je prétendais l'imiter dans sa soumission aux ordres de l'honorable PIERRE, quand ses ordres regarderaient Mlle Cœurderoi. Je voulais ainsi l'engager à prendre décidément son parti pour cette parente de sa mère ;

mais il alla se figurer qu'il fallait qu'elle fût très laide, puisque j'étais si peu pressant; et il crut faire un acte d'indulgence en ne m'en parlant pas. Quant à ma mère, le désir d'avoir pour bru sa chère Sallins la rendait absolument tiède là-dessus.

Mais que faisait Omphale à Dijon? Elle avait reçu mes lettres, écrites de Sacy, avant celles données à Yonne. Elle allait faire réponse aux premières, lorsque cette jeune personne arriva, et remit les secondes. Omphale, étonnée du récit d'Yonne, s'arrêta. Elle résolut de ne m'écrire qu'après s'être parfaitement instruite. Elle crut même ma maladie supposée, pour gagner du temps, quoique, au fond, elle regardât mon mariage avec Brigitte Sallins comme inconcevable. Malheureusement elle fut trop longtemps à découvrir la vérité...

Cependant ma fièvre devenait d'une excessive violence; j'employai, pour me guérir, la purgation, et un remède singulier! On fit bouillir, à deux accès différents, une grosse poignée de sauge, dans une pinte de bon vin, qu'on laissa réduire à chopine, par l'ébullition; j'avalai ce breuvage au commencement de l'accès; il le rendit terrible! La sueur fut d'une abondance accablante; après l'accès, je ne pouvais soulever ma tête, sans qu'il me prît une faiblesse. Depuis que j'eus fait ce remède de cheval, la fièvre diminua sensiblement à chaque accès, et je guéris.

Au fort de mes plus grandes souffrances, je reçus une lettre de Dijon, en réponse à une des miennes

du 19 Auguste. Elle était de Manette, datée du 6 Septembre, et d'une naïveté qui l'a fait admirer de tous ceux qui l'ont vue. Je m'en rappelle un trait singulier. Manette avait appris à dessiner de Manon Duveau; elle traça un cœur enflammé à la suite de sa signature, écrite en rouge, sans doute de son sang, ainsi que les mots qui suivent : « *Je vous envoie mon cœur; ce cœur n'est plus le mien; il est à vous plus qu'à moi.* » Plus bas, elle ajoutait : « *J'ai baisé cent fois cette lettre, que vous devez lire, et je relis sans cesse les vôtres. Adieu.* »

Comme j'étais malade, je fus peu soigneux, et cette lettre fut vue de mes parents, qu'elle confirma dans leur croyance que j'avais une violente passion pour Manette, mais que je la combattais. Environ huit jours après, il vint une autre épître. Mon père et ma mère, ne doutant pas qu'elle fût de la même personne, la supprimèrent, avec la délicatesse de ne pas l'ouvrir. Mais tout devait alors tourner contre moi. N'ayant pas reçu de réponse d'Omphale, à laquelle je marquais que j'attendais le rétablissement de ma santé, pour parler à mon père, je fus très intrigué! J'écrivis une troisième fois; mais n'étant pas encore assez fort pour porter ma lettre moi-même à la poste à Vermenton, j'en chargeai un homme du village; mon père le suivit, reprit ma lettre, qu'il croyait adressée à Manette Teinturier, et sans regarder la suscription, il la mit avec celle qu'on retenait déjà. Une quatrième lettre eut le sort de la troisième. Alors, me ressouvenant de mes

prétendues confidences à la jeune Yonne, je me crus bien sûr qu'elles avaient été répétées, et qu'Omphale avait changé d'avis à mon égard. Je me hâtai de lui écrire, pour la désabuser. Je lui détaillais même, dans cette cinquième lettre, de peur qu'elle ne l'apprît par d'autres, à son désavantage et au mien, toute mon aventure avec Manette. Cette lettre importante eut le sort des trois qui l'avaient précédée. J'en ressentis un chagrin tel, que je résolus de vérifier ce que j'avais dit à Marie Jehannin : je voulus me faire prêtre, me proposant de prendre cette fille avec moi, malgré ce que je savais, ou, si les circonstances s'y opposaient, Yonne Bellecour. Je vis les Grands-Vicaires de l'évêque d'Auxerre *Condorcet;* tout fut arrangé pour qu'au bout de dix-huit mois de séminaire, j'eusse un bénéfice... Mais mon horreur pour l'état ecclésiastique l'emporta... J'oubliai Dijon...

A ma parfaite convalescence, l'abbé Thomas vint à Sacy. Je profitai de sa visite pour écrire à notre aîné tous les détails de mon mariage avec Henriette Kircher, parce qu'il en avait transpiré quelque chose d'après les discours de Séry. J'ignore s'il a conservé cette lettre; mais je le pense : nous sommes conservateurs dans notre famille. Le curé de Courgis vit encore, aujourd'hui 5 Septembre 1796 (19 Fructidor), et l'abbé Thomas est mort le 12 Février 1786. Le curé avait été chassé de sa cure par les Robespierristes, en Février 1794; il fut incarcéré aux Ursulines d'Auxerre. Le député Maure, durant

son séjour dans la métropole du département de l'Yonne, étant tombé sur son nom, dans la liste des incarcérés, s'écria : — « Quoi ! vous incarcérez la » Vertu ! » Et il l'a fait mettre en liberté. C'est que les hommes sévères passent toujours pour vertueux. Mais le curé de Courgis l'est réellement, quoique aveuglé par la superstition. On assure qu'il est devenu doux et tolérant dans sa vieillesse. Je l'en félicite lui-même, et ceux qui l'entourent. Les Robespierristes avaient eu raison de déplacer les curés : c'était le seul moyen d'extirper la superstition ; Lanjuinais et la Convention ont commis une faute irréparable, en rendant les églises aux fanatiques, dont l'insolence est au comble... Le curé de Courgis est le premier prêtre du département de l'Yonne qui ait accepté la constitution civile du Clergé.

A mon troisième voyage à Auxerre, je revis les Grands-Vicaires. Ils m'assurèrent, de la part de Monseigneur, que j'aurais un vicariat dans la ville, aussitôt après mon ordination, et la meilleure cure de celles qui vaqueraient pendant les six premiers mois de mon vicariat. Je ne savais à quoi je devais cet empressement ; à moins que ce ne fût précisément à cette lettre écrite au maître des enfants de chœur de mon ancienne pension, lettre qui m'avait perdu dans l'esprit de M. de Caylus ; ou parce qu'ayant deux frères, colonnes du Jansénisme par la sévérité de leurs mœurs, on voulait avoir à leur opposer un troisième frère. Mais étais-je digne de remplir ces

grandes vues? Tout ce que je puis dire, c'est qu'en me séparant du Grand-Vicaire, j'étais presque déterminé. Je dois même avouer ici, que si Marie Jehannin s'était conservée, c'en était fait, j'entrais dans le sacerdoce; et telle aurait été ma vocation : le désir de vivre tranquillement avec une jolie fille, dont j'étais aimé.

Mais tandis que je roulais ces pensées dans mon esprit, je reçus une lettre de Renaud, qui me parlait de Zoé... de Zoé que j'avais presque oubliée à Dijon. Sur-le-champ, mon parti fut pris : je regardai mon attachement à Zoé comme un devoir; c'était la veuve de mon ami, et mon épouse de droit; si j'avais dit d'elle à Yonne ce que j'avais controuvé sur Brigitte Sallins, je n'aurais pas menti. Je partis précipitamment, sans prévenir ni mon père, ni ma mère. Je m'ouvris seulement au pasteur Foudriat, qui observa que je prenais, en effet, la route d'Auxerre. Il le dit à mes parents, qui, préférant que je retournasse à Paris me guérir de ma passion prétendue pour Manette, se tranquillisèrent.

Je ne vis personne, en passant par Auxerre; parce que, tout en arrivant dans cette ville, autrefois si chérie, j'appris qu'on y portait en terre... Marianne Tangis, expirée femme d'Hérissé, en apprenant que j'étais encore libre... — « J'ai causé sa mort! » m'écriai-je, « je ne serai jamais heureux! » Et je ne l'ai jamais été... Je m'étais arrêté sous la voûte de Saint-Gervais, où j'avais donné des larmes à la mémoire de trois femmes, MARGUERITE, MADELEINE et

Colette. Je ne vis pas mes cousines... J'avais entrevu Mlle Meslot, non pas à la porte *du Pont,* où elle ne demeurait plus, étant mariée, mais dans la rue *Saint-Père*. Je dînai dans une auberge, et le même soir, je fus coucher à Joigny, patrie de Colombe. J'y appris que cette aimable fille était mariée à Paris, avec un marchand drapier des rues *des Prouvaires* et *Honoré*... Le lendemain, j'arrivai à Sens pour dîner. J'y trouvai Gonnet, qui travaillait chez le successeur de celui dont j'avais quelque temps espéré la place, ce qui me causa un ressouvenir si cruel, à cause de Madame Parangon, que le lendemain matin je ne voulus pas revoir Gonnet; je partis sans lui dire adieu. A Montereau, je trouvai un petit malheureux, natif de Ruelle, qui venait de Lyon, où il avait été abandonné sans argent par ses camarades. Il était tout nu, sans souliers. Il m'offrit de porter mon paquet, et je le défrayai. La maréchaussée, qui nous rencontra, le voulait arrêter; mais je pris sa défense, et ils me le laissèrent. La conversation de ce jeune homme et son pays me rappelèrent le cardinal de Richelieu : je maudis l'infâme capucin *Joseph,* auteur des lettres de cachet, dont je ne connaissais pas encore toute l'horreur (il n'en est plus question aujourd'hui 7 Septembre 1795 ; mais nous avons eu les mandats d'arrêt de Robespierre, qui ont été bien pis!...) Les malheurs que le petit infortuné venait d'essuyer me firent frémir! Il était bon; il avait l'âme honnête, et la misère n'avait encore porté aucune atteinte à sa probité. Si

on l'eût arrêté, sans doute le séjour des prisons l'eût corrompu, comme il arrive à tant d'autres... Hélas! il est des êtres qui semblent destinés au mépris, à la peine, à la souffrance, à être le jouet de leurs semblables!...

En entrant à Paris, je me séparai de mon compagnon de voyage, et je me réfugiai chez Bonne Sellier, comme dans une seconde maison paternelle. Je fis une petite toilette, et je montai chez Zoé, qui logeait encore dans la même maison. Je la trouvai au lit. Elle fit un cri de joie en me voyant: « C'est mon » unique ami! » Je me précipitai dans ses bras... Tous les autres sentiments s'éteignirent; je ne songeai plus qu'à Loiseau, à Zoé; mais celle-ci me rappela Zéphire et Madame Parangon; et ces trois femmes seront désormais inséparables dans ma pensée. Zoé, réjouie par ma vue, parut mieux à sa garde : elles voulurent que j'allasse me reposer. Je n'en pouvais plus.

Le lendemain, en me levant, je retournai chez Zoé. Ma présence, si longtemps désirée, avait renouvelé la douleur de ses pertes, et surpassé ses forces épuisées. Je n'étais revenu que pour lui fermer les yeux. Ce fut le troisième jour de mon arrivée que je la perdis... Je fus son héritier... Je ne crois pas que ma douleur ait jamais été plus vive... Mais ce ne fut pas du désespoir; mon âme accoutumée aux privations douloureuses s'était endurcie... Je rendis aux parents de Zoé tout son héritage. Jamais, ô mon ami Lecteur, je n'ai totalement cessé d'être ver-

tueux... J'étais alors au plus profond de l'abîme de la pauvreté : je ne possédais à Sens que *vingt-sept livres,* produit d'une tasse d'argent, qui m'avait autrefois été donnée par mon frère Boujat, et que j'avais été forcé d'y vendre...

Mes trois amis, Renaud, Boudard et Gaudet avaient été avertis, ainsi que Mmes Deschamps, Sidonie Mentelle, Manon et Mme Werkawin; nous assistâmes tous aux funérailles de Zoé. Renaud approuva fort ma restitution aux parents, que Boudard et Gaudet paraissaient blâmer. « Ha! » s'écria Renaud, « il a » craint que des cœurs ulcérés ne maudissent notre » céleste amie... » Les quatre dames pensaient comme lui.

Lorsque chacun fut retourné à ses occupations, je restai seul, sans travail, l'ouvrage manquant alors dans les imprimeries de Paris; les efforts de mes amis pour m'en procurer furent inutiles, depuis le 16 Septembre, jour de mon arrivée, jusqu'au 3 Novembre suivant... Mais il faut peindre ma situation par le relevé de mes cahiers, durant cette courte époque. Tout me manquait, et je n'osais l'avouer à personne; ma confiance entière dans l'amitié était ensevelie sous la tombe de Loiseau... Je souffrais, comme on le voit par la note suivante, du 22 Septembre :

« *Turbo meus permaximus! Non video unde mihi superveniet opus. Amicus unicus abest ille, qui alter ego semper mihi fuit! Sed equidem non audeo Losolidem*

lugere, nam lugere memetipsum solummodo viderer... Paupertas laudanda, sed non egestas... Periit Zoe, altera Losolis. Quid agam, sine pecunia ? sine opere ? sine fama ? sine credita fide, quæ me conducat ad mutuationem ? Nihil habeo quo valeam, nec industriam, neque dotes scientiæ, aut animi. Et tamen sum homo, id est vir qui sentiat, videat, cogitet !... Philosophiane sufficiet, ubi omnia desunt ? Si morior esurie, philosophiane sustentabit ?... Me servet ille Deus quem adoro, principium atque sator rerum ! »

Le samedi 13 Octobre, j'allai chez Knapen, mon ancien imprimeur, m'informer s'il était venu de l'ouvrage. J'y trouvai *Giraud,* homme de la presse, notre ancienne connaissance à Loiseau et à moi. Sa femme et ses deux filles lui apportèrent à dîner. Il me pria de manger avec eux. *Edmée* et *Reine* Giraud, ses filles, étaient des blondes charmantes ! L'aînée était formée : Reine, la cadette, était de quatre ans plus jeune que sa sœur, qui en comptait dix-huit. Giraud m'offrit l'aînée en mariage, en dînant. Toujours captivé par l'objet présent ; oubliant et Manette, et les projets de ma mère sur Brigitte Sallins, j'acceptai : j'appelai la jeune Edmée, ma femme, et Giraud, mon beau-père ; j'eus encore un jour de divertissement, mais ce ne fut qu'un jour. J'observai à Giraud que, manquant d'ouvrage, ce n'était pas l'instant de me marier. — « Hé ! qu'importe ! » répondit-il ; « l'ouvrage viendra, mon gendre, et, en » attendant, tu logeras chez nous. » Il n'y eut plus

de difficulté. On me fit caresser la jeune fille, et je crois que Giraud m'aurait volontiers dit de venir coucher avec elle. Après le dîner, comme je n'avais rien à faire, on nous dit d'aller nous promener ensemble, pour faire connaissance. Dès que nous fûmes bien seuls, car Reine nous quitta, pour aider à sa mère à remporter la vaisselle, Edmée me serra la main, en pleurant : — « Ha ! Monsieur Nicolas ! » me dit-elle, « ayez pitié de moi !... Il y a longtemps » que j'ai entendu parler de vous ; je sais que vous » êtes terrible, et que vous violez les filles, quand » elles ne veulent pas vous écouter, et malheureuse- » ment mon père voudrait que vous me fissiez une » sottise, parce que j'ai un amoureux qu'il n'aime » pas. Mais, si vous me promettez de ne pas m'é- » pouser, je ferai tout ce que vous voudrez. » Surpris de ce langage, tel qu'on ne m'en avait jamais tenu, je conduisis la jolie Edmée à l'écart, et je la mis à l'épreuve. Elle céda sans résistance, après la promesse exigée de ne pas l'épouser ; outre celle de ne rien avouer à son père de ce qui se passait entre nous... Le soir, je la ramenai. — « Hé bien, » me dit Giraud, « où en es-tu ? » Je le pris en particulier ; je lui dis tout ce que j'avais fait, comme à un ami, et tout ce que m'avait dit sa fille. Mais je ne la trahissais pas, au contraire ; je parlai pour son amant... Et pour achever de déterminer Giraud, qui m'aimait, je lui demandai sa cadette, âgée seulement de quatorze ans. — « Deux raisons me décident à faire ce » que tu veux, » me répondit cette homme ; « la

» première, c'est que Londeau sera cocu, et le sera » par toi ; la seconde, plus flatteuse pour moi, c'est » qu'en me demandant ma fille cadette, tu seras tou- » jours mon gendre. Ainsi, fais-toi aimer de Reine, » et forme-la à ta fantaisie ; je t'en donne toute » liberté. — Je l'accepte ! » répondis-je ; « Reine » ressemble à ma Zéphire, et à une petite Narcisse » Dhall, d'Auxerre, que j'aurais bien aimée ! » Giraud fut comblé... Cette aventure aurait eu des suites ; elle aurait peut-être été charmante, sans deux causes puissantes, le souvenir d'Omphale,... d'Omphale qui m'attendait, qui m'avait répondu, et dont mon père ne me remettra les lettres qu'après un lien fatal à mon repos, à mon bonheur, destructif de ma santé ; qu'après la consommation de mon malheur !... Mon sort funeste était-il donc inévitable ?... Je le crois. Une circonstance changée, la plus légère des circonstances, une lettre remise, et mon sort était à jamais différent !... Mais Parangon devait le faire, et il le fit. Sa femme m'eût rendu heureux ; le mari voulait le contraire ; et la mort ne l'enleva pas au moment de son infernal succès !... Quel hasard funeste,... quel démon empêcha mes deux amis Renaud, Boudard, et moi-même, de trouver une place dans une imprimerie, place si facile à se procurer ?... Si j'étais superstitieux, je croirais qu'un mauvais génie détournait toutes les possibilités de rester à Paris, pour me conduire à Auxerre, où le malheur m'attendait...

Cependant, je me crus fixé pour toujours à Paris,

par un effet de la sincère amitié que me portait Bonne Sellier, mon hôtesse. Je rapporterai dans l'instant cette intéressante aventure... J'avais du temps de reste, quand je n'eus plus Zoé, et qu'Edmée Giraud fut mariée à Londeau : car je fus de cette noce, pour laquelle Bonne Sellier me prêta un louis, et pendant laquelle Giraud semblait se complaire à me voir prendre des privautés avec sa cadette, à l'exclusion de toutes les autres filles, qu'il écartait de moi, en surveillant. Il s'en ensuivit que je la possédai, malgré sa jeunesse; ce qui me brouilla irrévocablement avec sa sœur aînée, soit jalousie, soit dévotion; car il me parut qu'elle était très peinée de ce que j'avais eu les deux sœurs... Mais tout cela ne m'aurait pas éloigné de Reine Giraud : il fallait une réunion de circonstances flatteuses, devenues funestes ensuite, pour me brouiller avec Giraud, et m'enlever mon dernier asile contre M. Parangon.

J'eus, dès le lendemain, un rapprochement avec Auxerre : une lettre de Rose Lambelin me rappela cette ville. Je fus très étonné de l'épître de Mlle Rose, qui me demandait tout uniment, *si je songeais à l'épouser!* Elle ajoutait, *qu'un autre la recherchait; mais qu'elle me préférait, si je songeais à tenir mes engagements avec elle...* On sait trop que rien ne s'y opposait plus. Cette lettre me donna une velléité de revoir Auxerre. Je répondis en conséquence. J'appris la même semaine, que Michelle Gueneau venait d'être mariée à Bazarne. Je la préférais à Mlle Sallins;

ainsi, je n'eus plus d'idées d'établissement de ce côté-là, quoique Michelle eût une sœur nommée *Gabrielle*. Tranquille, je me mis à lire les livres de mon hôte Sellier; j'y trouvai, entre autres, le roman *Les illustres Françaises*, dont Collé a depuis tiré son drame, *Dupuis et Desrônais*, *l'Histoire de Julien*, par l'abbé de la Bletterie; et la *Morale d'Épicure*, par l'abbé Le Batteux. Ces trois ouvrages m'attachèrent, nourrirent mon esprit, et rendirent à mon imagination le charme romantique qu'elle avait perdu. Ce fut en ce moment que Bonne Sellier, cette femme généreuse, qui, avec sa singulière conduite, avait mille vertus, me présenta, sans être effrayée de ma misère, un parti déjà promis, qui égalait en mérite, en beauté, comme en fortune, tous ceux que j'avais manqués. Lecteur, tu seras étonné qu'avec tant de moyens de me sauver, une fatalité, ou mon étourderie, m'ait précipité dans le malheur!...

Bonne avait une sœur de son mari, appelée *Sophronie-Françoise Sellier*, alors revendeuse à la toilette, et fort bien dans ses affaires. Bonne me dit : — « A votre départ pour aller chez vos parents, je » vous avais parlé d'un parti, assez aisé, ayant un » état assez lucratif pour vous dispenser d'un travail » forcé. » Et elle me nomma sa belle-sœur, dont elle me dit l'état. J'allai me figurer que cette sœur Sellier était une sorte de crieuse de vieux chapeaux : je me mis à badiner de la proposition. Bonne Sellier, spirituelle malgré sa bonhomie, sourit, et résolut de me faire repentir de mon dédain. Elle feignit de ne

pas s'apercevoir du ton de plaisanterie de mes réponses, et elle me dit tout bas : — « Écoutez !... » Elle viendra dimanche sur les quatre heures. Tout » le monde sera sorti, et nous aurons la liberté de » nous expliquer. » J'acceptai le rendez-vous, dans le dessein néanmoins de ne pas m'ennuyer longtemps avec ces deux femmes.

Le dimanche, je n'étais pas fort empressé de voir Mlle Sophronie-Françoise ! A trois heures et demie j'aurais été auprès de Reine Giraud, si j'avais eu assez d'argent pour payer une collation... Je me résignais de mon mieux, lorsque j'entendis ouvrir la première porte. On traverse un petit antichambre, et l'on entre chez Bonne. J'entends parler. Je m'approche de la porte : une voix douce, harmonieuse, frappe mon oreille !... J'avance la tête... et je vois... une beauté !... Je ne fus pas surpris : je pensai que ce n'était pas encore Mlle Sellier. Mais au moment ou j'avais cette idée, j'ouïs Bonne qui disait : — » Il y est, ma sœur; je vais l'avertir. » Je courus me replacer à ma table, feignant de lire les *Illustres Françaises*. — « Venez, » me dit Bonne ; « ma sœur » est là. » Je la suivis, en m'appropriant. Prêt à entrer, j'entendis que Bonne disait : — « Il te croit » une crieuse de vieux chapeaux, et cependant il se » brosse, il s'adonise; il veut te paraître aimable. » Je parus. Sophronie rougit et avec sa blancheur naturelle, Mlle Sellier fut ravissante. Mon cœur battit, en voyant une si jolie personne... Je la saluai d'un air d'aisance : — « Ce n'est pas la première fois que je

» vois Mademoiselle. — Vous avez vu ma sœur ? —
» Certainement ! et je savais, en entrant, que c'est
» la plus aimable personne qui soit au monde. —
» Je lui ai parlé de vous, Monsieur Nicolas, de votre
» mérite mal récompensé, de votre famille honnête ;
» et puisque vous trouvez ma sœur aimable... —
» Ce n'est pas assez... — Je vois dans ses yeux que
» vous lui plaisez... Si je vous pouvais unir ma
» sœur et vous, je me croirais la plus heureuse
» femme qui soit au monde... » Sophronie rougissait jusqu'aux yeux, et n'en était que plus belle. Nous étions au 23 Octobre : tout s'arrangeait entre nous avec une rapidité qui me surprenait, en me ravissant. Sophronie me dit qu'*il y avait longtemps qu'elle désirait de se marier : mais qu'étant fille du maître imprimeur de Soissons, elle avait voulu trouver quelqu'un d'une famille qui l'assortît; que, d'après ce que sa sœur lui avait dit de moi, à plusieurs fois, elle avait entrevu que j'étais ce qu'il lui fallait; qu'elle trouvait même en moi beaucoup mieux qu'elle n'avait jamais espéré*... (Et elle regarda sa belle-sœur en souriant.) Elle ajouta que *son état était bon; qu'elle avait la confiance des meilleurs bijoutiers de la rue Saint-Honoré, du Palais, du Quai de Gèvres et de celui de l'Horloge; que par une suite de cette confiance, elle vendait de gros objets, sans rien risquer du sien, et qu'elle possédait un fonds placé de deux mille quatre cents livres de rentes, outre deux mille écus en argent, et des meubles pour une somme considérable*... Je l'écoutais avec un double intérêt, celui de sa beauté, joint à celui de

la fortune. Je sentis qu'on m'ôtait de sur les épaules le poids énorme de la misère. En conséquence, je témoignai la plus vive reconnaissance à Bonne Sellier, en même temps que je protestai à Sophronie que je me sentais disposé à la chérir autant que le méritait une personne charmante comme elle, autant que j'eusse chéri Zéphire ou Zoé... La joie que marqua Bonne est inexprimable, et me flatta si fort que je la réunis sur mes genoux à Sophronie; je les caressais également toutes deux. Je revis un de mes anciens beaux jours... Nous causâmes jusqu'à sept heures, que Mlle Sophronie se retira, pour ne pas être vue de mes copensionnaires. Je la reconduisis chez elle; j'y entrai : elle était meublée richement, pour une personne de son état; son mobilier valait au moins douze mille francs... Me voilà donc encore une fois, Tantale nouveau, dans le bien jusqu'aux lèvres... Ce fut chez elle que Sophronie m'apprit qu'elle m'avait vu souvent autrefois chez sa belle-sœur, et deux fois depuis mon nouveau séjour; qu'elle avait toujours désiré de fixer mon attention; mais que sa sœur lui avait dit, jusqu'à cette dernière occasion, qu'elle avait des rivales trop puissantes : — « *Il est temps,* m'a-t-elle dit il y a quelques » jours; *je ne vois plus sur le tapis qu'une petite jeu-* » *nesse de quatorze ans; il faut te montrer.* » Dans la suite de notre conversation, Sophronie me parut au fait de toute mon histoire, par Zoé, voisine de Bonne, et que ma situation présente l'avait enfin enhardie à m'offrir son avoir et sa personne. Je lui

répondis de façon à lui persuader qu'elle n'avait pas eu raison d'être timide. En effet, elle m'inspirait le goût le plus vif, et mes brûlantes caresses le lui prouvèrent. — « Ha! » me dit-elle, « vous plaisez, » à la vue; mais on vous chérit, quand on vous » connaît... »

Je la quittai enchanté d'elle. — « Voilà mon bon- » heur revenu! » pensai-je. « Ho! pour celui-ci, je » le tiens, et je ne le manquerai pas. » A mon retour, je parus à Bonne bien déterminé, bien épris : mais ma joie, quelque vive qu'elle fût, était encore surpassée par celle de mon hôtesse, le meilleur cœur de femme qui ait jamais existé...

Le lendemain matin, n'ayant rien à faire, j'allai voir Sophronie. Je la trouvai prête à sortir. Elle me fit déjeuner, et lorsque nous sortîmes, je lui donnai le bras. Nous allâmes chez ses bijoutiers. Mon air honnête, timide, cadrait avec la bonne réputation de Mlle Sellier, qui m'appelait son frère, par décence. On l'assura qu'on prendrait aussi confiance en moi, sur mon air seulement. Sophronie, comblée, me dit en sortant : — « J'étends mes vues; je vois que » vous pourrez m'aider, et la fortune nous sourit... » Nous allâmes vendre dans des hôtels, entre autres chez Mlle Arnould, de l'Opéra. Et partout je vis combien la probité de Sophronie donnait de confiance en elle, et la faisait estimer.

A notre retour, Mlle Sellier me dit : — « Vous » allez dîner avec moi; nous ferons encore une » tournée, cet après-midi, si cela ne vous ennuie pas.

» Mais il faudra, dans quelques jours, que je dise » que vous êtes mon prétendu, non mon frère; car » j'en ai un très mauvais sujet, que vous avez vu » chez Madame Sellier: c'est *Laurent,* qui, s'il savait » qu'on a confiance en mon frère, en profiterait » pour prendre des marchandises en mon nom, chez » ceux de mes marchands qui ne vous ont pas encore » vu. » Je connaissais en effet ce Laurent Sellier, qui avait été l'intime de Mollet le Mandriniste... Nous fîmes une nouvelle tournée, à la fin de laquelle nous passâmes chez sa sœur Bonne, qui fut ravie, en apprenant ce que nous avions fait ensemble, Sophronie et moi. — « Vous voilà comme mari et » femme! » nous dit-elle; « et si j'en étais crue, à » cause des entreprises de Laurent, qui a voulu » jouir de sa sœur, la voler, et la livrer à des » camarades libertins, vous coucheriez sous la » même clef. » Sophronie rougit; mais elle refusa. Je la reconduisis. Nous nous trouvâmes très heureux, à notre petit souper; le contentement de Sophronie avait un charme qui passait jusqu'à mon cœur. Je fis quelques instances pour rester chez elle, mais comme en plaisantant. — « Non; si quelqu'un » s'en apercevait, cela retarderait notre mariage; nous » ne devons pas avoir la même habitation. Mais pour » vous prouver que ce n'est pas indifférence... » Elle m'embrassa. Je ne l'en tins pas quitte à si bon marché; je l'accablai de toute la fougue de mon tempérament, et la rose qu'elle avait conservée jusqu'à l'âge de trente ans, que Sophronie avait alors, fut

cueillie par l'Amour tenant l'Hymen par la main... — « Partez, » dit-elle, en pressant mes lèvres de sa jolie bouche; « et demain ne me faites pas » attendre mon époux! » Je me saisis du trophée de ma victoire. — « Que faites-vous donc? » me dit-elle. — « Je veux la montrer à Bonne... » Elle rougit, mais ne s'opposa pas. Bonne fut émerveillée! — « Je savais bien qu'elle l'avait, » me dit-elle, « malgré son état, qui l'expose, jolie comme elle » l'est : mais je suis bien aise que vous en ayez la » preuve. »

Le lendemain, je me levai à six heures, et j'arrivai chez Sophronie à sept. Je la trouvai habillée. — « Pendant que je vais préparer le déjeuner, » me dit-elle, « écrivez à vos parents les motifs qui vous » déterminent à m'épouser. — Non, je n'écrirai pas » mon motif; c'est l'amour le plus tendre; et je vas » en écrire d'autres. » Elle remercia ma bouche de ce joli compliment (dit-elle), et après un silence expressif, elle ajouta : — « Il ne faut pas différer : » le mauvais sujet est encore venu cette nuit; il ne » cessera ses entreprises, qu'après que je serai » mariée. » Je me mis à son secrétaire, et j'écrivis. Nous déjeûnâmes ensuite, et Sophronie cacheta ma lettre, qu'elle prit, pour la mettre elle-même à la poste... Nous fîmes une autre tournée, les mêmes personnes n'achetant pas tous les jours des bijoux. Nous vîmes aussi des Juifs, qui confiaient à Sophronie, protégée par le Lieutenant de Police, des objets précieux mis en gage, et non retirés, pour

en solliciter la reprise, moyennant des fonds... On voit combien le commerce de Sophronie était étendu... Nous dînâmes, et nous restâmes ensemble l'après-dînée : je fus le plus heureux des hommes, par des faveurs répétées, assaisonnées par la plus vive tendressse. Je vis que Sophronie, qui m'avait aimé sans espérance, dès le temps de Zéphire, avait une véritable passion pour moi; je sentis que je l'aimerais en fils autant qu'en amant, et que je coulerais avec elle des jours pleins de douceur... Nous soupâmes ensemble. Je fus sur le point d'obtenir la permission de rester, et de coucher dans une petite chambre où était un lit; à la condition, acceptée par moi, d'y être renfermé : car Sophonie, encore qu'elle se fût donnée, tenait à l'idée de décence de ne coucher qu'avec son mari. Ainsi, au moment de l'exécution, la crainte que je n'obtinsse ce qu'elle ne voulait pas m'accorder, ou plutôt sa destinée, fit que Sophronie changea de sentiment. Je partis donc.

Le lendemain, je courus chez ma future. Je trouvai toute la maison sur pied. En me voyant arriver, on me mit la main sur le collet, et je fus traité de voleur, d'assassin, de violeur !... Je priai qu'on me conduisît devant M[lle] Sophronie Sellier. Elle était mourante. Elle me justifia, et me dit les choses les plus tendres... Mais elle se mourait... Sa belle-sœur, mon hôtesse, qu'on venait d'envoyer chercher, parut un instant après. Elle dit qu'elle ne soupçonnait que trop le vrai coupable !... Nous apprîmes alors d'une voisine, car Sophronie ne pouvait presque parler,

qu'un bandit, sous le nom de son frère, était venu la nuit, avec cinq à six autres, tous ivres; qu'ils avaient ouvert la première porte avec une fausse clef, Sophronie ayant oublié de pousser les verroux, comme c'était son usage; qu'ils avaient fait sauter une faible porte intermédiaire, avaient couvert la bouche de Mlle Sellier, l'avaient violée, volée, assassinée, de peur qu'elle ne les déclarât, et ne s'étaient retirés qu'au moment où, la trouvant insensible à leurs indignités, ils l'avaient crue morte..... Nous étions au désespoir ! Mais nous espérions de sauver Sophronie, qui ne nomma pas le coupable au commissaire, et n'avoua pas même les crimes commis sur elle... Le chirurgien, mandé cependant, parut effrayé ! Il la visita, et dit à Bonne que sa sœur n'avait que quelques heures à vivre. En effet, nous la perdîmes à trois heures après midi... On avait tout pillé chez elle, et sa rente de deux mille quatre cents livres ſut vendue pour payer les bijoux confiés qu'on lui avait emportés. Nous trouvâmes dans sa poche la lettre que j'avais écrite la veille, et cette lettre, avec les preuves d'*alibi* que j'exhibai, empêcha que je ne fusse soupçonné de complicité.

Mon heureuse illusion n'avait duré que trois jours et demi. Je me retrouvai plongé comme auparavant dans la misère, et sans ressource que les bontés de mon hôtesse. Il me sembla même que je tombais d'autant plus bas, que je venais d'être élevé plus haut, quant à la fortune. Car, dans ma position, Sophronie était un trésor pour moi : non que je me

proposasse d'être brocanteur, cela ne cadrait pas avec ma façon de penser ni mon caractère : mais tranquille avec une épouse intelligente, je projetais de me livrer à l'étude, et de prendre un état honorable. Tout s'évanouit par la perte de Sophronie, dont la connaissance me parut un songe quelques jours après... Ha! si, dans ce moment un bon génie eût dévoilé ma situation à Mlle Omphale, et qu'elle m'eût écrit à Paris, mon sort était changé! Hé! pourquoi, moi, ne lui récrivis-je pas ? Qui m'engourdissait la main?... C'est que je devais être ce que j'ai été : mon sort autrement aurait été plus heureux; mais il aurait été moins extraordinaire, moins bizarre! Les moyens qui m'ont tiré de l'imprimerie et du compagnonnage, auraient été moins pénibles et moins singuliers. On les verra dans six ans, après un état de mort absolue. Un éclair me réveilla, et un nouveau désespoir roidit mon courage.

L'état d'anéantissement où je me trouvai dans cette occasion, m'attriste encore. Comme je pleurai Marianne Tangis ! comme je regrettai Colombe!... Mais je ne songeai pas à Manette ni à Mlle Sallins. La lettre de Rose me fit un instant tourner mes regards vers Auxerre, et j'envoyai ma réponse à cette fille. Par quelle fatalité, au lieu de mettre cette lettre à la poste, la donnai-je au commis Durand, qui la laissa chez M. Parangon, auquel elle me rappela ? J'avais écrit, par la même occasion, à M. le curé Foudriat. Mon but, en commençant ma lettre, avait

été de l'engager à demander pour moi quelque argent à mon père : mais en écrivant, je me sentis tellement humilié qu'un garçon de mon âge ne pût se suffire à lui-même, après avoir parlé de me marier, que je marquai au pasteur tout autre chose que l'objet proposé. Il me fit réponse, et la lettre roulait presque tout entière sur Rose Lambelin, qui, ayant passé par Sacy en allant à Avallon, où elle avait affaire, était entrée chez lui, pour s'informer de moi, sans se nommer. Cette fille était séduisante, et le pasteur m'en parlait comme d'une coquette très provocante ! Il louait *surtout sa petite mule, et l'élégance de son costume de voyageuse.....* Je fus presque tenté par là de renouer avec Rose.

Qui croirait que, dans ma profonde misère, j'eus encore une aventure, pour laquelle, heureusement ! il ne fallait rien dépenser ? c'était une reprise avec Thérèse. Ma misère ne la rebutait pas ; au contraire : elle comptait m'amener à l'épouser. Elle me le dit, en me proposant, de la manière la plus honnête, une somme d'argent, que je n'acceptai pas... C'est que d'un autre côté, presque au même instant, la mère de Zéphire, avec laquelle je m'étais ouvert sur ma situation, me fit une proposition bien extraordinaire ! ce fut également de l'épouser, avec la condition de me laisser absolument libre, et de me tenir chez elle une jeune fille de quinze ans, qui ne serait qu'à moi, qu'elle habillerait, nourrirait ; elle s'engageait à placer tout son gain infâme sur ma tête, et à me donner, en outre, douze cents francs pour mes

menus plaisirs (cette femme avait deux endroits de prostitution qui lui rapportaient beaucoup) ; en un mot, elle me tenta de toutes les manières. J'étais bien humilié que ma pauvreté m'exposât à de pareilles offres; et une nuit, que l'inquiétude me causait une insomnie, m'étant senti hésiter si j'accepterais les propositions de Nannette, j'en fus si effrayé le lendemain, que je résolus de quitter Paris. Mais je n'avais que vingt-quatre sous. N'importe! je pris le chemin de Rouen. Je n'allai que jusqu'à la porte de Versailles, sans y entrer, et je m'en revins le soir, n'ayant pu me déterminer à mendier, pour achever ma route. Je me repentis alors de ne pas avoir été voir Mme Ponsardin, qui m'aurait avancé l'argent de mon voyage, et je me le promis fortement pour le lendemain... Mais, à ma rentrée chez Bonne, je reçus une lettre bien inattendue!... Elle était de M. Parangon!

Il paraît qu'il avait songé à moi, en voyant mes deux lettres, à Rose, au curé M. Foudriat, et il les avait lues sans doute. Elles lui donnérent l'occasion de s'informer de ma situation à son Tartare Tourangeau. Celui-ci vint à Bonne, qui lui apprit mon dernier malheur, mais, du reste, ne lui dit que des choses à mon avantage. Il n'aurait eu rien que de satisfaisant à marquer sur mon compte à son ancien maître, si, en descendant, il n'eût pas rencontré Thérèse. Cette fille n'était pas mon ennemie; mais elle était piquée contre Bonne, qui ne la secondait pas auprès de moi. Sans mauvaise intention, elle

peignit ma détresse dans toute sa vérité. Le commissionnaire fit écrire sa réponse, d'après ce récit. Parangon triompha! « Il est temps! » se dit-il à lui-même; « achevons de l'avilir... » Il y avait alors, à Auxerre, une fille intrigante, secrètement libertine, déshonorée..... C'est sur cette créature que Parangon avait jeté les yeux; ce fut à elle qu'il me destina. En conséquence, il m'écrivit pour m'offrir la place de son prote, Bourgoin venant de le quitter pour prendre la papeterie de Clamecy. J'acceptai, voyant le danger que je courais à Paris: danger moindre, cependant, moins terrible que celui que j'allais courir dans une ville qui m'avait été si chère !... J'eus la pensée d'écrire à Gaudet d'Arras, depuis si longtemps oublié ! mais j'avais perdu son adresse : je me flattai qu'à Auxerre, je me la procurerais facilement. Comme je me trompais! Parangon avait déjà intercepté plusieurs lettres de cet ami, précisément pour que je parusse ingrat, et le lasser. Il est vrai que Loiseau avait fait la même chose, dans une seule occasion, celle où Gaudet d'Arras m'envoyait la *Juvénale* des BULLES DE SAVON, qu'il crut dangereuse pour moi et que je n'ai retrouvée que longtemps après, dans les papiers de Boudard. Mais que veut dire cela ? Que l'amitié, comme la haine, devait contribuer à mon malheur... Je n'aurai donc pas l'adresse de Gaudet d'Arras, à Auxerre, et Mme Bourgoin elle-même me la donnera fausse... Je n'avais pas d'argent pour partir : j'empruntai cinquante francs à ma sœur Margot, et je vendis secré-

tement quelques chemises, pour payer Bonne, qui ne voulut rien recevoir. Mais je m'étais adressé à une revendeuse de la rue *de Versailles-Saint-Victor*, et j'eus ainsi occasion de connaître cette engeance maudite. La première m'offrit douze francs de ce que je mettais en vente; quatre chemises en valaient au moins quarante-huit alors : je crus pouvoir en demander vingt-quatre. La femme sortit, et une autre la remplaça : celle-ci m'offrit neuf livres du tout. Je me récriai. Une troisième ne m'en donna que six livres, et je fus obligé de les abandonner à sept. Les trois misérables allèrent ensuite partager le bénéfice. On est exalté, quand on a passé quelque temps dans la misère; je ne suis pas étonné qu'on devienne méchant, atroce même, voleur, assassin; le contraire seul m'étonnerait. J'aurais dévoré ces trois malheureuses, si j'avais été sûr de l'impunité.

Je partis de Paris le 7 Novembre 1759, avec environ neuf livres, bien que le matin on fût venu m'apporter l'argent du voyage payé, suivant l'usage, quand on mande un ouvrier. C'est qu'en présence de Richecœur, j'avais laissé dans un des tiroirs de Bonne tout ce que je lui devais. Je donnai six livres quinze sous pour mon coche, et le reste fut pour ma nourriture, qui ne me coûtait, dans le coche d'Auxerre, que six sous par jour : deux soupes au beurre, de trois sous chacune, le matin et le soir. J'arrivai le 10. Je n'allai pas voir mes cousins, voulant cacher quelque temps à ma famille mon arrivée à Au-

xerre : j'allai loger chez le traiteur Chavagny, père de Sophie, où Chambon l'horloger, mon ancien commensal de la rue *des Poulies*, était pensionnaire. Mon but était d'aimer Sophie et de l'obtenir pour femme. Pouvais-je éviter mon malheur, en me fixant dans cette pension ? Je ne le crois pas : car dés le lendemain, l'avide et bas Rüttot, soufflé par l'atroce Parangon, me proposa sa maison. J'acceptai malgré moi, par des considérations de paix et de tranquillité, et parce que c'était mon sort... Car on verra tout à l'heure quel était le motif de Parangon, en me faisant induire à me mettre pensionnaire chez un homme vil, qui lui était dévoué. Tout sembla se réunir pour me perdre.

Loiseau, comme on s'en rappelle, avait été l'amant de Maîne Lebègue. Nous en parlions quelquefois ensemble à Paris. Un jour, aprés s'être étendu sur l'éloge de sa maîtresse, il me dit : — « Elle a une » cousine, Mademoiselle *Agnès Lebègue*, fille de » l'apothicaire, qui m'a paru d'un rare mérite ! » Et ces paroles funestes de Loiseau, restées dans ma mémoire, vont favoriser l'exécution des desseins de M. Parangon... J'avais été charmé de ne pas manger chez lui, comme les autres protes; nous étions l'un pour l'autre des objets trop odieux, pour aimer à nous trouver journellement en présence, exposés à toute la familiarité de la table. Mais Parangon avait deux autres motifs : le premier, de me faire faire la connaissance de la turpine Agnès, sa petite-cousine, alors son plastron, ainsi que de sept à huit autres

(*Guillaume, Turpin, Chacheré, Motré* le riche, *Désœuvres* le procureur, *Leroi* le clerc, *Lescovan, Destianges,* ces deux commis aux aides, etc. Et rien n'était plus aisé : le goinfre Rüttot était alors l'amant en titre de la vieille Lebègue (*a*), qui aimait également le lit et la bouteille... Le second motif de Parangon, pour m'avoir à ses gages, sans manger à sa table, était de rabaisser, d'avilir un homme qui avait été sur le point d'être son égal... Il voulait aussi faire cesser certains bruits qui avaient couru de ma familiarité avec sa femme, et qu'on dît, dans la ville : *Si cela avait été, jamais il ne l'eût repris.....* Je ne soupçonnais guère cette satisfaction qu'il se donnait; je n'en fus instruit qu'à notre éternelle rupture..... Mes parents, de leur côté, s'applaudissaient et de me voir rapproché d'eux, et de mon apparente réconciliation avec M. Parangon, qui démentait des bruits dont leur délicatesse avait souffert. Mon père savait pourtant la vérité de la bouche même de Madame Parangon. Mes bons parents voulaient absolument me marier : ils venaient de perdre deux de leurs garçons, Baptiste mon premier puîné, qu'on avait confié à M. Beaucousin, l'époux de ma sœur Marie, et Charles, mon second puîné, qui périt dans le régiment d'Auvergne, cette même année 1759. Ce jeune homme était de la plus belle espérance. Il avait quitté son notaire pour s'engager; mais ce n'était point par libertinage;

(*a*) La mère d'Agnès. (*N. de l'Éd.*)

c'était au contraire, amour du bien public et de la patrie, plutôt qu'amour de la gloire : exalté par la lecture des papiers publics, il voulait défendre son pays contre les ennemis de l'État. Aussi engageait-il par jour cinq à six garçons par les sermons patriotiques qu'il leur faisait sur le quai *de la Ferraille.* On lui avait donné un petit habit d'officier, et comme il était d'une charmante figure, il séduisait les jeunes gens de son âge.

Je fus sur le point d'échapper à mon sort funeste de plusieurs manières. J'écrivis à Giraud pour qu'il vînt travailler à Auxerre, et amenât sa fille cadette. Il y consentait : mais M. Parangon me souffla sa réponse, et fit venir en sa place *Guillaume,* depuis libraire au coin de la rue *de Hurepoix.* Je crus Giraud toujours fâché de ce que j'avais quitté Reine pour Sophronie... Je songeai à Rose, et j'acceptai un rendez-vous. On en verra les suites. Dégoûté de Rose, je voulus aimer Sophie Chavagny. Elle avait un amant. Enfin, je ne sentis plus d'éloignement pour Mlle Sallins. Ma mère, transportée de joie, courut à Vermenton : on faisait ses accords avec un garçon de Sainte-Pallaye, aimable et riche.. .. Mais si, au premier voyage que je fis chez mes parents, après mon retour à Auxerre, ils m'eussent montré les lettres d'Omphale, qu'ils retenaient, j'étais sauvé bien plus sûrement encore! J'échappais à Parangon, à son intrigante cousine; j'étais heureux à jamais, et je l'étais par Mlle Omphale, par Colette !... Ils crurent devoir différer cette remise.

M. Parangon parut d'abord trés content de mon activité, augmentée par la misère. En m'abaissant le courage, elle m'avait rendu plus souple. Mon tyran était étonné de mon aménité, de ma complaisance : *Quand Jupiter réduit un homme en esclavage, il lui ôte la moitié de sa vertu,* dit Homère. Parangon, qui le savait bien, fonda là-dessus la réussite de ses projets. Comme cet ennemi cruel devait s'applaudir, de voir forcé de ramper sous lui ce même jeune homme dont il avait été doublement jaloux ! Car il présumait facilement, qu'avec mon activité, si j'avais eu la place de Sens, je l'aurais laissé loin derrière moi !... Telle était ma situation, lorsque le 27 Novembre environ, je trouvai un soir à souper, chez mon hôte Rüttot, deux convives, la mère et la fille. On les nomma Madame et Mademoiselle Lebègue. Aussitôt le mot de Loiseau me revint dans la mémoire, et je m'enferrai moi-même ! (On sait combien je respectais Loiseau et ses oracles !) Ce fut ce mot... fatal... de mon ami unique et sincère, non l'adresse de Parangon, qui me perdit : le mot de Loiseau prêta des charmes, un mérite à la laide Agnès. Ajoutez l'amitié que j'avais eue pour Maîne sa cousine, cette amitié familière, dont j'ai parlé ; toute la famille de celle qu'avait aimée Loiseau m'intéressait. René Lebègue, homme d'esprit et généralement estimé, malgré son penchant au vin, était alors absent : le docteur Poissonnier l'aîné, son ami d'enfance, lui avait procuré une place d'apothicaire-major à l'Armée du Bas-Rhin. Ces considérations,

je veux dire le mérite du père, sa place, sa position, furent de quelque poids dans mon esprit : mais la cause la plus forte de ma détermination, ce fut l'éloge d'Agnès Lebègue, par mon unique ami : il servit de ciment et de base à cette fatale liaison..... (O Loiseau ! quelle douleur, et qui t'aurait dit que tu servirais, contre ton cher Nicolas, Parangon notre ennemi commun ?... Mais tu ne le fis pas vivant ; aussi n'est-ce pas toi que je charge de ce crime, dans le PAYSAN-PAYSANNE PERVERTIS...) Ce goût nouveau ne ressembla point aux autres : j'allais comme poussé malgré moi : la femme Rüttot, endoctrinée par le haîneux Parangon, me dit d'abord un bien infini de Mme et de Mlle Lebègue ; je regardai cela comme une confirmation des éloges de mon ami... Tranquille, et non troublé comme lorsque j'étais amoureux, je revis Rose.

1760 Cette fille, que j'avais négligé de voir depuis mon retour, s'avisa de me donner, en s'adressant à un apprenti, un rendez-vous du côté des Bénédictines ; c'est-à-dire, le même que le second auquel elle avait autrefois manqué. Elle y vint seule. En l'attendant, je fus très étonné d'être sans impatience, et je conclus que mon caractère avait changé. C'était mon goût. Nous traversâmes le faubourg Saint-Martin, et nous nous avançâmes dans la campagne. Plus de charme ! Rose n'était plus cette jeune divinité, qui féïfiait toute la Nature ; c'était une grande laideron, ayant l'air et le ton assez communs, comparée aux femmes que je venais de voir à Paris. Il faisait très froid,

et mon cœur était encore plus glacé que l'air. J'affectai cependant de lui tenir le même langage que je lui avais tenu quatre années auparavant : mais elle avait trop d'esprit pour s'y méprendre. Elle me regarda en face, en me voyant chercher à m'échauffer par un trépignement fort vif, et me dit : — « Vous ne m'ai» mez plus !... » (mot qui retentit au fond de mon cœur.) Elle se leva aussitôt. — « Il fait ici très » froid ! » ajouta-t-elle ; « allons nous-en ». Nous partîmes et nous causâmes, en chemin, de choses indifférentes. Arrivés à sa porte ensemble (elle ne craignait plus la *critique*), elle me dit : « Entrez» vous ? — Non, » répondis-je ; « il faut que vos » parents soient prévenus de ma visite... » Je me retirai aussitôt, et je ne lui ai reparlé de ma vie..... Pour finir ce qui regarde Rose, elle fut très irritée ! Elle écrivit des lettres anonymes à mon père, à mes frères de Courgis, contre Agnès Lebègue, dès qu'elle sut que je la voyais. Elle avait raison sans doute : mais tout cela produisit peu d'effet, l'anonyme ne marquant pas de bonnes intentions ; on se défie de l'assaillant qui décoche ses traits et se cache dans l'obscurité... Elle ne se maria qu'environ six mois après moi, ruina un mari qu'elle ne pouvait souffrir, et le força de venir à Paris chercher des ressources dans ses talents, par le moyen de sa cousine l'actrice *Deschamps* ou Mme *Bérard*. (Elle imitait Agnès Lebègue, qui m'en a fait faire autant, comme on le verra, sous le prétexte de venir chercher la protection des docteurs Poissonnier). Rose est morte dans

cette capitale, en 1764 ou 5, dix ans après notre première connaissance, âgée, comme Madame Parangon à la même époque, de vingt-sept ans... Je l'ai vue à Paris deux fois, mais sans lui parler... Telle fut la fin de Rose Lambelin, que son esprit caustique et porté à faire souffrir tout ce qui l'environnait, pour jouir de l'impatience des tourmentés, a rendue malheureuse elle-même.

Parangon avait été instruit de ma rencontre avec cette fille : il trembla pour le succès de sa vengeance. Il séduisit l'apprenti, et se fit remettre tous les billets doux ou âcres que Rose donnait pour moi à ce jeune garçon. Je ne pouvais y répondre. Elle devint furieuse... Mais elle servait Parangon, en écrivant de tous côtés contre Agnès Lebègue : il voulait que j'épousasse sa cousine, mais il voulait que ce fût déshonorée. Il dit en même temps à la mère Lebègue de redoubler la séduction..... L'on va voir celle qu'elle employa. La Rüttot, de son côté, ne s'oubliait pas en éloges. Elle regardait Agnès comme la p..... de son mari, et elle servait sa jalousie autant que Parangon. Je donnais tête baissée dans tout ce qu'on voulait, précapté par le mot de Loiseau. Parangon sut enfin la cause de ma captation, et ce fut un nouveau ragoût pour lui... Quant à moi, après mon entière rupture avec Rose, je me livrai tout entier à mes idées d'établissement avec Agnès. Une fois que j'eus manifesté mes dispositions, la mère, qui consulta Parangon, fut endoctrinée par lui, sur ses desseins à lui, et sur mon caractère,

pour la manière de me capter par les sens; alors cette femme adroite, séduisante et méchante comme Rose, s'y prit avec tant d'astuce, elle m'englua si bien par des demi-faveurs, elle sut avec tant d'adresse engager mes parents dans des dépenses pour sa fille, que lorsque la malice de Parangon, qui avait tout dirigé, me fit porter par la Rüttot le terrible coup du déshonneur, je ne pus me dégager. Ces détails sont pénibles pour moi; mais si je veux être utile par ma sincérité, il ne faut en omettre aucun...

Mme et Mlle Lebègue venaient prendre chez Rüttot un mauvais souper tous les quinze jours. Mais Rüttot, lui, était régalé tous les dimanches chez l'immorale et libertine Mme Lebègue. Ce n'était pas son esprit qui pouvait amuser *Agnès Couillard:* il en manquait absolument; mais il était bel homme. Dès le premier soir que je vis les dames à notre triste souper, Rüttot, bien stylé par le Parangon, m'admit à les reconduire avec lui. Je donnai le bras à la demoiselle avec beaucoup de satisfaction; je voulais avoir un entretien particulier, afin de vérifier ce que m'avait dit Loiseau. Je trouvai une jeune fille d'un esprit très ordinaire. J'aimai mieux imaginer qu'elle ne se communiquait pas, que de croire que Loiseau se fût trompé. Rüttot ne me mena pas avec lui le dimanche suivant, mais sa femme me dit où il était; et le lendemain, il fit en sorte que je demandasse à être de la partie, en me disant qu'on avait beaucoup parlé de moi. Tout cela était convenu entre eux. Cependant Rüttot, soit re-

mords, soit vergogne, m'invita faiblement. J'acceptai dès le premier mot. Parangon, à ce que j'ai su depuis, fit les frais du régal; aussi le vin était-il excellent. Ce fut après cette entrée chez les dames par un souper qui était une véritable partie carrée, que je revins presque tous les soirs. Le mot de Loiseau, ce mot fatal, résonnait sans cesse à mon oreille, et me faisait courir au-devant de la séduction... (O Gaudet d'Arras! que n'avais-je le secours de tes lumières et de ton amitié! Mais Parangon interceptait tout!... Et vous, Omphale! Omphale!... Hélas! vous vous informâtes confiamment, et l'exécrable Parangon vous fit confirmer dans la croyance de mon faux mariage avec Brigitte Sallins!... Mais moi, que ne volais-je à vous, comme j'en fus tenté? qui me retenait? Mon malheur. Ha! si j'avais su que le vil Rüttot, guidé par le vindicatif Parangon, me précipitait dans les bras de l'hyène qui leur prostituait ses appas déjà flétris!... Mais circonscrit par ces deux hommes et leurs femmes (car Parangon avait alors pour servante-maîtresse cette Marianne Geollin, auparavant fille de chambre Linard, dont j'ai parlé), j'ignorais, et la conduite actuelle d'Agnès, et comme elle venait d'être tympanisée l'été dernier. Une ligue d'infamie était préparée contre moi; d'ignobles personnages réalisèrent ce que, quinze ans après, j'attribuerai, dans le Paysan-Paysanne pervertis, à des êtres plus relevés ; le Lecteur, par cet Ouvrage de 1775 et par celui-ci, verra, en les comparant, comment on fait un roman, et comment

on écrit l'histoire. Les deux Ouvrages ont le même fond; mais en faisant le premier, j'étais près des événements, presque tous les personnages vivaient encore; il fallait donc déguiser. A présent, presque tous sont morts; mon plan, mon but me forcent à dire la vérité; c'est donc en historien que je dois écrire aujourd'hui.

J'ai dit qu'on me séduisit par le plaisir. Agnès Couillard, ma future belle-mère, avait eu de la beauté; il lui restait une belle gorge et quelques autres débris. Ce furent les matériaux qu'elle employa pour seconder Parangon, et se débarrasser d'une fille déshonorée. J'ignorais tout; concentré dans mon travail, je ne voyais que les gens intéressés à me tromper. Je parlai trois ou quatre fois aux demoiselles Baron; mais elles étaient cousines d'Agnès, et d'ailleurs, peut-être n'étatent-elles pas encore instruites de ma recherche. Mon air modeste plut sans doute à la voluptueuse Agnès Couillard; j'étais moins automate que certains amants qui s'étaient présentés pour sa fille, moins fat que d'autres. Un fond d'orgueil qui lui faisait croire qu'elle valait encore mieux que sa fille, lui persuada qu'elle réussirait plus aisément que celle-ci à tisser les liens qui devaient me retenir. Elle s'empara donc de moi les soirs; elle parlait bien, chantait mieux encore; et tandis qu'elle me tenait assis sur ses genoux, dans ses bras, le visage appuyé mollement sur sa gorge dextrement rebondie, un des boutons rosés pressés entre mes lèvres, elle chantait des

paroles expressives et tendres; ou elle me racontait la manière dont son mari, délicat et sensible, l'avait adorée, dans les premiers temps de leur union; ou elle me peignait ses charmes, à elle, les transports qu'ils excitaient en lui... Et comme elle avait de l'esprit, ces récits étaient intéressants dans sa bouche. Souvent sa fille venait augmenter le charme; elle se plaçait derrière moi, me prenait une main, qu'elle pressait du velouté de ses lèvres, y ajoutant de légères titillations de langue, qui me causaient un frémissement voluptueux. Elle ne s'en tenait pas là : elle le redoublait, en mettant dans sa bouche et suçant un de mes doigts. On eût dit que Mme Lebègue pensait : — « Tu es avide de » sensations libidineuses; il te faut de la vo- » lupté? Mais les faveurs essentielles rassasient » de la personne; je me charge de préluder, mais » délicieusement; et s'il faut quelque chose de plus, » avant le mariage, c'est encore moi qui te le don- » nerai... si tu es rassasié, ce ne sera pas de ma » fille. » Je crois qu'elle fit ce raisonnement; mais ce ne fut pas son unique motif : libidineuse elle-même, comme jamais femme ne le fut, elle voulait jouir en premier de toutes les douceurs de l'amour, même inspiré par une autre... Si ces deux femmes s'accordaient pour me procurer un double plaisir, c'était aussi la conduite la plus propre à me maîtriser par les sens. Aussi me maîtrisa-t-on.

Insensiblement un goût factice naquit de l'habitude; je sentis le besoin de goûter journellement

les plaisirs que me procuraient Agnès et sa mère, et je pris, malgré mon expérience, ce goût factice pour de l'amour... C'est une erreur dans laquelle donnent trop souvent les jeunes gens, et que des parents sages devraient approfondir, pour les préserver du dégoût et des regrets. Je trouvais le plaisir auprès d'Agnès; donc notre union devait être délicieuse... Mauvaise conséquence! L'estime l'eût rendue délicieuse; mais la Volupté est une courtisane qui trompe toujours.

Capté par la fille et la mère, pressé par la Rüttot, que dirigeait Parangon, j'écrivis à mes parents : *Qu'il se trouvait pour moi, à Auxerre, un parti dont M. Parangon approuvait fort la recherche, parce que la demoiselle était sa cousine; qu'il y avait dans cette maison quelque fortune, débris d'un bien plus considérable : que la demoiselle était entendue, laborieuse, et avait été estimée de mon ami M. Loiseau*... En un mot, je n'oubliai rien de tout ce qui pouvait les déterminer. Leur réponse fut : *Qu'ils s'en rapporteraient aux lumières de M. Parangon*. (Que ne m'envoyait-on les lettres qu'on retenait!)...

J'ai dit que Mme Lebègue s'était chargée des faveurs avant mariage. Elle les porta si loin, qu'un soir, étant resté trop tard, elle me fit coucher avec elle... Elle fut trompée dans son attente, et malgré l'éloge que, dans la soirée, elle avait fait de mon libertinage, je ne lui touchai pas... Il faut dire aussi, qu'ayant été souhaiter le bonsoir à la fille déjà couchée, elle avait pris une précaution : *ut refriges-*

ceret Venereos ignes, mentulam ore captam emulserat! Malheureux! je voyais dans la fille et la mère l'immoralité la plus complète, et je ne fuyais pas!... Je méritais mon sort!... car je fis la réflexion, qu'il fallait que la fille eût un grand usage pour songer à de pareilles choses! (En effet, à ce que j'ai su depuis, c'était le genre de plaisir qu'elle aimait à donner, et elle le donnait à Turpin, à Guillaume, à Chacheré, à Parangon lui-même, quoiqu'il ne lui eût jamais fait le même reproche que les autres, qu'elle ressemblait à la reine *Vasthi*, première femme d'Assuérus; il s'y refusait souvent, et ne s'y prêtait que pour avilir davantage celle qui devait être mon épouse; j'eus par son moyen, et par le riche Motré, conformé de même, j'eus, au lieu de *la voie étroite des Élus, la voie patente et très large des Réprouvés.* Juste punition de toutes mes turpitudes antécédentes!) Depuis ce moment Agnès, soit faute de politique, soit que celle de sa mère eût changé, soit insatiable lubricité de tempérament, me prodigua sa personne. Dès le même soir, étant venue chez Rüttot, on la retint à souper, et je la reconduisis; entre la première et la seconde porte, elle me permit toutes les libertés que je voulus; j'observai même que sa gorge était beaucoup moins ferme que celle de toutes les honnêtes filles que j'avais touchées, comme Émilie Laloge, Marianne Tangis, Rose, même que celle de Tonton Lenclos en 1754; elle était comme celle des sœurs Guigner, de Mme L3n1rd, et de toutes les femmes qu'on s'est plu

à triturer. Je fus surpris! Je lui demandai la dernière faveur. Elle me remit au dimanche suivant, pendant que sa mère serait à la grand'messe. Je ne manquai pas au rendez-vous.

Je trouvai Agnès parée, et ayant gardé avec elle sa petite sœur *Suzette,* âgée de dix ans et demi. Je crus la chose manquée, et je m'en plaignis tout bas. — « Non, non, » me dit Agnès en souriant; « j'ai » quelque chose à faire : nigaudez un peu avec elle; » puis je l'enverrai me faire une commission. » Suzette, qui était une camuzon charmante, vint jouer avec moi. — « Faites-moi donc l'amour, » me dit-elle, « comme à ma sœur, ou comme à maman? — » Je le veux bien : allons, faites-moi comme elles, » lui dis-je, pour voir ce qu'elle savait et où elle en viendrait. La petite me donna des baisers sur la bouche, dardant sa langue, parce que, me dit-elle, son cousin *Couly* (*Deschamps)* lui faisait comme ça. Elle alla beaucoup plus loin, se fit toucher de ma main, me toucha de la sienne; elle voulait... En un mot, je vis qu'elle n'ignorait rien des mystères les plus secrets. — « Qui vous a montré cela? — Ho! » je vois, sans qu'on s'en doute. — Qui voyez- » vous? — Ha! je vois maman, qui sait bien mieux » que ma sœur. » (Ce mot me rassura un peu). — « Mais voilà des choses que votre maman ne me » fait pas? — Elle les fait à un autre. — A qui? — » A Rüttot... Mais il ne faut pas dire que je vous » l'ai dit. — Et votre sœur? » (La petite réfléchit). — « Ho! qu'à vous... qu'à vous. » En ce moment,

Agnès, à laquelle j'avais entendu agiter de l'eau, vint auprès de nous : — « Qu'est-ce donc que cette » position-là, Mademoiselle ? » Et elle l'ôta de sur mes genoux. — « Allez-vous en me chercher mes » souliers, chez *Pointe,* vous savez bien ? au *Marché-aux-Poules.* — Oui, ma sœur. » Elle me sourit finement, et se retira. — « Que lui faisiez-vous donc ? me dit Agnès. — « Rien ; elle me faisait ; elle m'a » préparé. » Agnès se mit sur sa couchette : — « Venez ! — Suis-je dans un mauvais lieu ? » pensai-je... Et je me jetai sur elle. Agnès me serra fortement de ses deux bras ; et cependant je fus guidé... Elle s'agita. Je cherchais le but, où j'étais plongé sans le savoir... Alors Agnès fit un mouvement de vibration, que je n'ai jamais trouvé qu'à elle... et je fus heureux...

J'étais si trempé, qu'il me fallut une lotion abondante. Je vis Agnès faire la sienne ; et dans cette position, elle ressemblait parfaitement aux *filles* de Paris. Il faut convenir néanmoins que la *Vénus aux belles fesses* ne les eut pas plus belles, et que la jambe, le pied étaient... une perfection ; ce fut sans doute pour cela qu'on eut soin que je les visse. Ceci renforça mon goût... Je m'aperçus, en finissant, que Suzette était restée, du consentement de sa sœur ; mais je n'allai pas m'imaginer le motif de cette conduite singulière. Le soir, il y eut une autre scène. Rüttot était venu souper ; en sortant de table, il prit la mère dans ses bras devant nous ; de sorte que nous fûmes obligés de nous envelopper dans le

rideau de la fenêtre, la fille et moi, pour ne pas être témoins *de visu,* comme nous fûmes forcés de l'être *de auditu*... Je m'occupai à vérifier par le tact, les beautés que j'avais vues le matin. Agnès avait les souliers blancs à talons élevés, que Suzette n'avait pas eu besoin d'aller chercher... A cette occasion, et dans une autre, où je mis la tête hors du rideau, j'aurais pu voir quel genre de service m'avait rendu la petite, pendant les étreintes de son aînée, si la lubrique et provocante Agnès ne m'avait rejeté le rideau sur la tête, et tellement envahi par ses caresses, ses voluptueuses titillations, que je ne pus m'occuper de ce qui se passait hors du rideau.

Ce fut pendant que j'étais dans cette première ivresse de volupté, c'est-à-dire dès le lendemain lundi, que la rusée Agnès Couillard me força d'aller prendre le jour de mes parents, pour faire la demande, en me disant qu'un parti (ce Leroi que j'avais déjà rencontré auprès de Mlle Baron), venait de se présenter. Je partis à cheval, et ce fut à ce voyage, que mon bidet, m'ayant abandonné, il fut arrêté dans la vallée d'Irancy par une charmante fille d'Accolay. Je lui demandai son nom et je lui dis le mien. Elle se nommait *Laurotte;* elle était fille de *Charruat* dit *Laramée,* cousin de ma mère. Nous nous embrassâmes. Une idée me vint, idée qui aurait été effectuée, si j'avais su pour lors ce que je n'appris que trois semaines plus tard, de laisser là Agnès Lebègue, et de faire demander Laurotte par mes parents. Cette idée ne dura que l'instant de contact

du baiser. J'ai revu depuis cette aimable cousine, en 1764, et ce fut avec le mortel regret de l'avoir manquée... Arrivé chez mes parents, je leur fis un pompeux éloge de la famille de ma maîtresse. D'un côté, le père était un homme de mérite, et généralement estimé; il se trouvait actuellement en place dans les armées, pour son art (il était mort, mais on l'ignorait, ou Mme Lebègue seule, munie de sa procuration pour vendre et liquider, en était instruite, et le cachait); il avait des protections brillantes; il existait encore des débris de sa fortune, qu'il pouvait entièrement rétablir. Il n'avait que deux filles, Agnès l'aînée, âgée de vingt-deux ans, et Suzanne, qui n'en avait que dix à onze. Les deux côtés paternel et maternel étaient bien apparentés, ce dernier à M. Robinet de Pontagny, le subdélégué, aux Bérald, à l'avocat Couillard; le premier aux Parangon, aux Baron, aux Blonde, aux Deschamps, enfin aux Quatrevaux, nos parents à nous, et par conséquent à Madame Parangon, qui était de cette belle famille. Je citai les Lebègue de Paris, dont un secrétaire de chancellerie, l'autre, M. Lebègue de Presle, célèbre médecin, ami particulier du président à mortier Sarron (depuis dernier premier-président); je citai un M. Duportail (depuis ministre), le financier Couteulx. Les ancêtres étaient honorés comme les nôtres; le père de René Lebègue était lieutenant du prévôt de la maréchanssée, mais si estimé dans sa place, qu'on le regrettait encore au bout de vingt ans; René lui-même, père de ma

prétendue, était un de ces hommes rares qui reculent les bornes des arts auxquels ils se sont adonnés; il avait étudié les doses de tous les médicaments sur les tempéraments divers, et il rectifiait les ordonnences de docteurs ignorants, après avoir visité les malades; mais il ne contrariait pas la Faculté, il sauvait le moribond en silence. La manière désintéressée dont il faisait son état, n'était pas propre à l'enrichir; mais son père lui avait laissé de la fortune, et il s'en contentait... Ce qui accéléra sa ruine fut un procès, dont le sujet lui fait le plus grand honneur : les épiciers, gens ordinairement grossiers et sans instruction, vendaient aux campagnards et aux vignerons de la ville des drogues préparées: René Lebègue, témoin des *qui pro quo* fréquents de ces automates, entreprit de préserver le public de leurs bévues, et même de la malice atroce et stupide de leurs garçons; il les attaqua avec les armes de la raison et du bon sens. Mais, qui pourrait le croire! il perdit la cause de la raison, du bon sens et de l'humanité; ce fut l'infâme conseiller Pasquier qui dicta cet arrêt, la ruine de René... (Aujourd'hui 30 Auguste 1784, l'épicier Demachy est condamné en tous les dépens, pour le même fait de drogues vendues préparées; René Lebègue avait plaidé trente ans trop tôt). La mère de Mme Lebègue, ma future belle-mère, était une de ces excellentes femmes, dont la mémoire est en bénédiction longtemps après qu'elles ne sont plus! elle passait pour une sainte...

Je fis tous ces détails à mes parents, qui en furent satisfaits. Parangon n'aurait pas mieux plaidé la cause de sa plastronne, que je ne la plaidai... Je revins à Auxerre avec leur aveu pour faire faire la demande préparatoire par... M. PARANGON ! Il faut convenir que jamais Poinsinet ne fut mystifié comme je me mystifiais moi-même... En chemin, je me rappelai encore avec regret ma jolie cousine Laurotte ou Laurette : Mais l'*encomium* que je venais de répéter, d'après les discours de Mme Lebègue, tandis qu'elle me tenait sur sa vaste poitrine, m'avait séduit moi-même... Arrivé près d'Auxerre, mon cœur se serra, et je pleurai Marianne Tangis, dont je vis la sœur en deuil.

Parangon ne parut se prêter qu'avec nonchalance à la démarche que mes parents le priaient de faire : mais au fond, il était très empressé ; car il ne la remit qu'au lendemain. Cette démarche combla Mme Lebègue, et de ce moment, elle me regarda comme son gendre. Il est impossible d'exprimer à quel point elle porta les égards et la complaisance ! La fille, de son côté, me témoignait de l'affection : mais, intimidée par les bruits qui couraient sur son compte, à si juste titre, elle préparait de loin, par des demi-récits, des aveux qui lui fussent favorables. Si j'avais alors rendu visite à Rose, je n'aurais ignoré aucune des circonstances de ce qui s'était passé l'été précédent. Mais je ne voyais absolument personne de mes connaissances des deux sexes, toutes mariées ou absentes. Et

parmi celles qui se trouvaient encore sous ma main, Maîne Lebègue, devenue l'épouse du beau-frère de Colombat, étant cousine-germaine d'Agnès, elle closait la bouche à toute cette famille. Les demoiselles Baron, Mlle Blonde, étaient cousines. On se taisait, et j'avançais avec sécurité. Ce fut Agnès elle-même qui me donna les premières lumières, en m'avouant qu'elle avait aimé un certain Turpin, fils d'une voisine remariée au nommé Trumeaux, commis des Coches : elle employa la ruse naturelle à son sexe, pour me faire valoir le sacrifice qu'elle me faisait de cet amant, sans paraître inconstante; elle parla d'un notaire qui l'avait recherchée ; elle vanta la préférence qu'on m'avait accordée sur Leroi... En un mot, elle employa tous les petits moyens de se faire valoir : c'est un art pardonnable peut-être... Mes parents arrivèrent pour faire la demande.

Mais la veille même de leur arrivée, la Rüttot, qui jusqu'alors m'avait dit du bien d'Agnès et de sa mère, changea tout à coup de langage, pour m'en dire des horreurs.... Je fus moi-même l'occasion de cette éruption de remords, ou plutôt ce furent Mme et Mlle Lebègue, par un acte d'impudence aussi stupide qu'incroyable... Voici le fait... Agnès Couillard avait deux chambres par bas : elle en avait loué une aux commis aux aides, pour faire leur bureau. J'avais quelquefois vu à la maison Lescovan et Destianges, ces deux commis, et ils m'avaient inspiré de la jalousie : mais je ne l'avais pas témoigné,

parce que le plus grand reproche que Mme Lebègue fît à son mari, c'était d'avoir été jaloux... Un soir que j'arrivais, suivant mon usage, la fille sortit aussitôt que je fus entré, à un signe que lui fit sa mère. Il était neuf heures; je ne pouvais imaginer où elle était allée. Je pris patience une demi-heure. Enfin j'entendis, ou je crus entendre la voix d'Agnès chez les commis... Un instant après, et au moment où la mère tâchait de me distraire par les plus impudentes caresses, j'ouïs le bruit de baisers fortement appuyés... J'étais sur les épines : des idées horribles (et c'était la vérité) se présentèrent à mon esprit! « Me joue-t-on? et cette femme libidineuse, » oubliant toute décence, a-t-elle envoyé sa fille » jouir avec un autre à côté, pour qu'excité par là, » je lui donne plus de plaisir?... Tu seras trompée, » Messaline!... Ou me brave-t-elle, me prenant » pour un sot!.. Si je le savais! » Pendant ces réflexions, j'étais froid comme marbre. Enfin, à dix heures passées, Agnès rentra. J'étais outré de jalousie et d'indignation : si j'avais été sûr alors, comme je l'ai été depuis par son propre aveu, je l'aurais souffletée... Je me contentai de me lever, de saluer sans rien dire, et de me retirer boudant.

J'avais tant souffert en cette occasion, que moi, toujours si discret en amour, je soulageai mon cœur, en arrivant, par trois mots à la Rüttot. Elle paraissait attendre une première ouverture; son cœur débonda comme un torrent. La mère Lebègue croyait la Rüttot son amie; elle ne réfléchissait pas

que partageant... les sens d'un mari plus jeune (car cet homme n'avait pas de cœur), elle devait être détestée! Je venais de parler à la Rüttot pour qu'elle me rassurât; et elle acheva de porter le désordre dans mon esprit. Elle m'apprit tout ce qui était arrivé à ma prétendue au sujet de la fameuse, de la célèbre insulte sur le port : aventure qui avait occasionné une dénonciation à la Police. Ce fut cette longue hisoire, que je rapporterai dans un instant, d'après le récit de Mme Lebègue, qui me fut racontée par la Rüttot, l'amie, l'obligée d'Agnès Couillard, avec des appendices calomnieux de sa façon. Le portrait qu'elle me fit de la mère et de la fille fut hideux! — « Hé! d'où vient donc, » m'écriai-je, « m'en avez-vous dit tant de bien, dans les » commencements? — Dame, je ne vous connais- » sez pas, et je craignais que vous ne me trahis- » siez. » Cette raison me parut assez bonne. — « Hé bien! » lui dis-je, « mes parents arrivent de- » main; j'irai dès le matin prévenir le père et la » mère d'une autre maîtresse que j'avais, et c'est » elle qu'ils demanderont. — Ho! ne faites pas » cela! » s'écria mon hôtesse épouvantée; « Rüt- » tot me tuerait. — Que voulez-vous donc que je » fasse! — Mais vous avez été trop loin pour re- » culer, et M. Parangon ne vous le pardonnerait » pas; c'est sa cousine. » Cette idée me frappa. La Rüttot s'en aperçut : « D'ailleurs, » ajouta-t-elle, « j'ai peut-être outré un peu les choses, par jalou- » sie; car je suis jalouse de... la mère. » Et elle

laissa couler des larmes. Je me retirai, et je me mis au lit dans une perplexité étrange.

En effet, que m'avait dit la Rüttot? Que « la » mère était une impudente catin, qui avait eu » trente-six amants; qu'elle se livrait à Rüttot de- » vant ses filles, et qu'elle faisait faire à la petite » des choses infâmes. » (J'avais vu tout cela)... « Que cette femme était une dissipatrice, qui ven- » dait le bien pièce à pièce, en vertu d'une procu- » ration générale, quoiqu'elle sût très bien que son » mari était mort. » Elle m'avait ensuite fait l'his- toire de la fille. « La marâtre, comme toutes les » mères libertines, lui avait toujours été extrême- » ment dure; elle s'en servait comme d'une es- » clave; elle l'avilissait au point de s'en faire aider » dans ses plaisirs avec les hommes. » (J'avais en- trevu la même chose pour la plus jeune). « Agnès » ne put supporter ce genre de vie que jusqu'à » seize ans : alors elle s'enfuit à Sens, où son père » l'alla chercher; elle lui conta probablement tout. » Il fit grand bruit d'abord; mais bientôt, dit-on, » son lutin, comme il l'appelait, le fit taire, l'ayant » surpris lui-même à caresser sa fille... comme il » ne convenait pas... Il partit peu de temps après... » Telle était la situation de la fille, après le départ » de son père; sa marâtre, devenue boiteuse à ses » couches de Suzette, s'en servit comme d'un » bâton; elle s'appuyait si rudement, qu'elle lui » démit un jour l'épaule : Agnès manqua d'en » mourir, parce qu'elle fut encore battue au retour...

» Quand la dissipation de la mère fut bien connue,
» le mépris qu'on avait pour elle redoubla, et re-
» tomba sur la fille. Il le fallait bien : toutes les
» mères, dans l'enfance d'Agnès, se faisaient une
» gloire de l'appeler leur bru; cela avait donné
» d'elle à leurs garçons une haute idée, qu'il fallait
» bien détruire par le mépris, après qu'Agnès Lebé-
» gue a été pauvre, laide et déshonorée, de peur
» que par une suite de l'ancien préjugé, ils ne fus-
» sent tentés de faire un sot mariage; c'est pour
» cela qu'on dégrade avec une sorte d'acharnement
» les filles qui ont été riches, honnêtes et jolies, et
» qui ne le sont plus, comme Agnès, depuis sa
» petite vérole. Le mépris produisit les attaques...

» La première qu'Agnès ait essuyée, eut lieu
» quand ses parents la mirent en apprentissage pour
» les ouvrages de couture; sa maîtresse allait en
» journée chez ses pratiques, et y conduisait Agnès
» avec elle : ce qui acheva de l'avilir. M. Lebègue
» venait de quitter et de vendre sa maison du Marché
» aux Poules, où était sa boutique d'apothicaire,
» pour se retirer dans une petite propriété de sa
» femme; c'est la maison qu'elle occupe aujour-
» d'hui. Un soir qu'Agnès s'en retournait dans ce
» quartier, par la rue solitaire des *Grands-Jardins,*
» elle y fut saisie et troussée par un clerc nommé
» Burat, parent de l'élève en chirurgie » (dont il a
été question en 1754); « mais quoiqu'Agnès ne
» criât pas, elle ne put être violée, parce qu'il faut
» être très commodément pour violer une vierge :

» elle essuya seulement des attouchements brutaux, » et une souillure... La marche d'une personne se » fit entendre, et l'insolent fut obligé de s'éloigner.

» La seconde attaque fut beaucoup plus dange- » reuse. Mme Lebègue, fort insouciante, faisait ou » laissait vendre son bien par les procureurs. De- » venue pesante et moins fraîche, elle fut pares- » seuse d'y aller, parce qu'elle n'obtenait presque » plus rien d'eux : elle envoya sa fille. Un hypo- » crite de cet ordre de gens, appelé Désœuvres, » et que je dois nommer pour flétrir le vice, « ferma » un jour la porte de son cabinet sur Agnès, et lui » fit ses propositions, d'une manière digne de l'in- » urbanité (ironie) d'un procureur.... *mentulam pro* » *digito comprimere jubebat* » (la Rüttot dit cela en Français). « Agnès se défendit, et le menaça d'ap- » peler sa femme, qui était dans la pièce voisine. » L'hypocrite procureur se jeta pour lors à ses ge- » noux, lui demanda pardon, dit que c'était une » suggestion du diable, et se vengea, sur le bien de » la maison, des rigueurs d'Agnès. Car il faut dire » ici, que ce furent les procureurs, en multipliant » les frais, et non les créanciers, qui achevèrent de » ruiner la maison de René Lebègue. Comment » n'écrase-t-on pas cette peste publique ? » (Elle l'est aujourd'hui, 24 Avril 1791 ; mais hélas ! elle renaîtra !)

« La troisième attaque fut par le riche Motré, » qui, ayant attiré Agnès Lebègue chez lui pour » déjeuner, la tarabusta plus de deux heures.

» La quatrième lui fut plus agréable : ce fut par » le jeune Guillaume son voisin, joli garçon, mais » faible et poumonique : aussi la laissa-t-il vierge.

» La cinquième fut par Chacheré ; on ignore si » celui-ci en a eu les gants. C'est un des auteurs du » fameux procès. Ma sœur Tonton vous fera cette » histoire ; elle la sait.

» La sixième fut par le petit voisin Turpin Tru- » meaux : ho ! celui-ci emporta la pièce, plus d'une » fois, dit-on.

» Le septième a été Rüttot mon mari, qui me l'a » conté, un jour qu'il était en colère contre elle, » parce qu'elle faisait la bégueule, et méprisait » Tonton Milon, ma sœur.

« La huitième doit avoir été par M. Parangon... » (Elle ne le nomma pas, mais je le devinai.)

» La neuvième, par un charretier des coches » d'eau, qui, en ôtant un barreau d'une petite » fenêtre basse, s'était glissé de l'écurie dans le jar- » din de la mère Lebègue. On dit qu'elle le prit » d'abord pour Chacheré, qu'elle nomma ; que » s'étant bientôt aperçue que ce n'était pas lui, » elle voulut se retirer ; mais qu'il la retint, et que » vu l'extrême facilité causée par le huitième (*a*), il » en vint à bout, en la menaçant ; que ce valet de » rivière, étonné, lui dit qu'elle était bien une p.....,

---

(*a*) M. Parangon, très fort en latitude, comme on le sait, au rebours de Nicolas, qui excellait en longitude. (Voir t. VIII, p. 225). (*N. de l'Éd.*)

» et conta tout à Chacheré, qui en devint furieux
» contre Agnès : ce qui a été la véritable origine du
» procès, inconcevable sans cela.

» La dixième par Marie Devarainne, également
» dans le jardin, par l'écurie : mais ce dernier, trop
» faible, ne réussit pas ; il s'en prit à Agnès de sa
» faiblesse, et certainement il n'y avait pas de la
» faute de cette fille : et voilà pourquoi Devarainne
» s'est mis dans le procès.

» Je ne vous parlerai pas des onzième, dou-
» zième, treizième, etc., car ce serait à n'en pas
» finir. »

Elle me fit ensuite l'histoire du procès ; mais je préfère de la donner d'après le récit de Mme Lebègue : elle sera moins vraie sans doute, mais moins humiliante. Il faut entrer dans tous ces détails, pour rendre croyable ce qui va suivre.

Je m'endormis, en réfléchissant à tout cela, étonné de la vive opposition qu'avait apportée la Rüttot à la demande de Rose Lambelin. C'est que Parangon s'était alors présenté à son imagination effrayée ; outre que, par une autre inconséquence, elle aurait voulu que je pensasse à sa sœur Tonton, la plus laide fille de la ville : c'est ce que j'ai su depuis..... Mes idées se calmèrent par le mot fatal de Loiseau ! Tel qu'un talisman, il effaça l'impression de ce qu'on m'avait dit... de ce que j'avais moi-même entendu ! Il me procura le sommeil rafraîchissant... Mes parents arrivèrent. Parangon les empauma ; et moi, séduit par la mémoire honorée de mon ami,

honteux peut-être de rétracter les éloges que j'avais faits peu de jours auparavant, je ne dis rien de mes nouvelles découvertes. La demande se fit : mes parents commandèrent les habits de noces, ils prêtèrent à la mère de la future, à l'instigation de Parangon, pour acheter ceux de sa fille, et je me vis muselé.

Le soir de ce même jour, tout le monde parti (car mes parents ne séjournaient jamais hors de chez eux), je me rendis chez Mme Lebègue, à mon ordinaire. Je fus grave et sérieux avec la fille, qui m'en demanda la raison. — « Vous êtes sortie quand je » suis entré hier », lui répondis-je; « et vous n'êtes » rentrée qu'à l'heure où je devais sortir : vous » étiez sûrement avec quelqu'un... dont la compa- » gnie vous fait plus de plaisir que la mienne. » Et sans attendre sa défense, j'adressai la parole à la mère. « Permettez, Madame, que je vous demande » ce que c'est donc qu'un procès, dont on nous a » rebattu les oreilles, non chez mes cousins Mairat- » Servigné (ils l'ignorent), mais chez M. Cham- » bonnet le teinturier ? — Asseyez-vous; je vas » vous répondre », me dit-elle; « je vas remonter » à l'origine.

» En quittant le quartier marchand, après la perte » de notre procès contre les épiciers, nous en ven- » dîmes la maison, pour payer nos marchands » de drogues d'Orléans, et nous vînmes habiter » celle-ci, qui est ma propriété. Ma fille y a d'abord » connu, chez sa tante Mogeot, sœur de son père,

» un jeune homme honnête, sage, appelé Guil-
» laume : elle serait heureuse, s'il eût vécu..... Prêt
» à rendre le dernier soupir, il dit à Chacheré, son
» ami, fils du directeur du Bureau des Coches : —
« Mon ami ! je te recommande Mademoiselle Le-
» bègue : elle m'aima ; tu es mon ami ; remplace-moi
» dans son cœur. » Chacheré le promit. En consé-
» quence, après la mort de Guillaume, il fit sa cour
» à ma fille, qui le reçut assez bien. Notre fortune
» avait encore quelque apparence, et il faut conve-
» nir qu'avec plus d'aptitude que je n'en ai pour les
» affaires, elle aurait pu se maintenir. Deux jeunes
» gens voisins, de condition égale, qui se voient
» tous les jours, prennent quelques petites libertés,
» ou du moins la jeune personne n'est pas toujours
» sur ses gardes ; elle n'en est pas moins estimable,
» pour quelques gaucheries ou quelques indul-
» gences, effets de la distraction plutôt que de la
» faiblesse... Mais on connaît les jeunes gens :
» Chacheré, que sa taille et sa figure ne rendent pas
» un Adonis, était fier d'être préféré par une fille
» qui avait été la plus belle enfant de la ville, à
» laquelle la petite vérole n'avait ôté qu'un peu de
» délicatesse dans le teint, qui avait pour pére
» l'homme le plus spirituel du canton, et pour
» mère, je puis le dire, rien moins qu'une sotte ;
» Chacheré devint jaloux. Le fils de ma voisine
» Trumeaux, un jeune homme joli, sémillant,
» fait au tour, superfat, Turpin, vint passer l'au-
» tomne chez sa mère ; sa vue battait nos fenêtres ;

» il voyait Agnès tous les matins travailler à la bro-
» derie, ou à festonner; le voisinage, notre liaison
» avec sa mère, tout contribuait à lui donner entrée
» chez nous, et il y vint. Vous savez comme sont
» les Parisiens : il frappa d'abord par sa brillante
» figure; il s'en aperçut, et devint bientôt familier.
» Comme il n'avait rien à faire, il était toujours chez
» nous, ou à sa fenêtre ; Agnès ne pouvait lever les
» yeux, qu'elle ne rencontrât les siens; et quand
» elle était trop longtemps sans les lever (car je
» voyais tout cela), il jetait une petite boule de
» papier; ce qui la faisait regarder en souriant. Ce
» fut là ce que vit Chacheré, et ce qui le fit frémir
» de jalousie. Agnès ne le rassura pas : l'air petit-
» maître de Turpin avait eu son effet ordinaire; elle
» le désira comme un enfant désire un papillon. De
» son côté, le petit Parisien, instruit par Chacheré
» lui-même de sa jalousie, au lieu de céder honnê-
» tement la place à celui qui avait des vues de
» mariage, sentit son goût pour sa voisine s'accroî-
» tre par là; il redoubla d'assiduité. Il voulait exci-
» ter la jalousie (car les gens de cette espèce n'ai-
» ment pas); il fit des mines, des démonstrations,
» qui persuadèrent ce qu'il voulut, en même temps
» qu'elles irritèrent infiniment Chacheré : mais trop
» lâche pour attaquer son rival, il ne s'en prit qu'à
» ma fille...

» Cependant Turpin prenait chez nous, par deux
» raisons, comme le fils d'une bonne voisine, et
» parce que j'aimais les papillons autant que pou-

» vait les aimer ma fille. L'intimité s'établit. Cha-
» cheré devint furieux ! Mais il ne se plaignit pas ;
» il couva sa haine, et elle produisit des monstres...
» La première horreur qu'il fit, ce fut d'introduire
» dans notre jardin, par la fenêtre de l'écurie des
» coches, nn charretier de rivière, qu'il fit se van-
» ter d'avoir joui d'Agnès... (Je vous demande un
» peu si cela est seulement vraisemblable ?) La se-
» conde, ce fut d'introduire également, et par le
» même endroit, Marie Devarainne, sous un habit
» rouge, comme celui de Turpin ; il publia que
» Devarainne avait fait tout ce qu'il avait.... pu....
» La troisième, ce fut de séduire des femmes de la
» lie du peuple, en leur persuadant qu'elles lui
» avaient vu prendre des libertés avec ma fille...

» Il ne venait plus chez nous, parce que son air
» ne nous convenant pas, nous l'avions reçu froi-
» dement. Il eut même, à ce sujet, une querelle
» avec ma fille, qui le traita fort mal !... Ce fut ce
» qui précipita la quatrième atrocité, source du
» procès.

» La trame était ourdie. Nous concevons bien
» comment Chacheré y fit entrer Devarainne, notre
» proche voisin, qui nous voyait tous les jours de
» sa terrasse, qui était hypocritement amoureux
» d'Agnès, à l'intention de laquelle on l'avait vu se
» *rebrutsam* (*a*) jusqu'á l'épuisement, et qui s'était
» rapproché de son rival, lorsqu'il l'avait vu jaloux :

(*a*) Lire à l'envers. (*N. de l'Éd.*)

» mais ce que nous ne concevons pas, c'est comment
» et pourquoi Chacheré avait fait entrer dans le
» complot un inconnu, lieutenant de vaisseau sans
» emploi, appelé Nizon, que Mme de Gurgis rete-
» nait chez elle. Chacheré, amant et jaloux, brûlait
» de la soif de la vengeance; Devarainne souffrait
» d'une passion dont l'objet, pour la fortune, était
» au-dessous de lui; mais Nizon, mis en action par
» les deux autres, que prétendait-il?... Il y a tout
» lieu de présumer que le prétexte de l'insulte dont
» je vas rendre compte, ayant été des vers satiri-
» ques contre des particuliers et des magistrats,
» Nizon s'y trouvait nommé par les fabricateurs,
» sans doute pour donner une troisième rime à
» *gazon*, après *oison*. Voilà tout ce qu'on peut con-
» jecturer de probable... Quant aux vers, sans doute
» composés par Devarainne et Chacheré, après le
» retour de Turpin à Paris, ils étaient infâmes, et
» particulièrement dirigés contre eux-mêmes, par
» excès d'adresse, et contre quelques magistrats, par
» excès de finesse, afin d'engager ceux-ci à les
» venger...

» Tout ainsi assez grossièrement disposé, puis-
» qu'on n'avait pas fait vérifier les écritures, on se
» prépara pour l'insulte la plus atroce, la plus folle,
» qui attaquait une fille que son âge, sa situation,
» l'emploi de son père au service de la patrie,
» devaient rendre recommandable pour toute âme
» non féroce. Un dimanche, sur les quatre heures,
» au moment où Agnès se promenait avec trois

» voisines, Mlle Valois et Mlles Laconche, vers le
» poncelet de la tour des Bénédictins, Chacheré,
» Devarainne et Nizon se précipitèrent de son côté,
» lui dirent des injures atroces (c'est-à-dire Nizon,
» qui portait la parole), levèrent la main sur elle,
» menacèrent de la jeter dans l'eau, et Nizon, l'in-
» fâme Nizon, eut la barbare impudence de lui por-
» ter la main sur la gorge, comme si elle eût été
» une raccrocheuse. Agnès et ses compagnes se
» récrièrent ! On vint à leur secours, et les trois
» scélérats furent avec peine écartés.

» Plainte le lendemain (qui le croirait ?) de la part
» des insulteurs, pour couvrir leur crime, par l'ac-
» cusation d'écrits scandaleux, où ils étaient désho-
» norés, dirigés contre eux et contre les magistrats...
» Et moi, ennemie des affaires, je restais tranquille !
» Je ne me remuai, que lorsque j'appris qu'on pour-
» suivait ma fille, après l'avoir insultée. Je fis une
» plainte ; moi seule en avais le droit. Et cependant
» le maire perpétuel de la ville, comme juge de
» police, le stupide Baudetson, mandait chez lui
» Agnès Lebègue, une fille de citoyen absent pour
» le service de l'État, appartenant aux familles les
» plus honnêtes, descendues de parents les plus
» respectables, son grand-père paternel, sa grand'-
» mère maternelle, vénérée comme une sainte ; il
» mandait une mineure, sous l'autorité de sa mère,
» comme une de ces malheureuses prostituées au
» public ; sur la dénonciation de trois libertins, sans
» état, sans fortune, sans domicile propre, dont

» deux mineurs eux-mêmes... Ma fille comparut,
» mais avec sa mère. Je pris un air riant; je persi-
» flai le maire stupide, tout en lui faisant entendre
» que je pouvais l'engager dans l'affaire la plus
» grave, capable de lui faire perdre sa perpétuité :
» je le forçai de recevoir ma plainte à moi-même.
» L'affaire s'engagea; la mandée devint accusatrice;
» les témoins de l'insulte publique furent nom-
» breux, irrécusables... Que font les accusés? Ils
» prétendent se justifier de l'insulte qu'ils ont faite,
» en prouvant que les infamies contenues dans leurs
» vers, sont de ma fille. Et le Lieutenant-criminel
» d'Auxerre, qui voulait favoriser Devarainne son
» parent, ne se récuse pas! il prévarique au point
» inconcevable de commencer cette information
» illégale, en faisant entendre des témoins sur l'ac-
» cusation récriminatoire, qui, prouvée, n'aurait
» pas justifié les auteurs de l'insulte!... Auxerre est
» la seule ville de l'Europe qui ait pour magistrats
» d'aussi lâches prévaricateurs!... Des témoins
» gagnés, des femmes les plus viles de la Marinerie,
» sont entendues, et déposent, non pas qu'elles ont
» entendu ma fille réciter les vers infâmes, ou
» qu'elles les lui ont vu écrire (seul objet de l'infor-
» mation); mais qu'elles ont vu Chacheré passer la
» main par une fenêtre basse de l'écurie des coches,
» et la mettre sous les jupes d'Agnès Lebègue qui,
» de son jardin, s'y prêtait. Que de motifs pour
» rejeter cette déposition! D'abord, comme je viens
» de le dire, elle n'était pas de l'objet de l'informa-

» tion; ensuite c'était un des accusateurs qui faisait
» déposer de sa propre turpitude avec l'accusée,
» dont on aurait pu lui objecter qu'il était le corrup-
» teur... Or, comment un magistrat pouvait-il
» admettre une manière de procéder qui renversait
» toutes les lois?... Ces femmes avaient vu Turpin
» prendre des libertés avec Agnès Lebègue... Mais
» tout cela, en le supposant vrai, autorisait-il Cha-
» cheré, Devarainne, Nizon, à lever le bras sur une
» jeune fille, à vouloir la jeter à l'eau, à la traiter de
» putain, à lui mettre la main sur la gorge?... Mais
» ces faits étaient faux : les viles témoins... moins
» viles cependant que le magistrat qui les entendait,
» effrayées de ce que je leur dis, à mon retour, se
» sont rétractées publiquement... Alors les trois
» scélérats, embarrassés, ont employé les protec-
» tions; et ils en ont trouvé à Auxerre! dans cette
» ville (la patrie du bon Debierne!) qui est devenue
» l'abominable parricide de la fille d'un homme qui
» honorait aux Armées le nom d'Auxerre!... On
» voulut m'intimider; M. Parangon, ce bon parent,
» dont cette affaire nous rapprocha, me fit des
» représentations; ma fille elle-même me pria de
» cesser les poursuites. Et moi, dont la position
» était alors si favorable envers les magistrats
» suprêmes, je crus devoir écrire au Procureur-
» général. Ce magistrat ne me répondit pas; mais
» il fit prendre des informations par le Procureur
» du Roi de Joigny, qui lui rendit un compte tel
» que le Lieutenant-criminel d'Auxerre fut mandé à

» Paris, où il est encore. Ne recevant pas de
» réponse, et ne pouvant deviner ce que j'ai appris
» depuis, j'écrivis au Gouverneur de Dijon, M. le
» comte de Tavannes, dont Nizon se disait connu
» et protégé, que ce Nizon se vantait d'avoir sa
» protection pour insulter les femmes et les filles
» de la Province, surtout celles qui, par l'absence
» de leur père et de leur mari, alors occupé au ser-
» vice de l'État, étaient moins à portée de repousser
» ses attaques scandaleuses. Je lui faisais ensuite un
» récit de l'insulte faite à ma fille, et de tout ce que
» l'injustice municipale et royale d'Auxerre venait
» de se permettre, pour favoriser, et Nizon, voisin
» par Mme de Gurgis, du Lieutenant particulier de
» la Rupelle, et Devarainne, parent du Lieutenant-
» général, et Chacheré, fils du directeur des coches
» par eau. Ç'a été M. Billetou, dit Pissemalice, qui
» me rédigea mes deux Mémoires, pour le Procu-
» reur-général et pour le Gouverneur de Dijon. Et
» comme mon mari ne donnait déjà plus de ses
» nouvelles depuis longtemps, j'eus soin d'y faire
» insérer que j'étais veuve, et ma fille orpheline. Le
» comte de Tavannes, surpris d'une procédure
» aussi monstrueuse, et de la conduite étrange de
» Nizon, m'honora d'une réponse, que je conserve
» soigneusement, et que voici :

« *J'ai lu votre lettre avec intérêt, Madame. Je ne connais pas Nizon. Faites-vous rendre justice par les moyens ordinaires; et si on vous la refusait, recourez*

alors à mon autorité : son emploi le plus noble et le plus légitime est la protection des femmes et des filles des employés au service du Roi.

» De Saulx de T. »

« Je montrai cette lettre à tout le monde. Nizon » fut humilié; les juges d'Auxerre, qui eussent » volontiers accablé deux femmes sans appui, pré- » variquèrent d'une autre manière, en étouffant » leurs plaintes légitimes. Le Procureur du roi » Renaudin, qui passe pour intègre, n'a pas fait son » devoir; tout est resté suspendu, parce que le » succès aurait été défavorable à Devarainne, à Cha- » cheré, à Nizon. Je me suis vainement adressée aux » MM. Poissonnier, amis particuliers de mon mari, » élève de leur père, à Dijon, pour la pharmacie; » ces amis tièdes, comme ils le sont tous aujour- » d'hui, me conseillèrent le repos. Et moi, un peu » paresseuse, qui ne vas que fortement excitée, je » me suis tranquillisée. C'est que la lettre du Gou- » verneur avait produit un effet prodigieux! elle » avait couvert Nizon de ridicule, et, unie à l'absence » du Lieutenant-criminel, tellement épouvanté la » canaille, qui insultait auparavant ma fille, qu'on » ne passait plus devant elle qu'en baissant les yeux. » Voilà, Monsieur, le récit exact que vous m'avez » demandé. Vous voyez si le procès est à notre » désavantage? »

Je répondis que c'était tout le contraire (le talisman de Loiseau opérait, et cette femme venait de

me fortement émouvoir, en m'indignant contre les infâmes agresseurs)... Je fis assez peu d'attention à Agnès, qui boudait, et je tombai dans une méditation profonde, occasionnée par la comparaison que je faisais, du récit de la Rüttot, avec celui de Mme Lebègue : j'y voyais des points de contact qui m'effrayaient, et la rage de Chacheré, inconcevable par le narré de Mme Lebègue, le devenait, d'après les dires de la Rüttot... Quel fut le fruit de mes réflexions ? Las de voir tous mes mariages manquer, je jetai mes deux mains par-dessus ma tête, comme le fit depuis le duc d'Orléans condamné à mort, et je me dis : « Autant vaut ce gouffre-ci qu'un autre!... » Je me retournai aussitôt du côté d'Agnès, et je lui tendis la main. Quoique ulcérée contre moi, car elle m'avait pénétré, mais également pressée par son cousin Parangon, et par le désir de donner le dessous aux détracteurs qu'elle se soupçonnait, elle pressa cette main présentée, et vint m'embrasser très vivement... Les sensations m'ont toujours subjugué.

Telle était la situation d'Agnès Lebègue et la mienne, au commencement de 1760. Je continuai de m'aveugler moi-même, pendant le carnaval, le carême, écrivant tous les jours une lettre à Agnès, comme autrefois à Rose Lambelin, mais ne lui faisant pas de vers. La Rüttot, voyant les choses aller, ne me parla plus ni contre la mère, ni contre la fille, et parut se repentir de l'avoir fait. Elle était violemment soupçonnée par les deux Lebègue, qui dissimulèrent. Il y eut une assemblée de parents, le

lendemain des fêtes de Pâques, pour suppléer, par leur avis, au consentement du père absent.

Enfin, le 21 Avril au soir, mon père et ma mère arrivèrent chez mes cousins, qui étaient fâchés contre moi, parce que depuis mon retour à Auxerre, je ne les avais vus qu'une fois ou deux, en courant : ce qu'ils avaient regardé comme une marque de mépris, ou tout au moins d'indifférence, tandis que ce n'était, et qu'occupation au travail, et préoccupation de pensées, depuis que les manœuvres de Parangon me tenaient ensorcelé de sa cousine. Pourquoi n'avais-je pas été en pension chez eux ? C'est que je voulais faire l'amour à Sophie Chavagny, en logeant chez son père, et que je ne fis pas ce que je voulais.

Le lendemain 22 Avril, nous marchâmes à l'autel, Agnès et moi. Comme son procès avait fait beaucoup de bruit, nous eûmes, depuis sa maison jusqu'à l'église, une double haie de curieux, dont je n'examinai pas l'air, n'ayant fixé personne, si ce n'est Edmée Servigné, qui vint m'embrasser, au sortir de la maison, en me disant : « Ah ! mon cousin ! » Et j'entendis répéter autour de moi : « C'est le cousin » d'Edmée Bertrand !... » Et il paraît que cette connaissance fit changer quelques desseins insultants... Nous montâmes à l'église Saint-Loup entre la double haie. Je crois qu'il n'y avait pas moins de quinze cents personnes, de tous les quartiers de la ville, de toutes les classes de citoyens. Qu'on me permette un peu de vanité : j'étais beau ce jour-là, ce jour de ma mort morale ; on loua ma figure, en disant qu'A-

gnès ne me méritait pas. Pour la mariée, qui redoutait la critique et le curé *Creuzot,* elle était coiffée en grand bonnet, avec un mouchoir de batiste. Il faut dire ici que M. Creuzot, quoique l'admirateur et le panégyriste d'Agnès Bérald, aïeule maternelle de ma prétendue, était si prévenu contre celle-ci, dont il savait plus d'une nouvelle, qu'au lieu de la louer en chaire comme sa grand'mère, il l'y avait à demi désignée comme scandaleuse. Arrivés à l'église, le fatal serment du mariage fut prononcé. Un mot frappa mon oreille, au moment où, jetant les yeux sur ma cousine Edmée, je la voyais en prières à l'écart, essuyant des larmes : « *Enfin, la voilà donc* » *mariée!...* » Et moi je pensai tristement : « Infor- » tuné! te voilà donc lié!... » Je revins de l'église avec le sentiment pénible que j'étais perdu!... Et je l'étais...

Ni Edmée, ni mes cousins ne vinrent à la maison. Mes parents, c'est-à-dire mon père, ma mère et ma sœur Catherine, s'en retournèrent immédiatement après le dîner. Dès qu'ils furent partis, l'on dansa. Nous eûmes, à notre noce, Mlle Maîne Blonde; mais les deux sœurs Baron, ni les trois sœurs Bezanger, également cousines d'Agnès, n'y parurent pas. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que je n'y vis pas Maîne Lebègue; elle m'en voulait de la mort de Marianne Tangis. Elle donna pour excuse des affaires indispensables où elle secondait son mari. Nous eûmes la tante Mogeot, son mari, et leur fille Nannette; mais nous n'eûmes pas les cousines-

germaines Gendot, au nombre de cinq, en y comprenant la bru, ni les trois cousines Morillon. M. Parangon assista au festin, ainsi que tous ses ouvriers, qu'il emmena lorsque mes parents s'en allèrent... J'eus beaucoup de reconnaissance de la politesse de Maîne Blonde, qui resta jusqu'à la fin de la journée. Aussi ne la quittai-je presque pas. Je puis dire que je l'intéressai beaucoup, en lui faisant l'histoire des petits vers que je lui avais autrefois envoyés par mon camarade Bardet; je crus même m'apercevoir que son bel œil devenait humide. Cet attendrissement était un nouvel indice de mon malheur.

Me voilà donc marié!... Je fis mes visites très longtemps après. Je me souviens que la *bonne* Baron me dit : « Vous avez épousé Mlle Lebègue; elle est » bien heureuse!..... » Cette excellente femme m'avait toujours aimé. Bénie soit-elle!... Le soir du beau dimanche, on dansa; mais nous nous retirâmes de bonne heure. Mme Lebègue, qui, outre ses autres défauts, avait celui de se prendre de vin, en avait apparemment sablé de trop quelques verres; elle vint pour nous faire relever, et voulut employer la force. Sa fille me dit : « Elle est grise; cela lui arrive » tous les jours; si vous lui cédez, nous sommes es- » claves à jamais! » Elle pouvait avoir raison. Je ne voulus donc pas me rhabiller. La mère leva la main sur sa fille et sur moi. — « Si elle frappe, frappez-la, » me dit Agnès; « vous n'avez que ce moyen de la con- » tenir. » Je pris un air terrible, et je levai une chaise

en l'air. Mme Lebègue, poltronne comme toutes les femmes, quoiqu'elle eût vécu en garçon jusqu'à l'âge de dix-huit ans, se retira doucement, en me disant : — « Si Mademoiselle Blonde y avait été, vous ne » vous seriez pas retiré sitôt. » Et elle sourit... J'étais étrangement surpris d'avoir été obligé de lever la main sur ma belle-mère le cinquième jour de mon mariage. Sûrement il était survenu à notre bal quelqu'un à qui Mme Lebègue voulait marquer de la considération ; mais qui était-ce ? Peut-être Rüttot ; peut-être Destianges et Lescovan... Que sais-je ? Cette femme était si impudente, que peut-être voulait-elle s'amuser de l'air de sa fille, dansant avec ses anciens concubins. Et la raison de ces doutes, c'est qu'Agnès Lebègue ayant été, dès le lendemain des noces, voir ses bonnes amies les deux sœurs Roullot, et Mlle Blonde sa cousine étant survenue, toutes trois l'avaient engagée à bien vivre avec moi, et à m'être fidèle. Il paraît que, d'après cela, elle avait renoncé à tout le monde, excepté le beau Destiages, qu'elle revit quelquefois ; et si Parangon l'a eue, c'est qu'il la violait, aidé par la mère. Aussi la trouvais-je quelquefois dans un désordre effrayant... Une réflexion : je méritais ce sort cruel par ma conduite antécédente et désordonnée. Ne rejetez pas la punition du vice à une autre vie, que les scélérats croient moins que les autres hommes, et dont ils se moquent ; mais prouvez-leur qu'elle a toujours lieu dans celle-ci, et vous les épouvanterez... J'étais fait pour être un bon mari, et Madelon Baron l'avait

bien senti, quand elle m'avait préféré; mais il me fallait une épouse excellente comme elle ou comme Jeannette Rousseau, ou comme Manon Prudhot, ou comme Colombe, ou comme Edmée Servigné, ou comme l'intéressante Tangis, ou comme Zéphire, Suadèle, Zoé, ou comme Sophronie; car je n'ose dire : ou comme Madame Parangon... Je suis apathique, confiant; j'aime à me reposer sur la prudence et la capacité de ma compagne, à lui laisser disposer de mon sort, en sorte que, moi, je puisse ne m'occuper que de mon travail. Et tel a été l'abandon que j'ai fait à Agnès de ma personne et de mon gain, pendant plus de douze ans... Cette confiance n'a cessé que lorsqu'elle a quitté la maison, en 1773.

Un petit événement se présente ici : c'est le voyage que je fis à la maison paternelle, avec Agnès Lebègue; voyage qui m'a donné, dans le *Paysan-Paysanne pervertis,* l'idée de faire présenter *Manon* au père R*** par *Edmond.* Agnès fut très bien reçue du mien. Je la laissai là huit jours, et je m'en retournai à Auxerre. Ce fut pendant cet intervalle qu'elle parvint à gagner l'affection de mon père, qui ne crut plus rien de ce que *Cochoix* le marinier lui avait dit contre elle à Auxerre. Ainsi, lorsque je revins la prendre, le dimanche suivant, je la trouvai chérie de toute la famille. Mon père en était si engoué, qu'il nous retint malgré moi jusqu'au lendemain, pour nous conduire lui-même à Courgis, chez mes frères, auxquels il voulait faire admirer le mérite de sa première bru...

Jusqu'à ce voyage, je m'étais fait une sorte d'illusion. Mais sur le chemin de Courgis, sur ce chemin tant de fois parcouru lorsque j'adorais *Jeannette,* une foule de réflexions m'accablèrent!... La première qui se présenta fut la différence de la mère d'Agnès à celle de Jeannette. La première était une dissipatrice, une femme sans mœurs, dans laquelle je ne pouvais avoir confiance : la seconde était une femme comme ma mère, économe, entendue, et ayant autant de probité que de bonté. Je me serais reposé sur cette excellente mère, si je l'avais eue, tandis que je n'avais que de la défiance sur celle laissée chez moi à Auxerre. Cette idée me concentra. Je restai un peu en arrière, pour laisser couler quelques larmes, que je sentais venir... Mon père conduisait l'âne d'Agnès, et causait avec elle; ainsi je ne me gênai pas. Je me rappelai Jeannette; je m'étonnai de n'avoir pas seulement fait, ou fait faire une tentative auprès de ses parents! Il me sembla que c'était la première fois que je me retrouvais moi-même au bout de plus de dix ans!..... Au fort de ces idées j'aperçus Laloge... Ici, mes larmes ruisselèrent. Je m'agenouillai pour demander pardon à Marie-Jeanne, et je m'écriai : « O sa bonne » mère! que n'êtes-vous la mienne!... » Une voix me répondit, du moins je crus l'entendre : — « Tu » ne la méritais pas!... » Je me relevai, et je suivis de loin. Ma douleur commençait à se dessécher, aux approches de Courgis, et parce que mon père venait de m'appeler, lorsqu'en remontant la colline op-

posée à celle qui descend de Préhy, je fus abordé par le jeune *Rousseau*, frère de Jeannette! Il me salua cordialement, quoique nous ne nous fussions presque jamais parlé. Je lui montrai mon père, que nous abordâmes. Et comme Edme Restif appelait Agnès sa *fille*, que celle-ci m'appela *Mon bon ami*, Rousseau me dit tout bas : « C'est Mademoiselle » votre sœur?... » Ho! quels regrets! il me sembla que je ne perdais Jeannette que de ce moment! Son frère m'invita à voir ses parents. On sent que je n'avais garde! Je ne devais jamais parler à Jeannette. Nous partîmes dès qu'on eut dîné... Malheureux!...

Le tracas des noces fini, je m'occupai de mon travail, bornant toute mon ambition à être bon ouvrier. Je sus forcer Parangon à me regarder comme un homme précieux pour ses intérêts. Il haïssait Nicolas, l'ancien protégé de sa femme; mais il aimait son prote; le conflit de ces deux sentiments était plaisant quelquefois. Il s'emportait brutalement contre Nicolas, pour une bagatelle, et sa colère avait tous les symptômes de l'atroce méchanceté; mais au plus fort de sa fureur, il se calmait lui-même, en se répondant pour moi; il se disait à lui-même ce que j'aurais pu lui dire. Aussi la Geollin-Linard, sa concubine ordinaire, disait-elle un jour à la cuisinière : « Je ne conçois rien à notre patron, » il se fâche contre son prote, et se réconcilie, » comme on se fâche et se réconcilie avec une » bonne amie... » En effet, très souvent Parangon

me faisait des espèces d'excuses de ce qu'il nommait sa vivacité.

Quant à l'intérieur de la maison, l'on m'envoyait de chez mon pére du vin, du blé, des œufs; mais tout disparaissait entre les mains d'une belle-mére dissipatrice, au point que je fus obligé de prier qu'on ne m'envoyât plus rien. Ce n'est pas tout : mon gain, alors très exigu, puisqu'il n'était que de quarante-cinq sous par jour, allait en entier payer les dettes criardes de Mme Agnès Couillard; Parangon convint lui-même, avec Agnès Lebègue, qu'il n'avait pas cru me colloquer si mal. Je ne sais s'il eut des remords; mais moi, j'avais bien ce que ma conduite méritait... Il faut rendre justice à la nouvelle épouse; elle m'avertit qu'il nous serait impossible de vivre avec sa mère. Elle me conseilla d'aller à Paris, nous mettre sous la protection des MM. Poissonnier. Je goûtai bien notre émigration à Paris; mais très peu la protection éventuelle des Drs Poissonnier, non plus que celle de Mme la Nourrice du Duc de Bourgogne, épouse de l'un d'eux. Je n'avais rien à prétendre de ces gens-là; j'ai toujours haï les places, préférant de vivre de mon travail, comme j'ai fait jusqu'à ce jour, 29 Septembre 1796.

Mais les causes que je viens d'exposer n'étaient que le prétexte d'Agnès. Ses véritables motifs furent 1761
de fuir sa mère, femme impérieuse et d'un caractère insupportable; Parangon, pour lequel elle était toujours vierge, et qui la viola même enceinte d'Agnès, sa fille aînée, même le quatrième jour

après ses couches, pour être, disait-il, le premier; enfin, de suivre le beau Destianges, alors à Paris : elle flattait ce jeune homme de l'assurance d'avoir fait son premier enfant, un jour qu'il l'avait possédée au grenier, sur un drap étendu. (On verra par la suite comment j'ai eu tous ces détails, sur lesquels le roman en quatre volumes, intitulé : LA FEMME INFIDÈLE, s'il en reste encore des exemplaires, peut jeter un grand jour)...

Agnès voulut partir avant moi, sous prétexte d'aller prévenir ses protecteurs; mais comme elle ne faisait rien sans avoir une raison frivole, c'était pour avoir dans le coche la compagnie de son cousin Blonde, alors le fat le plus aimable de la ville. Elle en avait encore une autre, qui lui faisait plus d'honneur, celle de souffler ses adieux et un viol au Parangon; elle fut le voir la veille, pour avoir de l'argent au delà de ce qui m'était dû, et elle ne lui parla de son départ que comme d'une chose encore incertaine; elle lui promit même un consentement pour la veille, s'il avait lieu. Elle eut ainsi ce qu'elle demandait, et elle l'échappa, mêlant toujours du vice à sa vertu. Elle devait loger chez ma sœur Beaucousin, pour ménager le peu d'argent qu'elle emportait, et de là se présenter à la dame Poissonnier... Je restai pour gagner de quoi partir moi-même, sans songer que Parangon ne pouvait ignorer longtemps le départ d'Agnès, et qu'il n'aurait plus de motifs pour garder un prote dont il pouvait se passer, l'ouvrage ayant baissé. Cependant j'avais

chargé Agnès de voir le Knapen, pour savoir s'il avait de l'ouvrage, et sa réponse fut favorable. Ainsi, j'étais tranquille.

Tel est le récit de mon second séjour à Auxerre, et de mon mariage. Nous en sommes au mois de Juin 1761.

J'ai passé bien rapidement sur ces dix-huit mois de ma vie; il faut y revenir. Outre Mlle Blonde, dont j'aurai un mot à dire, Agnès Lebègue avait deux intimes amies, Mlles *Claudon* et *Marianne Roullot*. Elles étaient sœurs de Mme Chardon, et furent, peu de temps après, l'une Mme *Simonnot*, procureur; l'autre Mme *Lesserez*, marchand. J'ai parlé de Marianne; c'était une charmante enfant, pendant mon apprentissage; pour la provocante Claudon, je ne l'avais jamais vue. Elle était fort marquée de petite vérole; mais elle était si bien faite de la tête aux pieds, elle avait dans son maintien, dans sa marche, une mollesse si voluptueuse, en un mot, elle était si aimable en tout, qu'on ne pouvait la voir sans l'adorer. Marianne, outre sa jolie figure, avait la gorge si blanche, si floconneuse, que toute la vertu possible ne garantissait pas du désir auprès d'elle... Je parlais souvent aux deux sœurs, depuis mon mariage. Claudon m'attachait malgré moi; et Marianne excitait l'orage du désir. Après le départ d'Agnès, ces deux charmantes filles devinrent ma consolation. Je fis des vers à Claudon, celle qui davantage intéres-

sait mon cœnr, et ce fut par une a...crostiche que je commençai, suivant mon usage. Mais je ne rapporterai pas ces vers, imprimés dans le DRAME DE LA VIE, p. 462, où cependant sont omis ceux du prénom, que voici :

Chaque jour, près de vous, je reprends le courage,
Moins épris de vos traits que de votre bonté :
L'on voit en vous, Nodolc, le céleste assemblage
De tout ce que jamais les hommes ont vanté :
Oubli des torts, amour, grâces et volupté.
Dites-moi, douce amie, est-il quelque avantage,
Dont Nature, pour vous, n'ait complété l'ouvrage ?
Car elle vous donna douceur et majesté.
Où trouver autre part, fût-ce même au village,
Innocence aussi pure, avec l'aménité
Naturelle à la ville, et son bel apanage?...
Achevons ce qu'en vous voit le commun suffrage.

On peut voir, à la page citée, la suite de ces douze vers, suite qui forme l'acrostiche du nom de famille ROULLOT, et où j'achève en effet de la louer...

Quelques jours après, je fis une autre pièce, que je crois moins mauvaise; on la trouvera p. 463 de l'Ouvrage, accompagnement nécessaire de celui-ci.

Enfin, je fis deux autres pièces, qu'on verra p. 464... Je ne rapporte tout cela que pour contribuer d'autant à la connaissance du cœur humain : il faut particulariser; des récits vagues ne dévoilent rien. Hé! croit-on qu'il n'en coûte pas à l'amour-propre de mettre au jour les vers faits pour Mlle Rose,

ou comme ceux que je viens de rapporter, et que je n'avais pas trouvés dignes d'entrer dans le DRAME DE LA VIE?... Mais revenons aux détails de l'aventure avec mes deux amies.

J'étais seul, j'étais jeune, j'étais fort; j'avais l'habitude d'une jouissance réglée; je n'osais plus, comme autrefois, courir après les filles : je devins réellement amoureux de Mlles Claudon et Marianne Roullot, surtout de Claudon, qui avait la marche la plus voluptueuse, et dont le cœur était extrêmement sensible; mais il était pris par Simonnot, le clerc de procureur, qui devait épouser, dès qu'il aurait une étude. Claudon était philosophe plus que Marianne : celle-ci était une beauté enfantine; genre de figure qui annonce peu de sensibilité, mais aussi une âme bonasse. Je voyais les deux sœurs tous les soirs, en quittant l'ouvrage. Mon mariage éloignait moins de moi des filles à partis, que si j'eusse été garçon; tandis que, d'un autre côté, leur délicatesse était aussi moins blessée, depuis que je ne couchais plus avec une femme; je rentrais alors dans la classe des ecclésiastiques et des moines. J'avais fait mes déclarations; Mlle Claudon voyait que je l'adorais. Il est vrai que je la désirais à l'excès!... Il y avait longtemps qu'elle avait pressé dans ses beaux bras le gros Simonnot, qui la ménageait, sans qu'elle s'en aperçût; car elle était surprise de ne pas devenir comme Mme Chardon, sa sœur aînée. Touchée de ce que je souffrais, du danger que je lui dis courir de répondre aux agaceries de Marianne Geollin, con-

coucheuse de Parangon, du péril, plus grand encore, *concubandi cum matre Balba* (*a*), *quæ persæpe noctu mentulam et testes titillare veniebat, ut ad complendum ingens barathrum provocarer, quæ Suzannam immaturam adhuc me sugere, ut lubricius veretrum fieret, jubebat;* car je ne lui cachais rien, et les deux sœurs étaient d'ailleurs très instruites sur le compte de Mme Lebègue; touchée, dis-je, du double ou triple péril que je courais, Claudon rêva et me remit au lendemain pour un conseil. Que croit-on que fit cette véritable amie? Elle consulta sa sœur Marianne, et il fut convenu entre elles que, Claudon ayant donné sa fleur à son prétendu, elle me soulagerait... Le lendemain soir, je revins. On me fit entrer dans la boutique, obscure, comme c'est l'usage à Auxerre pendant l'été; Marianne se mit sur la porte coupée, et Mlle Claudon, restée debout devant moi, fut tirée sur mes genoux. Un instant après, je lui pris un baiser, qu'elle me rendit... Alors, je la tournai devant moi, *super ambo femora, geminatum sericumque que femur adjunxi*; elle se prêta, et je pénétrai dans l'asile du bonheur... Cette jouissance gênée fut délicieuse!...

Quelques jours s'écoulèrent. Durant cet intervalle, Marianne, un peu échauffée par l'exemple de sa sœur, donna sa fleur à Lesserez, le fils du chirurgien célèbre, qui la recherchait en mariage. Claudon avait dans le cœur une disposition adorable à

(*a*) La mère Lebègue. (*N. de l'Éd.*)

la générosité; sa complaisance pour moi en était l'effet. Lorsqu'elle sut que sa cadette était déflorée (car ces deux bonnes sœurs ne se cachaient rien), elle voulut me partager avec elle. Marianne y consentit par un noble motif, la crainte de mortifier sa sœur. Mais comment me le proposer?

Le même jour, à midi, en allant dîner, je saluai les deux sœurs : Marianne était assise, son fichu un peu dérangé; j'entrevis une gorge, qui me donna l'expression employée depuis dans mes Ouvrages : *un océan de blancheur*. Mes yeux s'y perdirent avidement : Mlle Claudon avait une gorge superbe, mais moins blanche. Elle s'aperçut que mes regards plongeaient dans celle de sa sœur : elle la pressa légèrement du coude, et je le vis; ce qui me fit hasarder un compliment aux deux sœurs. Le soir, arrivé à la porte, je ne vis personne; mais j'entendis un *st* presque imperceptible. Je m'avançai eu tâtonnant, et je trouvai. Je pris la belle sur mes cuisses, et je cherchai la niche aux Amours. Je la sentis moins frayée; la *correspondance* était moins vive... La partie finie, on se retirait, lorsque Maîne Blonde, devenue mon amie depuis le jour des noces, parut avec une lumière... Je vis alors que je venais de posséder Mlle Marianne; car la généreuse Claudon revenait du dehors, sur les pas de Maîne, qu'elle avait vue entrer si mal à propos auprès de nous... J'affectai l'air le plus tranquille. Mlle Maîne me combla d'amitiés, et je sortis avec elle pour m'en retourner.

Le lendemain à midi, Claudon, à laquelle je par-

lai seule, m'avoua la vérité : cette fille adorée, une de celles que j'ai le plus estimées en ma vie, avait des motifs vraiment beaux : — « Il ne faut pas, » me dit-elle, « que je m'attache trop à vous, ni vous » trop à moi; je vous partage. Ma sœur ni moi » nous ne faisons aucun tort à nos prétendus, qui » ont eu la fleur, et qui obtiennent à présent de » nous tout ce qu'ils veulent, surtout depuis le re- » tour de mon père, qui a quitté, exprès pour éta- » blir ses deux cadettes, sa commission du Poitou, » et qui a signifié à nos prétendus qu'il entendait » que le mariage fût terminé dans six semaines... » Quant à vous, indignement trompé par notre » amie, nous nous croyons obligées de réparer une » partie de ses torts, surtout le dernier, de vous » abandonner pour... Et Maîne Blonde pense » comme nous; car si son mariage avec Leroi était » aussi avancé que les nôtres, elle en ferait au- » tant... »

Je fus très content de ce petit arrangement! — « Gage, » me dit ensuite Claudon, « que vous avez » hier désiré ma sœur?... » J'en convins. — « Vous » voyez que je suis amie désintéressée? »

Ce que je rapporte là serait à peine croyable à Paris!... Mais je puis dire que j'ai trouvé bien plus de cette singulière philosophie qui se dévoue à ses amis, chez les femmes d'Auxerre, que dans celles de Paris et de toute autre partie de l'Europe. En voici une nouvelle preuve.

Maîne Blonde, comme on le sait depuis long-

temps, était la plus proche voisine de l'imprimerie sur la cour des Cordeliers. Les soirs, au moment de la cessation de l'ouvrage, Mlle Blonde frappait au mur deux ou trois petits coups, et j'allais causer avec elle. Un lundi soir, elle me demanda fort bas s'il y avait quelqu'un avec moi? — « Non, » lui répondis-je, « c'est lundi, et tous mes sacripants » sont à boire. — En ce cas, allez par votre gre- » nier; je mettrai l'échelle à treillage dans notre » jardin de la tour, et vous descendrez... » (C'était ce joli jardin sur une vieille tour des anciens murs de la ville, par lequel ma chère Madelon Baron, amie de Maîne, venait la nuit dans mon cabinet du grenier)... J'y courus. Je trouvai Maîne seule. — « Nous sommes ici en sûreté, » me dit-elle; « per- » sonne ne peut nous surprendre : causons. » Et elle se mit sans façons sur mes genoux. — « Vous » voilà seul. — Oui, ma belle cousine. — Vos » Roullottes ne vous donnent que de la viande » creuse. — Ha oui, *creuse!* » (et j'eus envie de rire du calembour que je faisais)... Maîne avait un bras sur mon cou. Je l'embrassai. Je cherchai sa bouche, qui ne se détourna pas. Je pressai un sein très saillant. On me laissa faire. Je marchai vers le temple de Vénus à pas de géant. — « Ha! » dit Maîne, « je sais d'Émilie Laloge, que vous êtes le » plus *ménageux* des *faiseurs!* » Je ne répondis pas; mais je ne la *ménageai* point du tout... Quelle vivacité! c'était un être de feu, que cette petite Maîne!... Elle me dit ensuite : — « Ce n'est pas l'amour; je

» ne vous aime que d'amitié; c'est la compassion...
» et un peu la curiosité... un peu la raison... car
» enfin, je ne fais aucun tort à M. Leroi, qui a eu
» ma rose, et qui s'est vanté à moi-même d'avoir
» troussé Agnès derrière les *Grands-Jardins,* il y a
» quatre ans... Combien avez-vous eu de femmes
» à Auxerre?... » (Avec ses doigts) « Madelon...,
» Émilie, Toinette, Marote, Madame Parangon
» peut-être! les deux Bourdillat, Colombe, Rose,
» peut-être Manon Prudhot, peut-être Madame
» L3n1rd; les deux Roullot... Il ne faut pas faire de
» grands yeux! oui, Claudon, Marianne... — Arrê-
» tez, ma belle cousine!... Vous n'y pensez pas! —
» Et votre femme... Quatorze, sans ce que je ne
» sais pas, ou ce que je ne veux pas dire. — Ma
» cousine! j'ai toujours eu de vous la plus haute
» opinion : mais j'en... rabattrais, si vous disiez
» cela sérieusement. — Il me faut un aveu, ou...
» rompons! — Je suis pénétré de reconnaissance
» pour vous, ma belle cousine! mais... puisque je
» ne puis conserver votre précieuse amitié que par
» une atroce calomnie... rompons. — Tu le diras! »
Elle me prit à la gorge. Je la contins vigoureusement. — « Vous êtes une furie!... » Elle se débattit un peu. — « Tu as bien fait, » me dit-elle enfin,
« de nier et de me dire des injures! Si tu avais seu-
» lement souri en fat, je te poignardais!... Va, mon
» cousin, tu les as eues, et moi avec elles; moi, qui
» t'estimerai toute ma vie... Infortuné, sans nous!...

» Et puissent nos faveurs te faire oublier combien tu » l'es! » Je remontai.

Il était tard, quand je sortis. — « Où donc étiez- » vous ? » me dit en furieux M. Parangon; « on » vous a appelé, cherché! » Je fus très embarrassé! Le gros Parangon faisait des yeux terribles! — « Répondez donc? — Que voulez-vous? Sans » doute que j'étais inmontrable, autant qu'introu- » vable. — Apparemment, » reprit-il, en se portant sur moi... Je ne sais ce qui fût arrivé, si, dans ce moment, Marianne Geollin ne fût rentrée par la porte de la rue. Parangon courut à elle : — « D'où vient Mademoiselle? — De chez Madame » Baron. — Ici à côté? Cela ne se peut pas! — Ve- » nez-y voir... » Ils sortirent ensemble. Ils allèrent chez Madame Baron, et j'entendis M. Parangon qui disait : — « Vous les aurez priées de témoigner que » vous étiez auprès d'elles. — Témoigner! témoi- » gner! Nous ne sommes pas en justice!... Voyez » plutôt s'il n'y entre pas?— Où? — Chez les demoi- » selles Roullot. — Hé! qu'ont de commun ces de- » moiselles?... —Tous les soirs il y va. » J'écoutais à l'angle de l'Horloge. Ils entrèrent enfin; et moi, j'allai saluer mes bonnes amies.

Elles étaient toutes trois ensemble, Maîne étant venue les joindre. Ce fut la dernière fois que j'entrai dans cette maison chérie... Maîne était rouge et debout; Claudon nonchalamment étendue sur une chaise longue; Marianne sur un tabouret, le coude appuyé sur le comptoir. — « Le bien venu! » me

dit Claudon... « Mettez-vous là, » (auprès d'elle). « Maîne vient de nous dire... — Comment? Qu'a-» t-elle... Qu'avez-vous dit, ma cousine? — La vé-» rité. » Marianne me prit la main : — « Vous » n'êtes pas notre amant; vous êtes notre ami : » soyez-le à jamais! » Je réunis les trois mains de ces trois Belles, et je m'écriai, en les portant à ma bouche : — « A jamais! — Les vers à Maîne, don-» nés autrefois par Bardet, sont de vous? — Oui, » céleste amie. — Il nous en a faits à toutes, » re-prit Claudon. — « Mon cœur me dit que je vous » fais mes adieux! » répondis-je. « Je suis d'un » attendrissement! » (Ceci était relatif à la fureur où je venais de voir M. Parangon.) — « Tôt ou » tard! » repartit Maîne. — « Oui, je sens qu'il ne » peut rester! » ajouta Marianne. — « Ne nous ou-» bliez jamais! » me dit Claudon. « Souvenez-vous » toujours que trois amies, sans autre motif que » leur amitié pour vous, n'ayant besoin ni d'amour, » ni d'amant, ni de plaisir, ont ôté une portion » d'elles-mêmes à leurs presque maris, pour vous » la donner! — Oui, ma divine amie! je m'en » souviendrai. — Que j'ai fait ce que j'ai fait, » dit naïvement Marianne, « parce que ma sœur... avait » une fois rougi d'un mot que je lui avais dit... — » Angélique Marianne! je vous adore, votre sœur » et vous! — Et moi qui ai voulu être en tiers » dans leur amitié? qui seule ai assisté à vos noces? » — O ma vive cousine! je vous dois plus que je » ne pourrai jamais acquitter. — Il est neuf heures, »

interrompit Claudon ; « nos amants vont arriver. — » Il peut les attendre aujourd'hui, » dit Marianne... Comme elle achevait ce mot, Lesserez, Simonnot et Leroi parurent ensemble. Je me retirai, ne croyant pas dire un éternel adieu!... à deux de ces chères amies! (car j'ai revu et possédé une fois l'une d'elles en 1767).

Enfin arriva la crise de ma dernière rupture avec M. Parangon... Agnès Lebègue était partie : elle avait esquivé ses adieux libertins ; il en était furieux! Il avait, à la vérité, sa Marianne Geollin (depuis femme du libraire de Semur, et sœur de la *Jeannette-à-la-jolie-jambe,* que venait d'épouser le domestique Lelong) ; mais elle n'avait pas pour lui le piquant de la femme de son ennemi. Je lui avais formé un apprenti, capable de me remplacer en partie, dans un de mes cousins de Vermenton. Dès que Parangon s'aperçut, à la correction de ses épreuves, que l'intelligence du jeune *Manicat* le mettait dans le cas de pouvoir se passer de prote, il me fit cent petites chicanes, dont la première fut de me reprocher mes *causettes* (comme il les appelait) avec Maîne Blonde. Je lui représentai qu'elles n'avaient lieu qu'après l'ouvrage, et lorsqu'on n'y voyait plus clair. Il se fâcha. Il me fit insulter par deux ouvriers, ce Guillaume, depuis libraire à Paris, et son Rüttot... Je souffris d'abord assez patiemment. Enfin un dimanche, qu'on avait travaillé à mon insu, il détruisit un jardinet arrangé sur ma fenêtre. Le lundi, en arrivant, je fus peiné. Yeury me répéta quelques

mots insultants de son cousin Parangon. Je m'emportai. Mon ennemi était aux écoutes. Je me servis d'expressions dictées par la haine que m'inspirait l'homme qui m'avait ôté, dans Mlle Fanchette, ma femme et ma fortune... Parangon entra furieux, et nous fûmes prêts à nous prendre... Il n'eut pas la gloire de me donner mon compte... Je lui dis, en remettant mon habit, que je le quittais. Il me prit au mot : ce fut tout cc qu'il put faire... Je sortis promptement... Voilà comme je quittai cette maison, autrefois si honorable et si chérie! Je la quittai pour jamais!

Je crus alors avoir un pesant fardeau de moins sur les épaules. Je me fis le serment de ne jamais séjourner à Auxerre; de ne plus avoir nul commerce avec Parangon, auquel je vouai un éternel mépris.

Je brûlais d'envie de voir mes amies, pour leur annoncer cette nouvelle. Mais une fatalité, qui les tenait toutes trois hors de chez elles, en empêcha... Je circulais dans le quartier, lorsque *Marie Castra*, cuisinière de M. Parangon, vint auprès de moi en se cachant, m'avertir que cet homme tramait quelque chose contre moi, par les avis qu'il donnait à trois de ses voisins. Elle me recommanda le secret, et se retira. Ne découvrant pas mes amies, craignant de me faire remarquer, j'en fis autant. Mais le lendemain, je me présentai à onze heures du matin (c'était celle de son lever) chez M. Parangon. Il avait à déjeuner *Devogines*, mari de *Manon*

Tohdurp; (*a*) les deux frères *Chardon*, le notaire, qui avait été très amoureux de Madame Parangon, et son cadet, mari de la sœur aînée de Claudon e1 de Marianne; enfin, *Blonde,* frère de Maîne, revenu de Paris, un sacripant du bon ton. Je saluai. Je dis ensuite à Parangon : — « Je vous quitte... pour » aller rejoindre ma femme à Paris. Avez-vous » quelques réclamations à faire à mon égard? » Parangon resta interdit... Je le pressai. — « Non, » répondit-il; « vous avez toujours fait votre devoir, » comme prote. — Vous n'avez donc aucun projet » contre moi? — Non. — Cela est sage... Sachez » que j'ai votre lettre à Tourangeot en original... » Ce mot vous dit tout. Je vais chez mes honnêtes » parents. Je vous dis adieu! car je ne vous reverrai » plus, si je puis... Adieu! Et souvenez-vous avec » remords!... de tout le mal que vous m'avez » fait!... » Les quatre convives furent étonnés du trouble et du silence de Parangon! Il venait de leur dire des horreurs à mon sujet, relativement à leurs femmes, sœur et belles-sœurs... Je réclamai leur témoignage. — « Fort bien! » me dit Blonde, « pour Parangon! Mais il m'est revenu que tu bai- » sais ma sœur? — Oui; une fois, à la joue, le jour » qu'elle était à ma noce. — Ho! ailleurs. — Celui » qui l'a dit, quel qu'il soit, en a menti comme un » *Jean-foutre!* — Haye! haye! haye! ma petite » sœur ne choisit que des gens honnêtes : celui-ci

(*a*) Manon Prudhot (*N. de l'Éd.*)

» se défend en honnête homme ; je ne répondrais » plus de rien. » Ceci fit sourire les trois autres. Et moi, je me retirai... Je n'aperçus pas mes amies, et je n'osai m'avancer vers leurs portes, intimidé que j'étais par le propos de Blonde... Je partis le même jour, pour me rendre à Sacy. Mes parents me donnèrent de quoi faire mon voyage. Puis, ils tirèrent d'une boîte à minutes de mon père, quatre lettres timbrées de Dijon, et me les remirent : — « Nous » ne les avons pas décachetées, » me dirent-ils. Je les ouvris... Quelle fut ma surprise, de voir quatre lettres d'Omphale, datées toutes quatre des quatre derniers mois de 1759, par lesquelles elle me pressait de l'aller joindre, pour accomplir notre mariage ! J'observai qu'une de ces lettres était adressée à mon père, qui ne s'en était pas aperçu. Il la lut... — « Vous m'avez perdu, » leur dis-je, « en ne me » remettant pas ces lettres dans leur temps, ou » seulement à mon retour de Paris !... » Je leur fis alors un ample détail de ce qu'était Omphale ; de son honnêteté ; de ses rapports avec Madame Parangon ; de ma paternité de sa fille aînée Hypsipyle, ainsi que de celle qui passait pour sa puînée, Edmée-Colette, dont mon père connaissait l'origine par Madame Parangon elle-même... « Vous m'avez » empêché, » ajoutai-je, « de me réunir à la mère » de mes enfants, d'avoir contentement et fortune. » Mais la douleur où je vis mes parents plongés, me fit chercher bientôt à les consoler moi-même. Ils me dirent alors, qu'ayant écrit à Dijon, au sujet de

Manette Teinturier, et d'une autre demoiselle que je devais avoir connue à Dijon, on leur avait répondu : *Que je n'y avais connu que des libertines, ou que j'avais rendues telles ; une servante de cabaret ; une petite lève-nez, fille du clerc des perruquiers, et une demoiselle qui avait fait deux enfants*... Je ne pus savoir qui avait écrit cette lettre, signée d'un faux nom ; mais je soupçonnai *Causse*, mon imprimeur, qui avait paru me bouder, la dernière semaine de mon séjour chez lui. Voici le sujet des quatre lettres d'Omphale :

Dans la première, cette demoiselle *me pressait de revenir à Dijon, avec le consentement de mes parents, pour y faire notre mariage*...

Dans la seconde, Omphale me demandait, avec inquiétude, *si j'étais malade, et ce qui me retenait, après avoir marqué tant d'empressement pour me réunir à ma famille ?*

Dans la troisième, Omphale me disait, qu'*à ma froideur et à mon manque de parole, elle ne reconnaissait plus l'ami de Madame Parangon.*

Enfin, dans la quatrième à mon père, Mlle Omphale *le priait de lui donner de mes nouvelles.*

Point de réponse à tout cela ! Elle n'écrivit plus, sans doute indignée contre moi, et même contre mes parents. Je lui écrivis, et *mon mariage*, et *tout mon malheur, occasionné par la non réception de ses lettres, qu'on avait retenues chez nous à bonne intention, ne croyant pas que ce fût de sa part*... Omphale ne répondit point, après mon départ pour Paris ; ou

peut-être craignit-on de me montrer une réponse désagréable et méritée. Je n'ai plus revu mon père, mort à la fin de 63.

Je revins à Auxerre, où ma belle-mère ayant averti les collecteurs, pour me faire payer les tailles, je fus sur le point d'être forcé de rester. Je ne gardai que la somme juste pour mon coche, et j'arrivai à Paris avec douze sous durement ménagés, n'ayant dépensé que six sous par jour, pour ma nourriture, pendant les trois que dura mon voyage.

J'eus de l'ouvrage en arrivant à Paris, chez André Knapen. Je gagnai vingt-huit livres la première semaine, sur les *Factums*. J'occupai le même rang que du temps de Zéphire et de Loiseau : ce qui me rendait sérieux, concentré; de sorte que je travaillais rapidement. Knapen en fut d'autant plus émerveillé, qu'il m'avait vu me négliger, avant mon départ pour aller à Sacy et à Dijon... Ma femme était descendue et avait continué de loger chez ma sœur Marie, Madame Beaucousin (qui m'a encore donné à souper, à l'âge de quatre-vingts ans, le 1er Novembre, vieux style, 1795). J'y descendis aussi. Mais me voyant de l'ouvrage, je vins dans le quartier de l'Université; je pris un logement au second, chez le marchand de vin vis-à-vis la *Fontaine Saint-Séverin,* et je travaillai courageusement. Mais j'en voulais à Knapen de ne m'avoir pas employé, à mon retour de Dijon en 1759, et d'avoir ainsi été cause d'un mariage, dont je n'étais pas alors à me repentir : je le quittai, dès que j'eus une place assurée dans

l'imprimerie de la mère du jeune *Quillau* (1).

Je restai peu néanmoins dans cette nouvelle maison : Renaud, qui s'était toujours reproché de ne m'avoir pas fait placer avec lui aux Galeries-du-Louvre à la fin de 1759, pressa si vivement Mme Werkawin, notre amie, qu'il obtint ce qu'il désirait. Il me fit annoncer cette nouvelle la troisième semaine de mon occupation chez la veuve Quillau. J'en sortis, quoique je dusse gagner peu aux Galeries-du-Louvre, cinquante sous par jour pouvant à peine suffire au plus étroit nécessaire d'un homme marié, déjà père, ma fille Agnès étant née le 10 Mars de cette année 1761. Mais elle était en nourrice à Sacy, auprès de mes parents, sans le secours desquels je n'aurais pu subsister. Et dans le même temps, Mme Lebègue, qui connaissait ma situation gênée, osait bien, elle qui dissipait les débris de la fortune de ses filles, me demander de l'argent, à moi couchant sur la paille, n'ayant qu'un mauvais grabat sans rideaux! Non, je n'aurais pu subsister, sans avilissement, sans intrigue, comme je l'ai toujours évité, si j'avais été chargé de l'entretien de ma fille aînée! Il avait fallu m'endetter, pour me meubler succinctement d'une table, d'un châlit, de quelques chaises et d'un peu de vaisselle. Agnès Lebègue n'entendait rien à l'économie; elle ne pouvait l'avoir apprise d'une mère dissipatrice, la plus grande vendeuse qui ait jamais existé. J'étais bien moins avancé

(1) Voyez la 6e CONTEMPORAINE.

avec sa fille que si j'eusse épousé une promeneuse d'éventaire de fruits, une poissarde de Paris, ou une fille de cordonnier d'Auxerre!... Tout, dans ces temps malheureux, tournait contre moi : Anisson-Duperron, directeur de l'Imprimerie du Louvre, non content de nous retenir la moitié des cent sous par jour que nous allouait le Gouvernement royal, nous faisait encore chômer toutes les fêtes; de sorte qu'au lieu de quinze francs par semaine, je n'avais souvent que douze ou dix francs; et l'infâme Duperron mettait alors, dans sa poche de millionnaire, le prix des morceaux que j'avais été forcé de me refuser!... Son fils, qui lui ressemblait, a été guillotiné. Il n'est pas besoin d'une autre vie pour punir les méchants! Je fus accablé par la misère; je rougissais devant mes compatriotes; à peine avais-je assez d'assurance pour écrire à mes parents, qui m'avaient fait, dans le temps, plusieurs objections sur mon mariage avec Mlle Lebègue.

Agnès eut une seconde fille. Ma sœur Beaucousin en fut la marraine, avec un M. Defer, natif de Vermenton. On vit ma misère, et j'en fus cruellement raillé par cet homme grossier... Humilié de toutes parts, mon cœur s'ulcéra : je ne vis plus personne. Agnès Lebègue, qui se tenait assez propre, n'en était que plus méprisée dans le voisinage, dès qu'on était venu chez nous, comme le sont toujours les gens qui manquent d'*avoir* et de ressources : on la considéra comme une catin qui mettait tout sur elle. Il y eut quelques voisins qui lui firent les proposi-

tions les plus insultantes ; entre autres le marchand de vin, notre hôte, qui s'était toujours montré respectueux avant d'avoir vu notre ameublement. Il crut alors qu'Agnès accepterait avec empressement l'offre qu'il lui fit, de l'entretenir à neuf francs par semaine, et quelques présents, dont notre loyer devait faire partie... Je ne sais par quelle manie Agnès Lebègue me répéta (et me répétera toujours) les propositions de ce genre qu'on lui faisait. Était-ce vanité? était-ce impudence? était-ce intention de m'avilir? était-ce légèreté, bavardage? C'était peut-être tout cela... Ma profonde misère m'empêcha de fuir cette maison; je n'avais pas de quoi payer un terme de vingt francs et déménager. Une femme née dans les basses conditions de la capitale, ou même de la province, m'eût fait vivre avec mes cinquante sous, eût payé le loyer et nous eût entretenus : Agnès Lebègue, autrefois dans l'aisance, encore proprement mise, avait l'orgueil bourgeois; elle eût rougi d'acheter les choses que mangent les pauvres, de ménager, de rapiécer mes habits; il lui fallait, quand elle daignait s'en occuper, un travail propre et de dame; on donnait à faire les choses grossières, les bas, les vestes d'imprimerie; cela coûtait plus que le joli travail ne rapportait, et les *convenances* de Mlle Agnès Lebègue dépensaient plus que nous ne gagnions. Nous étions mal nourris avec de bon bœuf, parce que nous ne pouvions manger, pendant toute la semaine, que du bouilli insoigneusement réchauffé. J'aurais dû faire la dé-

pense moi-même : mais j'ai toujours détesté les soins du ménage.

Je me trouvai bientôt si malheureux, que je fus au désespoir d'une union que l'inexpérience et l'insouciance de ma capricieuse compagne rendaient désastreuse! Et ce n'était encore que des roses, cette première année!... La mésintelligence se mit entre nous; les querelles succédèrent, et Agnès Lebègue se vengea de moi, comme les femmes se vengent de leur mari. Et qu'on n'imagine pas qu'au sein de la misère, elle cherchât, par ses amants, à se mettre plus à l'aise! Non. Nous n'en fûmes que plus mal. Elle m'empêcha de venir dîner, en me donnant un morceau de pain avec une tranche de vieux bouilli, ou trois sous pour ma journée. J'achetais un cervelas, ou du fruit; ou je mangeais mon pain sec un jour, et le lendemain, je me faisais faire une petite tourte au gras de six sous. Je me détruisis l'estomac. Mais que faisait Agnès Lebègue, qui m'empêchait de venir dîner, parce que cela dérangeait son travail (disait-elle)? Honnête Lecteur, elle n'avait pu retrouver à Paris son Destianges, soit qu'il n'y fût plus, ou qu'il fût pris ailleurs. Elle venait de le remplacer par trois connaissances en hommes : *Chéreau de Villefranche*, marchand imager à côté de chez nous, mais alors en chambre garnie vis-à-vis de nos fenêtres, avec sa femme, petite bossue très jolie, fille unique, mais dont le père était si méchant (disait-on), qu'il avait tiré un coup de pistolet à son gendre; ils plaidaient, et la boutique était fermée,

le beau-père ayant fait tout saisir chez le gendre; *Johnson,* se disant Anglais, dont le vrai nom était *Cahuac,* fils de réfugié, nouveau converti, voisin garni de Chéreau; *Lafray,* aventurier, ami de Chéreau et amant de sa femme. Ces trois hommes tirèrent au sort à qui d'entre eux aurait la mienne, et ce fut Mme Chéreau qui tint le chapeau. Elle échut à Johnson-Cahuac. Il s'était élevé une difficulté, avant le tirage, en l'absence de Lafray : — « Si son mari » la gêne, » avait dit Chéreau, « tu sais comme ma » femme est mignarde, comme elle est séduisante, » quand elle veut; elle dégourdira le mari, pendant » que nous apprivoiserons la femme; Madame Ché- » reau pourra même aller jusqu'à la conclusion, si » le jeu lui rit; les droits de Lafray ne sont pas plus » sacrés que les miens. » Mme Chéreau fit un peu la prude; mais enfin elle dit : — « Nous verrons ça. » Cet arrangement donne une idée de la nouvelle société que va faire Agnès Lebègue. Et qu'on n'oublie pas que l'impudente me fera essuyer tous les détails de ce qui s'y passera; elle me mettra même de deux ou trois parties, sans que je puisse m'en défendre, en me faisant séduire par le petit pied chaussé en blanc de Mme Chéreau, qui, sur un signe de ma femme, se fit boucler par moi; et une ou deux autres fois, en me la faisant lacer à gorge ferme et blanche découverte. Il y avait encore une cinquième personne, jeune blonde d'Anvers, nommée *Lambertine,* fille de chambre de la femme, et maîtresse du mari. Elle aurait été cédée à Johnson,

appelé en badinant *Grosbondon,* si celui-ci n'avait pas eu la chance du sort...

Le plus cruel temps de l'année était le mois de Décembre, pendant lequel je perdais, par les fêtes, douze livres dix sous (combien je les ai maudites!); et tandis que tout le monde était dans la joie, qu'on rendait des visites, qu'on faisait les *Rois,* je me trouvais, par le retranchement de mon salaire, réduit à manquer de pain!... Je reprochais souvent à l'insouciante Agnès son peu d'économie, ou du moins son manque d'entente dans l'administration de mon gain. Elle me répondait par de longues justifications, qui ne prouvaient autre chose, sinon qu'elle avait tout dépensé (c'était précisément ce que je lui reprochais), ou par des larmes de bouderie, quelquefois de fureur... Cependant l'avare Anisson-Duperron, engraissé de la substance de ses malheureux subalternes, donnait un million et demi en mariage à sa fille, qu'il faisait *marquise de Lambert!*... Je frémis de rage, lorsque je songe à de pareils monstres.

1762 Le jour des Rois 1762, je n'avais pas de quoi dîner; et Agnès Lebégue ne revenait pas de la maison garnie où demeuraient Chéreau et Johnson. Je mangeai un morceau de patn, et je lus la *Morale d'Épicure,* par l'abbé Le Batteux. A sept heures, Agnès parut. Je lui reprochai sa longue absence. Elle répondit qu'*elle avait coiffé Madame Chéreau, qui l'avait retenue jusqu'alors*; *et qu'elle s'était consolée de la maigre chère que je faisais, en voyant mettre à la broche un beau dinde, dont j'étais invité à venir manger*

ma part. Je crus à ses excuses, et que Mme Chéreau était une pratique. Elle redescendit, en disant qu'*on viendrait me chercher dans une heure*... Je n'avais pas trop envie d'accepter, mais j'avais faim. Elle était à peine descendue, que j'entendis une marche de femme qui revenait. Je crus que c'était Agnès Lebègue, et je ne me dérangeai pas. On posa sur la table une tasse de café, en disant : — « Madame, au » désespoir de vous avoir fait passer de la dîner, vous » envoie sa café et son liqueur; elle vous invite à » souper... » Je vis alors une blonde très jolie, en tablier blanc; ce qui m'indiquait sa condition. Je remerciai, et j'avalai le café, qui me fit grand bien! puis Lambertine me versa un petit flacon de liqueur. Elle s'en alla aussitôt, en disant qu'*elle remonterait me chercher à huit heures, si je ne venais pas*... La politesse de Mme Chéreau, le café, la liqueur, la gentillesse de Lambertine, achevèrent de me déterminer. J'attendis cependant qu'on vînt me chercher. Ce fut à huit heures un quart. Mon appétit était devenu dévorant par ce que je venais de prendre. On me fit beaucoup d'accueil, surtout Mme Chéreau. C'était un accord pour faire bisquer Lafray, qui s'était avisé de marquer de la jalousie dans cette société libertine. La dame me fit placer à côté d'elle, me servit une aile avec la moitié d'un côté de blanc. Je mangeai d'abord; mais, rassasié, je fis attention aux agaceries de ma jolie voisine, qui me versait à boire à pleine coupe. Je répondis quelques mots galants, entre autres je louai sa gorge très blanche, et qu'elle

avait la coquetterie de laisser à découvert d'un sein entier, par un côté de fichu doublé sur l'autre. Au mot de louange que je donnai, par ces vers de la *Pucelle :*

> Qui n'en serait en effet idolâtre?
> Sous un cou blanc, qui fait honte à l'albâtre,
> Sont deux tetons, séparés, faits au tour,
> Allants, venants, arrondis par l'Amour :
> Leur boutonnet est de couleur de rose.
> Teton charmant, qui jamais ne repose,
> Vous invitez la main à vous presser,
> L'œil à vous voir, la bouche à vous sucer!

il s'éleva un cri : *Que je devais les baiser!* Lafray fit une légère grimace. Mme Chéreau s'en aperçut, et aussitôt elle me présenta le sein découvert à baiser. Je me mis à genoux, pour profiter de cette faveur. — « Puisqu'il s'est mis à genoux, il les baisera tous » deux! » s'écria Chéreau; et il découvrit l'autre. J'étais dans l'ivresse : je pressai de mes lèvres le *boutonnet*. La dame, chatouillée, me comprima fortement la tête de ses deux mains; de sorte que je restais là. On applaudissait. Lafray s'impatienta : — « Parbleu, » Madame! » s'écria-t-il, en enlevant la jolie bossue de sur sa chaise, et la portant sur le lit, « vous êtes » gênée, là; mettez-vous plus à votre aise. » Et il revint se mettre à table. Je m'y remis aussi. Lambertine alla auprès de sa maîtresse, qui lui dit sans doute de venir se placer à côté de moi. On avait soupé. Lafray s'en alla. Un instant après, je vis un petit

mouvement; Lambertine m'emmena chez moi, sous prétexte que *j'étais gris,* et que *je battrais ma femme;* elle me déshabilla en riant, et me mit au lit... En ce moment, parut Agnès Lebègue. — « Ho! çà, de la » douceur! » dit Lambertine. Puis, très bas à Agnès : — « Boudez, et ne dites pas mot! » Une descendit; l'autre fut déshabillée en un clin d'œil, et se mit auprès de moi. Ce qui venait de se passer m'avait excité. Je me jetai sur elle. — « Allons! Allons! » des coups de bâton! » disais-je. Et dans le délire, je murmurais : — « *A la jolie Chéreau!... à la jolie* » *Lambertine!...* » A ce dernier mot, la répercussion fut si vive, que j'en fus dans l'admiration!... Je m'endormis; mais je renouvelai l'assaut deux ou trois fois pendant la nuit... J'ai su depuis (car je me trouvai au lit avec ma femme profondément endormie), de l'impudente Agnès, que nous avions passé la nuit, moi avec Lambertine; Chéreau avec sa femme, dont il était redevenu désireux par libertinage; Johnson avec Agnès; que Mme Chéreau n'avait consenti à coucher avec son mari qu'à la condition que j'aurais Lambertine; que Lafray étant revenu au milieu de la nuit, Chéreau lui avait cédé la place; qu'ainsi Mme Chéreau avait été bien régalée; qu'aussi, le lendemain, elle était bien en colère contre Lambertine, qui prétendait l'avoir été mieux qu'elle, etc. Telle fut cette crapuleuse partie, dont je partageai innocemment la turpitude. Mais il en est d'autres, où je serai sciemment et virtuellement coupable, comme on va le voir bientôt.

J'avais, comme de raison, fait faire à Agnès Lebègue la connaissance de ma sœur Margot. Celle-ci ne goûta guère l'autre; et je ne devais pas en être étonné; mais, au contraire, Agnès convint beaucoup à une jeune et jolie personne, en apprentissage chez la même couturière, et qui se nommait *Adélaïde Nécard* ou *Nicard*. Ce fut elle qui me tira de la dangereuse et avilissante société pour moi (puisqu'on y prostituait les épouses) des Chéreau, des Johnson-Cahuac, des Lafray; mais ce ne sera pas tout d'un coup... Céleste Adélaïde! ô belle Nicard! c'est vous qui préservâtes mon cœur de l'avilissement, de la bassesse... que sais-je? du crime peut-être!... Il est vrai que, réduit à la dernière extrémité, j'allais écrire à mes trois bonnes amies Claudon, Marianne et Maîne; Mlle Nicard retint une lettre endolorée, qui aurait pu tomber entre des mains dangereuses, et compromettre et mes trois amies, et moi-même... Mais avant de célébrer cette fille généreuse, revenons où j'en étais.

Je trouve ici dans mes Cahiers, au commencement de 1762 : « *Je n'ai rien à dire de ces années de* » *mort*... » (en parlant de deux qui venaient de s'écouler). En effet, j'étais courbé sous le poids de la misère, également malheureux par le caractère d'Agnès Lebègue, qui était la dissipation, et par le mien, qui était l'économie. Je végétais dans l'Imprimerie Royale, travaillant faiblement, faute de forces, ayant la face hâve, l'air malpropre; avili, méprisé, mis par Duperron bien au-dessous des animaux

d'agrément... Je ne trouvais de plaisir qu'à la lecture. Renaud me prêtait des livres, et c'était un service essentiel dans ces temps malheureux. Quant à Boudard, il était déjà malade de la poitrine, et je devais le perdre bientôt. Je lisais en cachette, même aux heures destinées au travail, que je redoublais ensuite. C'est que mes confrères me reprochaient que j'en faisais trop, disant qu'on renverrait ainsi quelqu'un d'eux par faute d'ouvrage. Je n'avais donc pas de peine à me mettre au niveau de mes confrères, tous flâneurs, qui en faisaient encore moins. Nous ne gagnions ainsi que l'argent que nous donnait l'*Arabe* Anisson-Duperron. Quelquefois cet ours me surprenait en lecture; alors il me faisait rabattre la demi-journée de vingt-cinq sous. C'était m'ôter mon sang, et me réduire à compter mes bouchées. J'éprouvais, dans cette situation douloureuse, longue, sans issue, que la probité mal appuyée des gens sans éducation, sans principes, ne peut résister à la misère. Ce fut le respect pour mon père, la crainte de le déshonorer, de le chagriner, de faire triompher mes frères du premier lit, qui m'empêcha sans doute de prendre quelque parti vil et bas. Une privation continuelle, avec des passions vives, est un état insupportable; mais la probité de mon père sauva la mienne; je me rappelais en pleurant ce titre de l'*Honnête homme* que lui avait donné le canton, et je me disais : « Mourons plutôt que d'y porter » atteinte ! »

Ce qui augmentait ma douleur, c'était le bonheur

dont jouissait mon voisin de rang, le beau *Mauger*. Cet homme, qui était un mauvais sujet, taquin, un peu ivrogne, avait une femme belle, laborieuse, économe, qui suppléait au gain de son mari par le sien. Mauger, tandis que mon estomac et ma poitrine s'affaiblissaient par le jeûne, avait journellement un bon ordinaire, dont il me faisait part quelquefois, plutôt pour s'en targuer que par commisération. — « Com» ment, » me disait-il, « as-tu si mauvais ordinaire, » toi qui es plus rangé que moi ? » Je ne répondais rien ; mais je pensais en moi-même : — « C'est que » ma femme n'entend pas l'économie... » Je savais que Mauger avait toujours à la maison une des ouvrières de sa femme pour maîtresse : cette épouse qui adorait un mari sans âme, parce qu'il était beau, préférait de lui garder une concubine, dont elle était sûre, à lui voir courir les *qùouines,* perdre sa santé, exposer la sienne à elle-même, et ruiner sa maison... (Agnès Lebègue ! que vous étiez loin de cette épouse sublime !... Aussi, quand je comparais mon sort avec celui de l'automate Mauger, j'étais au désespoir !)

Que faisait alors Agnès Lebègue ? Elle *galantisait*. Mais (et je l'ai dit) qu'on n'imagine pas qu'au sein de la misère, elle employât les ressources de l'amour pour soutenir sa maison ! Loin de là ! elle venait d'être saisie de la fureur du bel esprit, communiquée par les livres que lui fournissait la société Chéreau. Éprise à l'extrême du Johnson-Cahuac, elle donnait tout le temps qu'elle dérobait à la lecture de *Sévigné,* de *Deshoulières* (la plus dangereuse des lectures pour

une femme obligée au travail), à rivaliser la première dans des lettres à Johnson, lettres qu'elle recommençait du matin au soir, au point que la cheminée était pleine de brouillons déchirés. Elle portait sa lettre elle-même le soir; elle passait de main en main dans la société; chacun la louait (ou se moquait d'elle), à qui mieux; et Agnès, enivrée, savourait l'encens empoisonneur qui lui faisait perdre son temps... Mais ce n'était pas tout : Monsieur le nouveau converti Cahuac se fatiguait horriblement au service de Madame Agnès! Sa poitrine s'affaiblit : on lui donna le premier bouillon de mon misérable pot-au-feu!... Agnès avait l'âme grande; elle n'était jamais plus contente que lorsqu'elle pouvait trancher de la bienfaitrice avec ses amants... O Mauger! quelle différence!

Je marche dans l'avilissement et la peine, moi destiné au bonheur par Madame Parangon, et qui aurais pu être heureux encore, sans mon imprudent mariage!...

Notre ménage était dans cette détresse, et ma belle-mère ne cessait de nous écrire pour nous demander de l'argent : elle disposait de tout mon gain à Auxerre, parce que mes parents nourrissaient la maison; au lieu qu'à Paris, où sa fille, digne imitatrice de sa mère, donnait tout son temps à ses amants, nous ne pouvions mettre un sou l'un sur l'autre. Mais avec le pouvoir de lui en envoyer, aurais-je dû le faire, et dépouiller d'avance mes enfants pour mettre plus à l'aise une pareille créa-

ture?... Elle devint furieuse de ce que je ne faisais pas l'impossible! Dans sa rage, elle vendit le reste de son bien, sa vigne, qui la faisait subsister, et jusqu'à sa maison. (Si elle n'avait pas vendu, sa fille vendrait aujourd'hui, qu'elle a divorcé; ses deux filles et les quatre bâtards qu'elle a eus du marchand forain *Moulins,* n'en seraient pas plus riches). Ce ne fut donc pas ce que je regrettai. Mais elle m'écrivit une lettre d'injures, que je reçus moi-même le soir, Agnès Lebègue étant encore à ses amours, à neuf heures. La mère Lebègue, ou plutôt la furie qui m'écrivait, comptant bien qu'Agnès recevrait la lettre, et non pas moi, m'y reprochait *d'avoir joui d'elle... d'avoir essayé sa petite Suzon, que j'avais blessée, et qui avait encore mal à son petit kalibistri* (mot qu'elle avait tiré de Rabelais); *qu'elle avait souffert des écarts de mon libertinage diabolique, sans éclater, pour m'empêcher d'aller kalibistrer les deux sœurs Roullot et Maîne Blonde, que toute la ville savait que je kalibistrais, après le départ de ma femme...* Dans le premier emportement que me causa cette lettre, j'y répondis par des reproches mérités, *que je n'avais pas joui d'elle; mais qu'elle avait fait tout ce qu'elle avait pu pour m'amener là, ainsi que pour me faire kalibistrer Suzon...* etc. Je ne disais pas un mot des demoiselles Roullot. Je ne m'attendais pas que cette lettre serait montrée; aussi je n'y avais rien ménagé. Mme Lebègue la porta chez son beau-frère *Gendot,* bel-oncle d'Agnès, le seul, avec Maîne Lebègue, que j'estimasse dans la proche parenté; sans lui parler de

sa lettre, elle montra ma réponse. M. Gendot fut indigné! Il défendit à sa fille cadette, *Marianne,* qui m'aimait beaucoup, et à sa bru, jeune femme charmante, de jamais prononcer mon nom! Il me fit ensuite une réplique terrible! Marianne et sa bru (mère du Gendot qui est le marchand de modes de ce nom établi sur le Boulevard *Italien),* m'écrivirent une lettre de concert pour *me prier de ne pas répondre à leur père, mais à elles*... Je leur fis un long détail *de tous les torts que m'avait faits Madame Lebègue, dont je leur envoyais la lettre; les assurant bien que ma femme, à laquelle on en attribuait la réponse, ne connaissait ni l'une ni l'autre.* Elles frémirent d'horreur, et jamais depuis elles n'ont voulu regarder leur tante Lebègue. J'éprouvai de la consolation de m'être justifié dans l'esprit de deux jeunes personnes que j'aimais et que j'estimais; mais elles n'osèrent parler de moi à leur père...

J'ai omis un trait qui m'est arrivé avec Marianne Gendot et sa belle-sœur. Dans les premiers temps de mon mariage avec leur cousine, j'allais voir souvent le père Gendot : j'aimais Marianne d'ancienne date; c'était une des beautés qui avaient ému mes sens, pendant mon apprentissage; mais comme elle ne venait pas aux salles de danses, je l'avais moins approchée que les autres. Ce souvenir me la rendait chère. Elle s'aperçut de ma prédilection dès ma première visite, et elle y répondit. Un dimanche, que nous folâtrions, son frère, sa belle-sœur, Agnès et moi, Marianne dit : — « Mais, mon nouveau

» cousin, qui a la voix douce, serait bien en fille ? — » Il faut l'y mettre ! » s'écria la jeune dame Gendot — « Mettons-lui mes habits, » dit Marianne. — « Ils seront trop petits ! Il faut les miens, ou ceux » de Madame *Gautherin,* » (une sœur aînée, la plus jolie des quatre sœurs Gendot). Je voulus ceux de Marianne, en disant que je ne pouvais être joli qu'avec les habits de ma jolie cousine... mot qui me valut un baiser. On me déshabilla. Je laissai faire. On riait de l'embarras des deux belles-sœurs (car il n'y avait qu'elles qui me déshabillaient). Elles appelèrent ma femme, qu'on empêcha d'y aller. Enfin, elles prirent le parti de me laisser mes culottes. On me chaussa ; on me corsa du corset de la délicate Marianne ; le lacet donna l'ampleur nécessaire ; mais j'eus la taille courte ! On me coiffa ; mes longs cheveux me firent un chignon flottant... Me voilà donc habillé, paré même. On allait me mener dans différentes maisons du voisinage, et je consentais à y aller entre les deux Belles, précédé de deux sœurs *Barbon* et *Josette,* suivi d'Agnès et de Mme Gautherin, lorsque je passai devant une glace. Je ne sais quelle opinion les femmes avaient de ma figure féminisée : pour moi, je me fis horreur ! J'étais un Satyre ; j'étais... ce qu'il y eut jamais au monde de plus repoussant, sous ces mêmes habits qui rendaient Marianne Gendot si appétissante ! Je refusai de sortir. On alla chercher les adorateurs de Mlle Gendot la cadette, pour me rendre leurs hommages dans une demi-obscurité. Je cognai le nez de ceux que je ne

trouvai pas assez tendres. Marianne, cachée derrière moi, répondait de son ton grasseyant, inimitable, et faisait une illusion complète. Je déclarai, en me découvrant, quels étaient ceux (en les désignant emblématiquement) qui n'aimaient Marianne qu'au quart, au tiers, à moitié, aux deux tiers, aux trois quarts; un seul, indiqué par elle, fut désigné comme l'aimant *au complet*... Or elle avait dix adorateurs. Cette scène, commencée sans dessein, nous amusa beaucoup! Elle redoubla mon intimité avec Marianne et sa belle-sœur, qui se chérissaient. Sur quoi, voyez mon CALENDRIER, au 13-15 Mai.

Mme Lebègue ne m'a jamais pardonné de m'être justifié dans l'esprit de ses nièce et belle-nièce : elle mit contre nous toute sa famille, et le reste de celle de son mari. Ainsi, tandis que nous souffrions à Paris, moi du moins, loin d'être plaints à Auxerre, nous y étions regardés comme des enfants dénaturés... Je n'étais pas au bout de mes peines! Les connaissances d'Agnès, même nos deux voisines, *Zède Vilpois,* fille du marchand de vin, et *Javotte Prudhomme,* fille de l'imprimeur en taille douce au troisième, lui persuadèrent qu'une femme, pour être *heureuse,* en style Parisien, doit être maîtresse absolue. J'eus à lutter contre cette prétention, portée à l'excès, qui empoisonna dix années de ma vie. Harassé de ses querelles sans fin, je ne venais plus à la maison les jours ouvriers, et je la fuyais les dimanches et fêtes. C'était ce qu'on désirait : mais je n'en avais pas meilleur marché. C'étaient des

pleurs, des cris, de ce que je n'étais pas venu la prendre pour la conduire à la promenade! Et lorsque par aventure je l'y accompagnais, c'étaient des contradictions continuelles, des disputes pour des riens... Son but était de m'éloigner d'elle, et cependant de réserver les plaintes de son côté... Je ne savais que devenir! Le travail le plus rude était un repos pour moi, comparé à la présence de cette furie... Auprès des Chéreau, etc., elle mettait ses cris, qu'on entendait, ses larmes, dont on voyait les traces, sur le compte de ma jalousie, pour se rendre intéressante; auprès de ses deux voisines, Zède et Javotte, sur le compte de la sienne : j'avais des maîtresses. Un soir, qu'elle faisait beaucoup de bruit là-dessus, étant descendu chercher notre vin, j'entendis, en remontant doucement, Zède Vilpois qui lui disait : — « Vous avez eu tort de le tant » gronder! Vous ne vous êtes pas ennuyée, avec » votre Monsieur Imbert de Saint-Maurice, qui » faisait craquer toutes les chaises! — C'est juste- » ment pour cela! » répondit Agnès; « Je n'ai pas » de défense, et il m'a presque violée!... » J'aurais ri de cette réponse, si j'avais pu rire... La nuit, après beaucoup de soupirs, elle crut expédient de me confier, suivant son usage, qu'elle avait été violée!... Au contraire des autres femmes, qui ont un amant, Agnès jouait l'*Honesta,* et n'en paraissait que plus acariâtre. On aurait dit qu'elle était du naturel hargneux des chattes, qui grognent et griffent les matous, pour les empêcher de s'apercevoir qu'ils

les font bien aises; car j'ai su depuis qu'elle tourmentait aussi le pauvre Johnson-Cahuac. Mon âme se flétrit; elle s'affaissa. Je ne puis trop le répéter : je m'avilissais, et j'ètais perdu, soit par Bathilde, soit par Sailly (qui voulaient, voyant ma misère, que je me fisse espion de police, et que je fusse leur *Monsieur*), sans le goût vif que m'inspira Mlle Nicard. Elle venait nous voir quelquefois à l'insu de ma sœur Margot; son penchant pour moi m'ennoblit à mes propres yeux et me soutint au bord du précipice où m'entraînaient deux filles que j'avais eu l'imprudence de revoir, qui m'aimaient, qui m'avaient préservé du désespoir, mais dont l'âme était avilie... Mlle Nicard, forcée de me quitter par la jalousie du Président *de Saint-Leu,* son amant, me laissera entre les mains d'une fille aussi charmante qu'elle, Mlle *Désiré Didier :* voilà ce qui me sauvera de la bonne volonté de Bathilde et de Sailly... Si je cherchais mon repos en moi-même, je ne l'y trouvais pas, je n'étais content d'aucune de mes actions, de mes démarches, de mes vues : j'étais forcé de me répandre au dehors. Ainsi, lorsque je n'avais pas de livres, j'écrivais.

Ce fut une histoire de ma Vie, origine du CŒUR HUMAIN DÉVOILÉ, que produisit le premier jet de mon imagination. Mais j'étais sans nerf : j'en fus mécontent. Je l'abandonnai... Les livres seuls suspendaient mes peines; mais j'en manquais souvent. Enfoncé dans mon coin, je me donnai un autre amusement, moins dangereux que les visites à Bathilde, moins

avilissant que les parties chez Chéreau, où l'on ne déguisait pas ses vues sur ma femme. Je voyais, surtout les soirs, de jolies personnes dans leurs boutiques. Je me mis à leur écrire des lettres tendres, ou libres, que je remettais moi-même, en sortant dans la journée, ou en m'en retournant chez moi, entre huit et neuf heures. Ce qui me facilitait, c'est que mon costume de travail était à peu près celui des commissionnaires. Ces lettres, l'adoucissement qu'apportait à mon triste sort Mlle Nicard, procuraient à mon désespoir quelques moments de relâche. En écrivant à une jolie fille, comme Mlle *Mazange,* de la rue *de l'Arbre-Sec;* Mlle *Lavallée,* rue *Honoré;* Mme *Machard,* bijoutière; Mme *Laurens,* vis-à-vis l'*Opéra;* Mme *Meneau,* même rue que la jolie Mazange, et sœur du poète *Davé;* Mlles *Decour,* rue *des Cordeliers,* la seconde et la troisième, etc., je me crus quelques instants ce que je feignais d'être : J'écrivais sous un nom supposé, ordinairement celui de *Leblanc* le mousquetaire, cousin de Renaud. Je me trouvais moins vil, pendant les courts instants où je remplaçais, auprès d'une Beauté désirée, mon personnage imaginaire. Et le soir, j'avais un amusement plus vif encore : je voyais lire ma lettre; je devinais l'effet qu'elle produisait; j'entendais souvent ce qu'on en disait, et je pénétrais ainsi dans l'intérieur des femmes qui m'avaient plu. Ce fut ainsi qu'ayant porté moi-même une de mes lettres à la sœur de Davé, et l'ayant remise au moment précis où un jeune seigneur, dont la voiture était arrêtée par

hasard vis-à-vis sa boutique, paraissait la lorgner, je sus à quoi tenait sa vertu, et même la complaisance de son mari, qui l'a laissée depuis entretenir environ dix ans par un gros homme qu'on y voyait tous les soirs... J'écrivais aux demoiselles Decour, sous le nom du Chevalier *de Mirabelle,* et ces lettres étaient reçues avec transport... Toutes ces Belles, en voyant une sorte de Savoyard, n'avaient garde de reconnaître en lui l'auteur de lettres assez bien tournées, nourries de lecture, et toujours extrêmement flatteuses pour elles. Tels furent mes amusements que je nommerai solitaires, pendant la dernière partie de 1761, tout 1762, 1763, et la première partie de 1764.

Mais on sent qu'avec une imagination aussi vive que la mienne, la vie ne saurait être remplie de vide. L'aimable, la touchante Adélaïde Nicard, aussi jolie, aussi bien mise que pas une de celles auxquelles j'écrivais, me donnait quelquefois la réalité. Mais, avant de rapporter une partie délicieuse que nous fîmes en 1763, et dont le charme dure encore, il faut raconter ce qui a précédé... 1763

Le commerce d'Agnès Lebègue était réglé : je ne sais par quelle fatalité cette femme, grêlée, petite, moins jolie que Mme Chéreau, que Lambertine, la jambe et le pied exceptés, l'emportait néanmoins sur elles; Agnès avait, dans les trois hommes de cette société, trois adorateurs également ardents. Quoiqu'elle écoutât Johnson, elle jouait la grande tendresse pour moi, et lorsqu'elle était vivement pressée

par les deux autres, Chéreau et Lafray, elle étalait de beaux sentiments ; elle peignait mon attachement pour elle sous les plus vives couleurs, et assurait que je mourrais de chagrin si je me croyais trahi, abandonné ! Quel était son but ? De se faire valoir. Chéreau était une sorte de philosophe demi-fou, très vain, très *démonstratif,* très hâbleur, très antipréjugiste ! Il proposa de me *dédommager.* Il argumenta même *de la possibilité où il était de me dédommager,* pour fonder la préférence qu'il prétendait obtenir sur Cahuac. Il n'était embarrassé que du choix, savoir, si on me donnerait sa femme, qui avait marqué quelque velléité pour moi : mais il craignait de mécontenter Lafray ; ou s'il me céderait sa Lambertine, que j'avais déjà eue : mais alors il voulait que je cédasse tous mes droits sur Agnès. Comme cela se traitait philosophiquement devant toute la compagnie, moi seul excepté, Cahuac prétendit que si son rival voulait me dédommager légalement, c'était sa femme qu'il devait me céder. Chéreau en convenait ; à moins que mon goût ne me portât vers Lambertine. — « J'aime bien cela ! » s'écria Lafray ; « ce serait à moi à céder Madame, si Madame était » cédable ! la possession fait titre ; je vous attaquerais » en trouble. » Cahuac, qui avait pris ses *inscriptions* pour être avocat, ou qui peut-être faisait son *stage,* trouva cet argument sans réplique... Tout le monde gardait le silence, quand Agnès, qui commençait alors à prendre un goût éphémère pour un polisson appelé *Beugnet,* prote de la veuve Quillau, répondit

modestement qu'elle ne voulait pas être échangée. Mme Chéreau en dit autant, et Lambertine de même : celle-ci ajoutant qu'elle avait son mari aux *Gobelins,* M. *Antonius Leeman,* et que lui seul aurait le droit de l'échanger. On convint de m'inviter, et de laisser les dames tout arranger, d'après les circonstances.

Pour cela (chose incroyable, mais pourtant vraie !) il fut décidé qu'on m'inviterait à dîner le premier dimanche, et que la maîtresse, ainsi que la femme de chambre, seraient sur leur *dix-huit*. Or Agnès Lebègue qui, dans le cas où elle se rendrait, trouvait plus honorable pour elle que j'eusse Mme Chéreau, *femme comme il faut,* riche héritière, qu'une aventurière telle que Lambertine, donna ses conseils à la dame, pour l'emporter. On déguisa par la toilette le petit défaut de la taille déliée, qui eut même de la grâce en la raccourcissant. La dame avait une belle gorge : on la fit ressortir ; un petit pied : il fut chaussé en blanc, à neuf ; la jambe sèche : la jupe, toujours courte, fut allongée de deux doigts. Les cheveux, noirs, beaux et longs, furent *cupidonnés,* genre d'accommodage à l'*Ange frisé,* que j'aimais beaucoup aux femmes. La dame était pâlotte et fort blanche, avec une figure enfantine et mignonne : on lui mit une nuance de rouge ; mais Agnès la lui ôta, en disant que j'aimais la pâleur ; il ne resta que celui du frottement... Quant à Lambertine, c'était une blonde faite au tour, riche en couleur, un peu *son-*

neuse (a) (ce que j'aimais); elle se mit de son mieux : mais, outre qu'elle avait la cheville grosse, elle avait oublié d'avoir une chaussure neuve. Aussi, quand elle se présenta devant Agnès, celle-ci rougit d'abord de dépit, la trouvant charmante; puis ayant regardé sa chaussure, elle lui rit au nez. Mais elle ne dit mot.

Le dimanche donc, on vint me chercher en cérémonie : on me fit les plus vives instances, auxquelles je me rendis enfin. Je fus encore placé à côté de Mme Chéreau. On dîna copieusement. Je buvais peu : Chéreau et Johnson se ménageaient. (Une affaire suscitée à Lafray le tenait éloigné). La jeune dame, après les liqueurs, devint une petite Bacchante. Elle m'agaça devant la compagnie, et sa copartenaire lui ayant donné un avis, elle en profita si bien en faisant valoir deux de ses charmes, sa gorge et son pied, que je fus visiblement ému. Dès que la compagnie le remarqua, on se leva et disparut, sans affectation. Je ne me doutais de rien ; j'étais d'ailleurs encore fort loin d'imaginer à quel point de dépravation pouvait aller un philosophe Anglomane demi-éclairé... Mme Chéreau continua de m'agacer; elle se fit poursuivre dans un cabinet-boudoir demi-sombre très favorable pour elle... J'étais presque sûr de la victoire, mais je redoutais la surprise; je craignais surtout d'être vu par Agnès Lebègue, dont je ne connaissais pas encore toute la turpitude, et je voulais

---

(a) Ayant des taches de rousseur à la figure, populairement du *son*. *(N. de l'Éd.)*

éviter et ses reproches et les représailles. La jeune dame leva tous les obstacles, en nous enfermant. Elle poussa le verrou : — « Nous voilà en sûreté, » me dit-elle. — « Ho ! vous n'entrerez pas ! » cria-t-elle aux autres... Il fallut bien être heureux ! Nous le fûmes tant que je pus... Nous sortîmes enfin.

Mon étonnement fut extrême de retrouver tout le monde dans la salle à manger ! — « Huh ! le ni-» gaud ! » dit la jeune dame, par un petit reste de pudeur..... « Ha ! je vous assure qu'il n'est pas dan-» gereux !... Il m'a pourtant dit quelques douceurs : » mais je vous proteste qu'il ne m'en a pas fait. Je » le guettais. J'aurais appelé... Mais Monsieur est » trop poli, pour qu'une femme enfermée avec lui » en soit réduite à cette extrémité-là. » Il fallait entendre la friponne, avec son petit son de voix mignardement enrhumé !... Je soutenais la plaisanterie de mon mieux ; mais je m'aperçus bientôt qu'on avait tout vu. Ce qui m'affligea. Je m'en allai, ne pouvant plus soutenir les regards de Chéreau, emmenant Agnès avec moi. (Que je le connaissais peu, cet homme, et sa société !)

Mlle Lebègue, toujours fine en libertinage, se garda bien de me rien témoigner. Ce qui me tranquillisa. Dans la semaine elle lia une autre partie : ceci lui était d'autant plus facile que Chéreau faisait tous les frais. Ainsi, le dimanche suivant, on vint me prendre pour dîner. Aussi borné que l'autruche, qui cache sa tête et croit n'être pas vue (sans doute parce que mes organes étaient affaiblis par une mau-

vaise nourriture), j'imaginai qu'avec un peu de dissimulation, je ferais prendre le change. Lambertine était vis-à-vis de moi; je parus ne pas m'occuper d'elle. Mais je rassurais Mme Chéreau par des pressements de genou, qu'elle rendait à tout le monde, de sorte que personne n'ignorait ce que je lui faisais. Elle riait sous cape ; je le voyais, et me croyais bien fin!

Après le dîner, on voulut renouveler les tête-à-tête. Mais on avait pris des arrangements que j'ignorais. Mme Chéreau passa dans son boudoir. Je me levai pour la suivre. Je ne sais comment il se fit que Johnson me prévint. Je me trouvai seul auprès de Lambertine, qui nous enferma... Je ne savais pas encore que je l'avais déjà eue; ainsi je m'en félicitai. « — Viens ça, *grossoyeur!* » me dit cette fille, ou femme; « car la Chéreau en tient de ta dernière en» fournée; c'est pourquoi elle a voulu avoir son mari » aujourd'hui. Et moi, je veux que tu me fasses » une fille. On dit que tu les fais jolies? ce sera » mon gagne-pain un jour. » J'eus la pensée de cracher à la figure de cette *maroufflade*; mais j'étais trop avili par ma situation, pour me fâcher sérieusement. — « Moi veux manger du pain du maître et » de la maîtresse, » reprit-elle. Et elle me tira sur elle, en se renversant avec tant d'adresse, que je me trouvai heureux, avant de savoir par où........

Nous restâmes ensemble jusqu'a huit heures du soir, sans être troublés. Je ne savais ce qu'on était devenu..... Je sortis pour prendre l'air. Je ne vis

pas de lumière chez nous, ni aux fenêtres de Chéreau, ni à celles de Jonhson-Cahuac. J'allai respirer sur le *Pont-Neuf*; j'y trouvai Bathilde et Sailly, qui revenaient du spectacle en voiture. Elles firent arrêter, quoiqu'elles fussent avec deux hommes. Elles me reprochèrent obligeamment la cessation absolue de mes visites. — « C'est notre *dépuceleur!* » dirent-elles aux deux hommes; « mais de choix, et non en » payant... — Ah! que je suis fâchée, » ajouta Sailly, « que tu sois marié! Nous t'avions trouvé une » nouvelle Zéphire!... C'est une histoire. Imagine- » toi, en deux mots, que c'est la fille de la femme » d'un homme, qui sait qu'il n'est pas son père. Sa » mère est morte, qu'elle n'avait que trois ans : » l'homme l'a fait élever sans qu'elle le connût. Dès » qu'elle a eu douze ans, il l'a amenée à Paris, où il » l'a donnée à Madame, qui t'a fait chercher pour » la dépuceler. Mais depuis, elle a changé d'avis, et » s'y est attachée. Nous pensons qu'elle a découvert » son origine, par hasard, ou par la Police... Elle » la réserve pour le fils qu'elle a de M. Dupont, et » qui est chez le procureur. Il ne vient jamais à la » maison, et ne connaît pas l'état de sa mère. Mais » si tu avais été garçon, tu nous aurais vues, et tu » l'aurais eue à temps : car elle ne voulait pas être » du monde, et tous les jours elle cherchait à s'en- » fuir... » Après ce récit les deux filles me saluèrent, et le carrosse partit.

A mon retour, vers les dix heures, je trouvai tout le monde à table. On me dit qu'on avait été au spec-

tacle. Ce qui me surprit, ce fut de voir, dans la compagnie, une demoiselle de la rue *du Plâtre,* que je connaissais alors bien peu, ne l'ayant entrevue qu'une fois chez nous, un soir qu'elle était venue prendre Agnès pour la mener au bal.

Je serais tenté de croire que ce fut Lambertine qui me brouilla avec Mme Chéreau, en me prêtant *des comparaisons de charmes* insultantes, et que je n'avais pas faites, mais bien la blonde, qui satisfaisait ainsi sa méchanceté : on ne m'invita plus. Ou peut-être Agnès n'exigea-t-elle plus qu'on me donnât d'équivalent.

Rongé d'ennuis, de chagrins; privé la plupart du temps de plaisirs qui faisaient le charme de ma vie, au lieu de jouer aux cartes, comme les autres, ou aux cadratins, pendant les absences du prote, ou lorsqu'on avait vu *Harpagon*-Duperron s'éloigner en carrosse, je sortais, et j'allais examiner le tran-tran des *filles* de Paris. J'avais alors un singulier plaisir, qui depuis n'a pas été vain pour moi : c'était de me glisser dans les allées des filles publiques les plus huppées, de monter jusque dans leur appartement, ordinairement ouvert, de m'y introduire légèrement, et d'observer comment, dans ces maisons, chacun, suivant ses bizarres caprices, outrageait la nature. Souvent je jouais des tours plaisants, soit en déplaçant des choses laissées sur les chaises, soit en jetant sur la fille occupée du grand œuvre, une souris, prise dans les nombreuses souricières de l'Imprimerie Royale. Quel soubresaut! quels cris!... J'emportais

souvent les habits d'une fille qui s'était mise nue au second, soit au premier, soit dans un autre mauvais lieu vis-à-vis, et le hasard me servait quelquefois si bien, que je trouvai un jour, rue *du Chantre*, une jolie petite fille, nommée la *Duplessis*, dans la même position qu'une grande belle femme sa voisine, appelée la *Lebrun,* que je venais de dévaliser : je mis les habits de la grande chez la petite, et je portai ceux de celle-ci chez la grande, qui finissait. Mon extrême légèreté empêcha que je fusse entendu, en les posant sur la chaise. Je fus témoin de son étonnement, quand elle ne put entrer dans la chemise, de sa colère, de ses jurements. Je courus ensuite chez l'autre, et j'arrivai à temps pour voir la même scène répétée : Duplessis était dans la chemise de Lebrun, comme dans un sac ; ses jupes traînaient d'un pied, et l'eussent mise aujourd'hui (1790) plus qu'à la mode. Pour Lebrun, ses jupes ne lui venaient qu'au mollet, le corset n'étreignait pas les deux tiers de son diamètre, et la robe à la Française avait l'apparence d'un pet-en-l'air. Ce qu'il y eut de plaisant, c'est que ces filles, se voyant ainsi en mascarade, eurent toutes deux la pensée de se montrer à leurs voisines de l'état ; elles sortirent en même temps de chez elles ; au même instant, elles quittèrent leurs allées ; elles se rencontrèrent bec à bec au milieu du ruisseau, à deux pas de la demeure de *Crébillon fils*. Elles se regardent émerveillées, se toisent ; Duplessis éclate de rire ; Lebrun frémit de rage : — « Ah ! » petite chienne ! petite voleuse ! tu vas en mascarade

» avec mes habits! » Et elle l'empoigne. — « Tu y » vas bien avec les miens! » Sans l'écouter, la Lebrun, la tenant suspendue avec une main, la déshabillait de l'autre : tel un rôtisseur de la rue *de la Huchette* plume une dindonnette... — « Eh mais! » tu vas donc me mettre toute nue, et montrer mon » cul aux passants? — Ça m'est égal; je reprends » mon bien où je le trouve. » Et elle la dépouilla nue comme la main, à la grande satisfaction des curieux du quartier, qui étaient ravis de voir jouer le mécanisme de ce tour voluptueux qu'avait la Duplessis. Ils eurent le plaisir tout entier; car la petite, n'ayant plus rien à ménager, voulait déshabiller la grande. La Garde, avertie, vint mettre fin au scandale. Mais les deux actrices la virent à temps, et regagnèrent leurs demeures. La Garde, malgré le soutien du Despotisme, ne pouvait entrer dans les maisons sans commissaire : elle s'en retourna. Le commissaire *Chesnon* fut averti. Mais les deux scandaleuses payaient chez lui : il laissa tomber cela. Quand elles parurent devant lui, M. le commisaire voulut qu'elles fussent vêtues comme à l'instant de la rencontre. Duplessis avait l'air d'être en *domino* pour le bal; Lebrun ressemblait assez bien à une figurante à jupe écourtée de l'*Opéra*. Quoique revêtu du souverain pouvoir, avec des filles de cette classe, Chesnon eut de la peine à faire rendre les habits à la *petite sorcière:* car Lebrun n'accusait Duplessis de rien moins que de *sortilège*...

Ce fut en revenant d'occasionner cette scène,

qu'ayant entendu quelqu'un ouvrir l'appartement de Duperron, et me trouvant en habit, je fus obligé de me cacher dans un coin obscur. C'était l'abbé *Mandonnet,* jeune Lyonnais, précepteur des deux petits Anisson, donnant la main à la demoiselle leur sœur aînée, qui descendait. Je les voyais parce que j'étais depuis quelque temps dans l'obscurité; ils ne me voyaient pas, attendu qu'ils sortaient d'un appartement fort éclairé. Mademoiselle était absolument décolletée; sa gorge était rebondie et d'une éblouissante blancheur. Le petit abbé y porta fort librement la main, puis la bouche, sans que la jeune personne fît la moindre résistance... Ils achevèrent de descendre, et entrèrent dans un cabinet. Je courus presto à ma place, ôter mon habit, et me montrer. Puis je revins doucement à la porte du cabinet, où j'entendis quelque agitation. Je tâtai le trou de la serrure, et j'y mis l'œil... L'abbé disposait la demoiselle au mariage... J'attendis. On ouvrit le cabinet, qui était très éclairé. Je me mussai dans l'ombre. Mandonnet descendit; Mademoiselle remonta. Enflammé, dévoré de désirs par ce que je venais de voir, j'osai poser la main et la bouche sur ce beau sein! — « Laisse donc, » me dit Mademoiselle, « il ne » faut pas que tu rentres avec moi! » J'étais furieux de luxure, et je pris une autre liberté, qui me valut un soufflet... On rentra. Cette jeune personne a depuis été mariée au marquis *de Lambert.* Revenons.

Je jouai cent autres tours aux filles, pendant les trois années que je travaillai aux Galeries-du-Louvre,

sans avoir jamaîs été surpris, tant j'étais attentif. Tel fut celui de la rue *Tiquetonne,* vis-à-vis la marchande de modes du *Pied de Fanchette* (aujourd'hui un *café).* Une jolie fille, depuis parfumeuse au coin de la rue Gilles-Lecœurs *(a)*, quai des Augustins, en 1776, changeait de chemise sa porte entr'ouverte. Elle pose la sale sur une chaise, avant de prendre la blanche, et entre dans son alcôve. Je saisis cet instant pour les jeter toutes deux dans l'eau d'un demi-bain qu'elle venait de prendre. L'infortunée n'avait que ces deux chemises chez elle. Je la vois revenir. Son étonnement de ne rien trouver est extrême!... Elle veut courir à la porte... Sa nudité la retient... à la fenêtre... Elle s'enveloppe dans le rideau... Je la vis, désolée, finir par se vêtir sans chemise... Prête à sortir, elle les aperçut dans le bain!... Elle crut que le diable était entré chez elle...

Je ne rapporterai pas d'autres tours, effets de mon avilissement et de ma nullité : ils m'ont montré jusqu'où l'homme peut se rapetisser, quand, engagé dans une *impasse* de misère, il en est venu à *se mépriser lui-même!* Toutes ces petites malices étaient à cent lieues de mon caractère : c'est la misère qui m'avait rendu vil et méchant. O le protégé, l'ami de Madame Parangon! où es-tu tombé!... Une femme le relèvera : *Rose Bourgeois.* Je n'y suis pas encore; mais je touche à celle qui m'ennoblit un peu.

(a) On écrit aujourd'hui : *Gît-le-Cœur.* *(N. de l'Éd.)*

L'aimable Adelaïde Nicard avait, comme je l'ai dit, pris du goût pour Agnès Lebègue; mais, quoique vendue par sa mère, et possédée par le président *de Saint-Leu,* cette jeune personne n'en était pas moins honnête et délicate. Je lui avais plu : cependant, malgré la force de cette inclination, qui fut vive de sa part, et majeure de la mienne [comme on le voit par le plus gros caractère avec lequel je l'imprime] *(a)*, elle ne fit aucun tort à mes mœurs. Sa figure, sans être régulière, était plus que jolie, elle était séduisante. Elle avait gagné le cœur d'Agnès, comme le mien, autant par l'angélique douceur de son caractère, que par ses charmes. Agnès s'aperçut de nos sentiments, quoique exactement voilés, et elle résolut d'en profiter pour satisfaire un goût nouveau; car elle n'était pas plus fidèle à l'amour qu'au devoir conjugal. Nicard venait presque tous les dimanches et fêtes, engagée par son amie. Mais nous ne pouvions donner un dîner sans nous exposer à manquer du nécessaire dans la semaine. Cependant le plaisir d'avoir notre jeune amie était si vif, qu'il nous faisait tout oublier. Un dimanche de la fin de Mai, nous ajoutâmes au dîner une partie de promenade. Agnès avait sa robe de *gros de Tours,* qui la rendait brillante, et Adelaïde, plus étoffée, une jolie robe gorge-de-pigeon,

---

(a) Monsieur Nicolas, ici tout au moins, nous semble un peu charlatan : il nous permettra de croire que s'il imprime ceci en gros caractères, c'est qu'il n'en avait plus d'autres. *(N. de l'Éd.)*

qui lui donnait l'air d'une charmante enfant de seize ans... Nous fûmes rencontrés aux *Tuileries* par un certain *Beugnet,* imprimeur, peintre, graveur en bois, talent sous lequel seul il est connu : cet homme, d'une figure niaise et un peu égarée, avait été mon prote chez la veuve Quillau, dont il était, dit-on, l'amant, et à laquelle il avait soutiré une trentaine de mille francs. Il me salua, s'arrêta, et je lisais dans ses regards combien il était surpris de me voir avec de jolies femmes ! Je lui dis : — « C'est mon épouse » et son amie. » Je ne sais quel geste je fis, mais le bizarre Beugnet alla s'imaginer qu'Agnès était l'amie, et que Nicard, malgré sa fraîcheur, était ma femme. Elle fit en même temps signe à notre amie et à moi de le laisser dans son erreur. Nous ne vîmes là qu'un badinage innocent... Beugnet nous quitta, parce qu'il était en compagnie, qu'il aurait volontiers plantée là (me dira-t-il le dimanche d'après)

Il se fut à peine éloigné, qu'Agnès ne parla plus que de lui ; elle me fit cent questions sur ses talents, ses moyens. — « Ho ! » dis-je en riant, « c'est un » richard et un Hercule, ce qu'on ne dirait pas à sa » taille grêle. C'est lui qui est chargé d'apaiser les » fureurs utérines de sa vieille imprimeuse, et en » vérité, il faut être un héros ! » Ce langage était bien imprudent, tenu devant une femme que je devais bien connaître ! Aussi Nicard me pressa-t-elle la main, et je me tus. Mais l'impudente épouse d'un mari faible n'en continua pas moins l'entretien commencé.

Il faut dire ici ce que je ne savais pas alors, c'est qu'Agnès ayant essuyé une humiliation de la part de la dame Chéreau, à cause de sa pauvreté, elle n'avait pu la digérer, et malgré son goût pour Johnson, elle cessait d'aller dans cette maison. Je ne sais ce qui lui plut dans Beugnet, mais enfin il lui plut; peut-être fut-ce son *Herculisme?...* Elle proposa de l'inviter à dîner pour le dimanche suivant, avec notre jeune amie, pour laquelle elle pensait (me dit-elle tout bas) que ce pourrait être un parti. Cependant elle dit tout haut : — « Si ma bonne » amie veut, nous nous amuserons bien. Il me croit » elle, il la croit moi; elle sera moi dimanche, je » serai elle; tu auras le tablier, qui serrera ta jolie » taille, mon amie; moi, je ferai la demoiselle; » mon mari te brusquera, en mari, à moi les poli- » tesses... Cela sera plaisant... » Que ceci n'étonne pas! Le cœur d'Agnès était un abîme de contradictions, de chimères, d'inconséquences. Elle entreprit de *travailler* l'esprit d'Adélaïde, de le disposer. Cette jeune personne me demanda conseil. — « Prê- » tez-vous, » lui dis-je, « à un jeu qui suspendra » pour un moment le poids du rocher que je suis » obligé de rouler. » Elle sourit, et me promit tout.

Le dimanche venu, Mlle Nicard, arrivée de bonne heure, mit devant elle le tablier de cuisine, et fit la ménagère. Beugnet paraît; il fut surpris de la mesquinerie de mon ameublement, avec une femme si élégante! Agnès, qui s'était cachée dans l'alcôve en

l'entendant monter, rentre par un petit antichambre, comme si elle venait du dehors. Elle se laissa courtiser, tandis qu'Adélaïde faisait son ouvrage. A table, Nicard servit : Agnès affectait les façons d'une étrangère, et tandis qu'Adelaïde allait, trottait, venait, Mademoiselle Agnès étalait ses beaux sentiments avec le benêt Beugnet. Je suivais ma femme partout, l'embrassant, lui disant des douceurs : —« Je » t'adore! — Finis donc! — Jamais! » Je l'emportai dans l'alcôve, et... — « Que lui fait-il donc? — » C'est que je me brûle, » dit Adélaïde; « et il baise » la place. » Je me montrai. Un instant après, je m'aperçus qu'Adélaïde était descendue, au temps qu'elle était à reparaître. J'allai au-devant d'elle. Le marchand de vin, notre hôte, me donna deux bouteilles d'excellent vin, en me disant que la jolie demoiselle allait revenir. — « Qui les a payées? — » Votre femme... J'ai voulu euvoyer mon garçon » où la jolie demoiselle allait. Elle n'a pas voulu. » Je l'ai fait accompagner malgré elle, car je l'aurais » plutôt suivie moi-même; elle est si jolie, que je » suis sûr qu'on l'aurait attaquée. — Voilà du » moins un homme qui a des yeux, » pensai-je, « et non pas un Beugnet, dont le cœur est de bois, » comme ses ouvrages... » Je dis tout haut : — « Son air impose le respect. — Ho! il est vrai. » Adelaïde rentra. Nous remontâmes ensemble. Je lui baisais les mains, la croupe. — « Ma femme! ma » belle épouse! » lui disais-je, « que vous êtes belle! » que je vous aime! » Elle me regardait avec com-

plaisance, en montant doucement. — « Où sont » donc l'homme et la femme ? » dit le graveur en bois. — « Hé ! qu'importe ? » répondit Agnès. Le boiseleur l'embrassa. — « Elle prend plaisir à la » feinte, » me dit Adélaïde. — « Bien moins que » moi, » (en pressant la jolie taille de Nicard); « mais ils sont donc aveugles ? — Pour qui ? — » Vous si jolie ! Lui si laid ! — Ha ! tant mieux » pour ce qui me regarde ! — Pour tous deux, » m'écriai-je ; car elle entrait. Je mis mes deux bouteilles sur la table. On en goûta. — « Il est excel- » lent ! » s'écria le pâlot... Un instant après, arrivèrent deux garçons du traiteur *Selle,* l'un apportant une superbe dinde sortant de la broche, l'autre une matelote copieuse. Observez que nous n'avions que la soupe et le bouilli. — « Ha, Monsieur Nicolas ! » je reconnais que vous vous y entendez, et que » Monsieur est votre véritable ami ! — On ne pou- » vait moins faire pour vous et pour Monsieur, » répondit modestement Adelaïde. Beugnet se rengorgea si bien, que je fus un instant tenté de croire qu'il avait fait la dépense, et je trouvais cela fort extraordinaire ! Enfin le pâtissier apporta une tourte franchipane et confiture pour le dessert, avec une bouteille de vin blanc dont l'avait chargé notre hôte.

Après ce copieux dîner, qui dura jusqu'à cinq heures, nous sortîmes pour la promenade. Agnès me dit à part : — « Où donc as-tu trouvé de l'argent » pour un si beau dîner ? — Ce n'est pas moi. »

Elle se retira, craignant d'être remarquée. Je me hâtai de donner le bras à ma prétendue femme, trouvant dans ce jeu un plaisir délicat que depuis longtemps je ne connaissais plus..... Beugnet dit à Agnès : — « Il a peur qu'on la lui prenne! Soit; je ne lui » en veux pas d'être jaloux de sa bellotte : j'aime » mieux votre beauté, cela est plus solide. »

Adelaïde était la plus honnête des filles, quoique entretenue; elle était vendue par sa mère, aveuglée par un Président; mais elle n'était pas séduite. Cependant elle n'avait plus cette timidité de vierge, cette pudeur effarouchée des jeunes personnes de son âge; les libertés qu'elle était forcée de souffrir l'avaient rendue peu attentive pour des misères, surtout de la part d'un homme respectueux, déifiant, comme je l'étais. Elle écoutait avec plaisir, avec complaisance, sous le nom prodigué de *mon épouse!* de *ma chère femme!* les discours brûlants que je lui tenais; les baisers *blandas imitata columbas* que je lui ravissais, lorsque nous ne pouvions être aperçus. Hélas! (et elle me l'a depuis avoué, à nos derniers adieux), elle savourait, sans y penser, par une erreur d'un moment, les douceurs d'une union honnête avec un homme aimé!... Nicard, aux *Tuileries,* nous fit servir des glaces; mais si adroitement, que je crus que c'était le graveur de bois, et celui-ci, que c'était moi... Nous revînmes à près de dix heures du soir, avec de l'appétit. Nous avions de copieux restes : nous nous promîmes de bien souper. Cependant Adélaïde me dit à la porte : « Je ne saurais

» passer une nuit hors de chez ma maîtresse, sans » m'exposer à me perdre; je me retire. — Non! » mon amie! mon adorable amie!... — Hé! que lui » direz-vous? — Que ma femme s'est blessée... » qu'elle se trouve mal... Laissez-moi faire. » Elle me comprit. Je fis le chemin aussi vite qu'un coureur Anglais : à la montre d'Adelaïde, qui les avait comptées pendant mon absence, je fus dix minutes.

Je trouvai tout le monde en extase! Notre appartement était meublé! une glace sur la cheminée... une commode à dessus de marbre, outre la nôtre... une autre glace sur la belle commode... un beau fauteuil de velours, les autres sièges en canne... un bel alcôve, en arc doré, et dedans, deux lits jumeaux à tombeau, aussi de damas cramoisi, avec un excellent coucher... — « Qui a fait mettre cela, pendant » votre absence? » me dit-on. — « Celle qui avait » la clef, sans doute. — Il est vrai! il est vrai! » Et on regarda Nicard... — « J'avais commandé ce » petit ameublement, pour vous mieux recevoir, » Monsieur et Mademoiselle; mais vous savez » comme sont les ouvriers : ils ont cru beaucoup » faire, de ne pas manquer de jour!... » Nous nous mîmes à table. Je vis encore deux bouteilles de vin. Je pressai du genou le genou d'Adelaïde. — « Hé bien, Madame Brocard permet donc... — Que » notre amie reste, » me hâtai-je de répondre; « la cause en était trop légitime. — Je ne me serais » pas exposée à un refus, » dit Agnès, avec cette

malice qui n'abandonne jamais la plupart des Auxerroises. — « Ha! vous êtes aussi trop délicate! » s'écria le boiseleur, en lui baisant la main. Mais voyant sérieuse et baisser les yeux celle dont elle avait encore besoin, et qui venait de lui faire un si beau présent, elle ajouta : « Je serais restée sans » envoyer rien dire : car si on avait refusé, ou que » la sœur Margot fût venue avec son frère, où en » serions-nous ?... » Je tremblai à ce dernier inconvénient, auquel je n'avais pas songé... Adélaïde s'en aperçut. — « Tu as trop bien réussi pour qu'on ne » te remercie pas, » me dit-elle; « c'est une in- » grate. » Ce fut avec ces propos, et d'autres pareils, que nous fîmes un souper délicieux! mon illusion était complète, et jamais on n'eut autant de plaisir. Agnès elle-même, à laquelle il fallait toujours un peu de méchanceté pour être heureuse, avait exprès laissé ouverts les beaux rideaux cramoisis qu'on avait mis à nos fenêtres, parce qu'elle s'était aperçue que Chéreau, sa femme et Johnson nous examinaient à une croisée du troisième. Lorsqu'elle imagina qu'on nous avait assez vus, elle les courut fermer, en disant très haut : « Pourquoi donc tant » de curiosité à voir de pauvres gens? » J'entendis Mme Chéreau qui répondait : « Ha! voilà ce qui l'a » fâchée! »

Cependant le boiseleur, qui prenait du goût pour Agnès, qu'il croyait Adélaïde, lui fit sérieusement sa déclaration d'amour. Il envia le bonheur que j'allais avoir, de coucher sinon avec elle, du moins si près

d'elle! « Il savait bien ce qu'il faisait, » ajouta-t-il, « en courant si vite pour avoir la permission; il ne » travaillait que pour lui-même, voulant se procu- » rer cette bienheureuse nuit! » On finit de souper. Il était minuit. Beugnet, qui savait assez peu vivre, nous embarrassa fort! Il voulut absolument nous voir coucher. On craignit qu'il ne se doutât de quelque chose : Agnès fit signe à Nicard, qui se mit tremblante dans le lit où j'étais déjà, devant me lever matin. Non, jamais l'on n'eut une sensation aussi voluptueuse! J'étreignis dans mes bras ce beau corps, qui fuyait sans espace, en s'apetissant, en se concentrant en lui-même... Agnès avait reconduit son nouvel amant; le marchand de vin lui causa; nous les entendions. Je m'étais placé : je pénétrais dans le sanctuaire, sans avoir eu besoin de changer de position. — « Mon ami... tu me perds! » soupirait-elle. Je la rassurais par la voix éloignée d'Agnès... Que je fus heureux! et comme je bénissais le boiseleur, contre le bavardage et l'insavoir-vivre duquel je venais de pester!... Enfin j'entendis remonter Agnès. Nicard, encore trop émue, ne prenait aucun parti. Je me glissai prestement dans l'autre lit; je feignais de commencer à dormir, quand Agnès vint à nous : — « Ha! il étrenne les deux » lits! — Je me suis ôté du mien, dès que vous avez » eu le dos tourné, de peur que la belle Adélaïde ne » mît à terre ses jolis petons, comme elle allait le » faire. — Ha! bien! — Toujours honnête et spiri- » tuel! » me dit tout bas Nicard. Agnès, qui se désha-

billait, l'entendit : — « Hé! qui ne le serait pas » avec vous, charmante amie! » lui dit-elle. Et elle s'étendit en remercîments pour nos meubles. Je la priai de nous laisser, en lui observant qu'elle fatiguait notre jeune amie. Elle s'emporta : — « Ho! » tu es naturellement ingrat! » s'écria-t-elle. « Me » faire taire!... » Il fallut toute la douce éloquence de ma chère Nicard, pour calmer sa furie. Elle pleura, nous tourmenta... Enfin elle s'endormit auprès de notre jeune amie.

Le lendemain, je me levai dès six heures pour aller à mon ouvrage, et ne perdre pas une demi-journée en arrivant un quart d'heure trop tard. Nicard m'entendit, et se leva aussitôt que moi, laissant dormir Agnès, ensevelie dans le plus profond sommeil. Je me gardai bien de faire aucune caresse! La rusée Auxerroise pouvait feindre de dormir... Nicard descendit avec moi. Je lui témoignai le désir de la reconduire, mais, en même temps, que l'heure me pressait. — « C'est moi qui vous « reconduirai, » me dit Nicard; « nous avons » quelque chose à nous dire. D'abord que vous » êtes bien malheureux!... — Ha! je le sais! — » N'en parlons donc pas, cher ami!... » Je lui baisai la main : — « Voilà, » dis-je, « comme vous » punissez un insolent, qui... — Alliez-vous faire » comme *elle?*... Cher ami! je ne prétends pas être » avec vous dissimulée : *il* n'a point d'enfant de sa » femme, et *il* est très fâché que je ne *lui* en donne » pas un : mais je crois que ça vient de *lui*. Ma

» mère, qui est comme vous savez, voulait m'en faire » faire un : j'aurais mieux aimé mourir... Je vous » connus : je jetai les yeux sur vous... » Nous étions seuls; elle me baisa. « Mon ami! tu m'as » sauvé la honte... de te dire une chose... qu'une » femme ne peut demander, sans... avoir perdu » toute pudeur... Je te devrai mon repos, mon » innocence, et un sort : car si ma mère me con- » naissait une faiblesse, je n'aurais plus d'asile » contre ses desseins... » Nous arrivions à mon imprimerie. Je dis à mon Adelaïde : — « Ma char- » mante amie! je vous ai écoutée avec transport : » mais je ne vous ai pas dit un mot de ce que » j'avais à vous dire. Je vais me montrer au prote, » redescendre, et vous conduire jusque chez vous. » J'entrai; on me vit; on me parla; et je ressortis aussitôt. Je donnai le bras à mon Adelaïde, et je lui dis : — « Ta confiance, mon aimable amie, me » pénètre pour toi d'estime et de reconnaissance; » autant que ta générosité, si noble, si grande! » mais qui n'aura pas l'effet que tu en attends : *elle* » les vendra un jour... et en attendant, ils lui servi- » ront à recevoir ses galants, que la pauvreté de « son ameublement l'a empêchée jusqu'à présent » d'admettre chez *elle*. — Tu m'effrayes, mon ami! » — Je dis la triste vérité. — Aie de la fermeté; » ne te laisse pas dépouiller... » Nous arrivions. Il était sept heures. Je remis mon amie à sa maîtresse, et je m'enfuis sans écouter ce qu'on me demandait

de ma femme. Nicard m'excusa sans doute sur mon ouvrage...

Beugnet courtisa l'impudente Agnès durant trois semaines; au bout de ce temps, il fut instruit par ce Séry, celui qui m'avait remplacé chez Parangon. Le boiseleur me voulut beaucoup de mal de ce que j'étais le mari de sa maîtresse, mais moins, sûrement, que je ne m'en voulais à moi-même.

La douce intimité avec mon Adelaïde avait suspendu le sentiment de mes malheurs. Sa grossesse fut déclarée; et alors, elle se vit obligée à une extrême circonspection, afin de ne pas donner d'ombrage au Président, devenu plus jaloux que jamais. Mais nous n'en sommes pas encore à nos attendrissants adieux, qu'occasionna la méchanceté d'Agnès. Passons aux événements intermédiaires.

1764 Obligé de m'éloigner d'Adelaïde, qui de son côté ne venait plus chez nous, parce que la conduite d'Agnès Lebègue aurait pu lui faire du tort dans l'esprit du Président, il me prit, au commencement de 1764, une velléité de revoir Bathilde. Je passais donc un soir devant sa porte, lorsque j'aperçus, sous l'entrée cochère des *Américains*, un *sarcophage* à poêle blanc. Je passai. Trente pas plus bas, vis-à-vis la rue *de Grenelle,* à la fenêtre de la *Catiche*, une prêteuse sur gages-matrullê, son amie, j'entrevis... Bathilde. Elle me fit signe, et je courus à elle. Je fus plus sensible que ne l'aurais cru au plaisir de revoir cette bonne fille; son entretien me donna d'agréables reportés. Elle ne me fit plus ses an-

ciennes propositions : elle me pria de lui montrer à lire et à écrire, si j'en avais le temps ; parce qu'elle avait inspiré du goût à un Allemand, qui lui paraissait dans l'aisance. J'y consentis. Elle eut la délicatesse de ne pas vouloir que je lui montrasse chez la Catiche ; ce fut dans un appartement particulier que cette femme avait, rue *du Petit-Reposoir,* près la *Place des Victoires,* au second, maison qui fait le coin de celle *des Vieux-Augustins*. Bathilde me fit quelques présents, que j'étais forcé d'accepter, à cause de ma misère. Je sortais à midi, en veste, de l'Imprimerie Royale, et j'allais donner ma leçon jusqu'à une heure. Je fus remarqué par deux de mes camarades, *Hymette et Datte,* tous deux très mauvais sujets : ils publièrent que j'allais voir des *filles,* et firent parvenir ces bruits aux oreilles d'Agnès Lebègue par une dame *Mauger,* épouse d'un autre confrère. Ma vie fut empoisonnée par là : l'impudente Agnès ne garda plus de mesures ; les meubles donnés par ma chère Nicard lui servirent à faire un mauvais lieu de notre maison ; elle en vendit même, ou s'en laissa voler quelques-uns. J'étais absent tout le jour ; elle ne voulait pas que je vinsse dîner : je ne voyais rien... Je supportai mes peines, et parce que j'étais bon, et parce que j'étais réellement attaché à l'Alsacienne, non seulement parce qu'elle était belle femme, mais à cause de l'ancienneté de notre connaissance, et de la manière dont je l'avais faite. J'augmentais mon attachement par la lecture journalière que je lui faisais des Notes de mes

Cahiers, apportés à l'Imprimerie : je les lui montrais jour par jour, et celle de sa connaissance s'y trouva bientôt. Ainsi, nous célébrions tous les jours un anniversaire ; car si la date du jour manquait à une année, elle se retrouvait à une autre. Je me replaçais dans les circonstances où je m'étais trouvé, et je lui racontais, en pleurant, tantôt l'histoire de Madame Parangon ; tantôt celle de Madelon Baron ; tantôt celle de Colombe ; tantôt celle de Tiennette, ou de Toinette ; tantôt celle de Marianne Tangis ; tantôt celle de Zéphire, de Suadèle, de Zoé, d'Omphale, de Sophronie, de Nicard ! Celle-ci surtout faisait couler mes larmes à flots ; parce qu'elle était encore présente, qu'elle aurait fait mon bonheur, si j'avais été libre, et qu'elle me rendait père... Mais ce qui touchait le plus Bathilde, c'était Zéphire, qu'elle avait presque connue ! Je la pleurais sur son sein ; elle la pleurait avec moi...

Agnès Lebègue s'était tout à fait brouillée avec ma chère Nicard, parce que celle-ci dédaignait son Beugnet. La dernière fois qu'il se trouvèrent ensemble chez nous, encore que le boiseleur fût détrompé, je continuai d'appeler Adelaïde *ma femme*. Le Beugnet faisait l'amour. Nicard, voyant la cuisine négligée, l'alla soigner. Elle était ravissante, dans son commencement de grossesse. Je le lui dis ; et, voyant l'autre couple fort occupé, je la renversai dans l'alcôve. Elle fit un petit cri... « Qu'est-ce » donc ? » lui dit-on. — « Je me brûle » répondit-elle... — « Elle se brûle souvent ! » dit Beugnet...

On resta tranquille. Mais si on était venu, je ne désemparais pas. C'est qu'ayant été chercher Nicard, à mon retour, Zède Vilpois, notre voisine de carré, nous avait arrêtés, et nous avait attirés chez elle. Comme je me méfiais, j'avais l'œil attentif : je vis son vilain père sortir se reculottant. J'entrai chez nous, sans bruit : Agnès raccommodait le lit; puis se lava... Je revins prendre Nicard, sans m'être montré. Beugnet arriva, et je dis tout à mon amie indignée. Si Agnès et Beugnet nous avaient surpris, je racontais crûment ce que j'avais vu en rentrant... Mais une fois vengé, je n'y songeai plus.

Je ne voulus pas laisser sortir Adélaïde seule, me doutant qu'elle allait pour amplifier notre mesquin dîner. — « Ce sont nos adieux, » me dit-elle; « laissez-moi faire. » J'y fus bien forcé; je n'avais point d'argent. Nous eûmes une oie grasse, une matelote; de la poire et du raisin pour dessert. C'était à la Toussaint. En rentrant, je dis à Nicard : — « Allons doucement; sachons ce qu'ils disent. » Nous parvînmes à la porte sans bruit. Personne dans la chambre! Pas un mot! mais un *lampage* comme d'un chien qui couvre une chienne!... Adelaïde entre. Du coin de l'œil, elle les aperçoit. Elle leur fait signe que je monte, elle court au devant de moi. Elle me renvoie bien haut chercher le vin. Je descends bruyamment. Ils ont le temps de se remettre, et je les trouve causant tranquillement derrière un rideau de croïsée... La céleste Nicard met le couvert. Je la regardais avec adoration. Elle en

fut flattée. — « Tu m'aimes! » me dit-elle tout bas; « car c'est après... que tu me regardes ainsi... »

Notre dîner fut aussi délicieux que l'autre; mais il n'y eut point de promenade. A cinq heures, je reconduisis Adelaïde à sa chambre, rue où je montrais à lire à Bathilde. Je n'osai l'y posséder, sur un signe d'yeux qu'elle me fit... Ce fut là qu'elle me dit : — « Mon ami, vous m'êtes bien cher! mais je ne » reverrai jamais votre femme; et c'est son infamie » avec le vieux et dégoûtant marchand de vin qui » en est cause. Je lui aurais presque pardonné Beu- » gnet, s'il avait été seul. Mais un monstre! Que » faut-il être?... — Je vous le dirai demain chez » Madame Brocard, » lui répondis-je. « Je suis sûr » qu'elle a la quittance du terme, et tout l'argent » que je lui ai donné : je la fouillerai cette nuit. — » Quitte-moi, mon ami, à cause du Président; il est » cinq heures et demie. Et viens dîner ici avec moi » tous les dimanches. » Je me retirai aussitôt, et je montai chez Bathilde.

Elle m'attendait, ne faisant plus son *commerce*. Je lui racontai l'emploi de ma journée. Elle m'embrassa en me disant : « Je te félicite, mon ami. » Voilà la femme qui doit te rendre heureux; c'est » ta Nicard, qui est véritablement ta femme, et non » pas la gourgandine que tu as follement épousée. » Elle me dit ensuite qu'elle était prête à quitter Paris; que son payeur Allemand était un baron qui lui avait déclaré qu'il ne pouvait plus se passer d'elle, et qu'il fallait qu'elle l'accompagnât dans son château...

« Mais, » ajouta-t-elle, « je dois prendre vos avis, » comme ceux du seul ami que j'aie au monde, » prête à ne rien faire de ce que vous désapprou- » verez! — Dieu me préserve, » lui répondis-je, « de vous conseiller de rester dans votre état! s'il » vous est possible de devenir d'un degré plus hon- » nête, il faut en saisir l'occasion. Je serai privé » d'une amie en vous perdant; mais je serais bour- » relé de remords si je vous conseillais de rester! — » Il faut donc nous séparer! » me dit-elle, la larme à l'œil; « car je n'attendais que votre avis pour me » décider : tout est arrangé de la part du baron. » Adieu, mon ami; et s'il faut te le dire, puisque » tu m'as décidée, c'est demain que je pars!... Mais » si tu le voulais encore, parle. Un mot, et je reste! » Je n'y mets qu'une condition : tu quitteras une » épouse indigne de toi; nous vivrons ensemble; » j'aurai la boutique de Madame Dupont aux *Deux* » *foires,* sans néanmoins faire tout son commerce; » j'ai mille écus de rentes; nous vivrons ensemble » honnêtes et heureux. — Ha! mon amie! dont je » vois en ce moment toute la sincérité! si j'étais » garçon, je me donnerais à vous, dans cet instant, » pour mari! Mais que je vous fasse la concubine » d'un malheureux... le but où s'adresseront tous » les traits de la méchanceté d'une furieuse! Non, » non! Je ne le veux pas! il ne le faut pas!... Je suis » sans fortune, sans ressource, sans état, sans mérite, » sans intrigue; je ne pourrais vous rendre le » moindre service, si vous aviez besoin de moi...

» Séparons-nous, ma chère Bathilde! car si je vous » ai toujours abordée avec plaisir, je ne vous quit- » tais plus, depuis quelque temps, sans un sentiment » douloureux qui me déchirait l'âme! Je perdrai, par » votre éloignement, le seul plaisir qui me restât » au monde; mais je serai délivré d'une cruelle » peine! — Ha! » s'écria-t-elle, « que n'ai-je une for- » tune! je resterais à Paris... Mais je pars demain!... » Cependant, je sens que c'est avec bien de la » peine! » Nous entendîmes la voiture du seigneur Allemand s'arrêter à la porte... Bathilde se jeta vivement à mon cou, en me disant : — « Tu le veux » donc! — Oui! — Adieu!... peut-être pour tou- » jours!... » Je sortis... Je ne l'ai jamais revue... Je n'ai eu qu'une fois de ses nouvelles, par une grande blonde, sa camarade, qui m'assura que Bathilde était devenue l'épouse du baron Allemand. Disait-elle vrai?...

Le départ de Bathilde me laissa un vide cruel! qui le fut bien davantage encore peu de temps après. Je comptais sur Nicard. J'allai dîner avec elle le dimanche suivant. Nous fûmes très heureux: car je fus régalé, et je jouis d'une jolie femme que j'aimais. Je lui parlai de Bathilde, et elle regretta de ne pas l'avoir connue... Je ne quittai mon amie qu'à six heures, chassé par la crainte de la venue du Président. Je retournai chez nous. Je n'imaginais pas y trouver Agnès Lebègue; je la supposais avec Beugnet. Point du tout! elle était restée seule, toute l'après-dînée, le boiseleur ayant eu des occupations,

et elle me fit un train épouvantable. Elle savait apparemment où j'avais été, car elle me le reprocha, et fit des menaces que je ne compris pas en ce moment... Je me couchai avant huit heures. Beugnet survint, et Agnès fut emmenée, pour ne rentrer qu'après minuit.

Le dimanche suivant, Agnès sortit, en me demandant si elle devait mettre le pot-au-feu, que je soignerais, attendu qu'elle ne devait rentrer que le soir. Je lui répondis que je sortirais aussi, et que peut-être irais-je dîner au faubourg *Antoine*, chez ma sœur. Elle partit. Je m'aperçus que Beugnet l'attendait à la porte. Je comptai sur une journée heureuse. Sûr de n'être pas observé, au lieu d'aller au faubourg où j'avais résolu de passer d'abord, pour ne pas mentir, je pris bien par le pont de *la Tournelle,* mais je suivis le *Port-au-Blé,* et je gagnai le *Pont-Neuf*. Je déroutai par là mes deux espions, qui me suivirent au faubourg, où je n'étais pas. Ils se placèrent chez un marchand de vin, à portée de me voir sortir, et ils y restèrent depuis dix heures jusqu'à trois, que la faim obligea Beugnet d'aller acheter un pâté de douze sous chez mon beau-frère. Ne me voyant pas, Beugnet demanda si j'étais venu. Par un principe qu'avait Beaucousin, de ne jamais satisfaire la curiosité d'un inconnu sur quelqu'un qu'il connaissait, il répondit que j'étais parti en prenant l'allée de traverse qui conduit de la rue *Charenton* à la grand'rue *Antoine*. Beugnet, satisfait, prit encore quelques biscuits, ainsi qu'une brioche, et alla dîner avec Agnès Lebègue.

Que faisais-je pendant ce temps-là? J'étais heureux... J'arrivai chez Nicard à onze heures et demie. Elle finissait sa toilette, et allait passer sa robe; elle était en corset, chaussée, coiffée, mais sa gorge de lis était découverte. Ce fut dans ce voluptueux costume que je la possédai... plus d'une fois... Comme nous nous aimions!... Nous ne dînâmes pas tête à tête; elle avait invité la coiffeuse, et lui avait dit de revenir à deux heures. Heureusement!... Je fus agréablement surpris quand je vis entrer cette jolie fille! c'était Mlle *Désirée Didier*. Notre repas fut gai, et dura jusqu'à près de cinq heures... Nous venions de quitter la table, et nous étions auprès du feu, quand nous entendîmes frapper doucement à la porte. Adelaïde pâlit. « Ne me démentez en rien! » dit-elle à Désirée, en lui prenant la main, qu'elle mit dans la mienne. Et elle courut ouvrir, en disant : « Vous avez frappé » si doucement, que je croyais m'être trompée... » C'est Monsieur le Président, » nous dit-elle. Et à lui : « Voilà mon aimable coiffeuse et son prétendu » qui ont dîné avec moi. Ils partaient, car ils ont » bien affaire, lorsque vous avez frappé. » Ce mot nous disait de nous en aller. Aussi partîmes-nous à l'instant même. Je donnai le bras à Désirée, et nous prîmes, heureusement! par la rue *du Petit-Reposoir,* où la Catiche était sur sa porte. Elle me pria d'entrer, pour me parler de Bathilde. En ce moment, j'aperçus Beugnet et ma femme au haut de la rue. Je me précipitai dans l'allée, et tirai Désirée à moi. Elle monta sans difficulté, ne connaissant pas la Catiche

pour ce qu'elle était. Ainsi, je ne fus pas aperçu... J'ai su depuis qu'Agnès Lebègue avait instruit le Président de notre liaison, à Nicard et à moi; qu'elle s'était engagée à nous faire surprendre, en tête-à-tête, ce dimanche-ci, etc. Elle allait chez Nicard, comptant jouir de notre confusion. Elle ne trouva que cette jeune personne seule, le Président s'étant caché, pour entendre la conversation. L'on ne se fit que des politesses, sans parler de moi, si ce n'est que Nicard demanda de mes nouvelles. — « Il a dîné au » faubourg *Antoine,* » répondit Agnès. Ce qui dut paraître drôle au Président. La visite fut courte.

« Cette femme est une trigaude, » dit le Président dès qu'elle fut partie. Et il conta tout ce qu'il appelait ses mensonges. Adelaïde fut effrayée autant qu'indignée. Elle m'indiqua un rendez-vous pour le dimanche suivant, par l'entremise de Désirée, chez cette jolie coiffeuse, rue *du Plâtre,* où Nicard voulait me faire ses adieux, en nous donnant à dîner... Je m'y rendis par un long détour, et prenant par des passages inconnus, où l'on ne pouvait me suivre. J'arrivai à une heure. Nicard y était, et le dîner prêt à servir. Nous n'étions que nous trois; mais il nous survint à l'improviste un M. *de Roncy,* amant incommode de Désirée, et connu d'Adelaïde, qui le pria de se mettre à table. Heureusement il s'en alla dès qu'il eut mangé, voyant que je n'étais pas là pour le compte de sa maîtresse. Dès qu'il fut sorti, Nicard me dit : « Il faut nous séparer! Le Président, averti, » et naturellement jaloux, nous surveille, et cette

» partie-ci répétée, il nous y surprendrait. Le seul
» moyen de salut est de cesser absolument de nous
» voir. Si vous étiez garçon, ce serait autre chose...
» Ma chère Désirée! mon amie, dont je connais le
» cœur! je te recommande mon ami et le tien!
» console-le de mon absence, en le recevant les
» dimanches! Donne-lui de mes nouvelles! Répète-
» lui nos entretiens, et rends-moi les vôtres!...
» Deux ennemis cruels nous empêcheront de nous
» voir; tu nous réuniras en esprit!... O ma chère
» Désirée! adoucis-lui, par ton charmant sourire,
» mes peines que tu lui raconteras! Tu m'adouciras
» de même les siennes!... Et toi, mon ami, que je
» cesserai de voir, mais que je n'oublierai pas, ouvre
» ton cœur à mon amie! dis-lui les tendresses que
« tu me dirais! Elle me les répétera, et je croirai
» les entendre de ta bouche; je les scellerai d'un
» baiser comme celui-ci, et tu m'auras fait l'amour. »
Désirée, qui avait le sourire charmant, embellit cette péroraison par un souris, suivi d'un joli baiser sur les lèvres de Nicard, répété sur les miennes. Elle sortit ensuite, sans doute de concert avec Adelaïde, et... je possédai mon amie... pour la dernière fois!... Désirée reparut; Nicard versa deux larmes, en me pressant contre son sein, et partit seule. Je ne la suivis que de loin...

Tels furent nos adieux; et telle fut aussi l'origine de ma liaison avec la jolie Désirée, dont les bontés adoucirent souvent mes tribulations. Elle fut marraine de la seconde fille de ma femme, avec Johnson

ou Beugnet, je ne sais lequel, et elle la nomma comme elle, *Élise:* cette enfant est morte infirme, à l'âge de sept ans. J'allai voir souvent Désirée, pour recevoir des nouvelles de Nicard, qui accoucha d'une fille le 12 Mars 1763. L'accueil que me faisait Désirée était inégal. Quelquefois je le trouvais gêné; d'autres fois il était charmant! Je la crus capricieuse; je ne savais sur quoi compter; et comme les malheureux sont timides, je l'allai voir rarement. A la fin, je sus que de Roncy lui avait fait des propositions de mariage, et elle paraissait gênée si j'arrivais aux heures de sa visite.

Désirée avait en outre pour voisin un M. *Lefort,* auteur-compilateur, etc. C'était un vieillard absolument cassé, et cependant jaloux d'elle. Désirée le respectait. Il avait été l'ami de sa mère : il avait promis de la doter de tout son avoir, à condition qu'elle lui accorderait la douceur de sa société le matin et le soir; dans l'intermédiaire, il était dehors, dînant toujours en ville. Ce vieillard me fit mille amitiés. C'était un vif partisan de *Quinault :* il me nota toutes les belles tirades de cet auteur, sur un exemplaire que j'avais. Il était amoureux de Désirée, et fort jaloux de M. de Roncy, prétendu de cette jolie fille; mais on verra qu'il ne l'était pas de moi, et qu'il aimait à me la voir caresser.

Un soir, il m'arriva d'aller chez Désirée, qu'il faisait absolument nuit. Cependant elle n'avait pas de lumière. Elle me reçut bien. Entré dans sa chambre, qui était à côté de celle de M. Lefort, nous

parlâmes de notre excellente amie, Mlle Nicard, et je chargeai la belle Désirée de lui porter mes caresses, suivant notre convention. Celles que je fis furent vives, mais respectueuses; j'étais à ses genoux, la tenant penchée dans mes bras. Dans un moment où je lui prenais un baiser, sa jolie bouche n'évita pas la mienne... Ému par cette faveur, je renversai Désirée, je cherchai le bonheur, et je le trouvai... Tandis qu'il durait, je m'aperçus de plusieurs tressaillements extraordinaires de la belle brune, et je crus que le tempérament seul les causait. J'étais ivre de joie de posséder une si jolie personne, moi, pauvre!... Après quelques heures de volupté, elle me dit tout à coup : « Je me suis oubliée! Il est » tard! Allez-vous-en!... » Je m'aperçus avec étonnement qu'elle n'avait plus sa chaussure! Ses jolis souliers étaient sur un petit escalier... « Ha! ceci » ne peut se rendre à la chère Adelaïde! » s'écria-t-elle, avec un soupir. — « Si, ma charmante amie, » avouez-le lui! Mais cela n'irait pas dans ma » bouche. » Je partais. Elle me retint : — « Si vous » apercevez quelqu'un dans l'escalier, dites aussitôt, » comme si vous vous parliez à vous-même : Mon » Dieu! comment faire!... »

Je sortis. En effet, dès les premières marches que je descendis, je m'aperçus qu'un homme se cachait. J'affectai la plus grande douleur, et je dis la phrase que Désirée m'avait suggérée. Je descendis; je quittai la maison en soupirant.

Le lendemain, Désirée vint nous voir, Agnès

Lebègue et moi; elle nous fit présent de deux louis; puis elle me dit en particulier : « M. de Roncy a été » si touché du tableau que je lui ai fait de votre » situation, qu'il m'a remis cette somme pour vous » la prêter... » Nous acceptâmes les deux louis, que nous ne rendîmes pas : Mlle Nicard les remit à Désirée à mon acquit. Mais Désirée m'avait prévenu que c'était un don, et que ce n'était un prêt qu'aux yeux d'Agnès.

Voici d'autres distractions à mes peines (on a toujours celles-là dans la jeunesse; ce n'est que dans la vieillesse qu'on n'en a plus)! Nous avions deux voisines, Zède Vilpois, fille du principal locataire, et Javotte Prudhomme, fille d'un imprimeur en taille douce au troisième. Zède avait un amant. Javotte était laide, mais jeune; fort grêlée, mais ayant un beau sein. Il m'arrivait quelquefois de la caresser, en l'absence de ma femme. Rien de si facile que les filles de Paris. Je suis bien convaincu, qu'à moins d'une extrême attention de la part des mères, dans les conditions aisées, aucune ne parvient intacte jusqu'au mariage... Javotte Prudhomme, quoique vierge, à ce qu'il me parut, apporta moins d'obstacles qu'aucune personne que j'eusse rencontrée en province.

Une élève de Désirée, Mlle *Edmet,* fut encore moins avare de ses faveurs. Un dimanche matin, que j'étais au lit fort tard, elle entra derrière la tapisserie qui nous servait d'alcôve. Ma femme agissait dans la chambre. Je pris une liberté décisive. Elle la souf-

frit sans la moindre résistance, et j'allais ravir la dernière faveur si Désirée ne fût pas entrée en ce moment. Ce qui obligea la petite Edmet de me quitter.

Le lendemain, la jeune élève sachant que ma femme dînait avec Désirée, elle vint à midi, mangea de mauvais haricots avec moi, but de l'eau. « Le » pauvre régal! » lui dis-je. La jeune enfant se jeta dans mes bras, et se trouva contente, au moyen d'un triple dédommagement que lui donna l'amour.

Ainsi, au sein d'une misère profonde, j'avais moins de délicatesse, moins de vertu que si j'eusse été riche, par une raison singulière : toutes les femmes étaient au-dessus de moi! Je les désirais, comme il est naturel de convoiter ce qu'on ne peut que difficultueusement obtenir; et j'en jouissais plus délicieusement qu'un monarque, à qui tout cède, et qui voit tout au-dessous de lui.

On vient de voir la généreuse Nicard payer ce que m'avait prêté Désirée, et cette jeune fille elle-même ne pas reprendre son présent. Mais il me restait encore un genre de femmes à connaître. La plus effrontée, la plus lubrique des entretenues que j'aie approchées dans ces temps-là, était une demoiselle *Talon,* fille à la solde d'un M. *Pidansat,* greffier au Parlement, et qui avait pour greluchon un certain B**, un beau-fils gâté de la veuve imprimeuse de la *Musique*. La demoiselle Talon avait deux sœurs : une superbe femme, appelée Mme *Desvignes,* qui avait quitté le métier pour épouser un horloger; une autre, qui était laide, et qui servait de courtière aux

deux autres. (C'était comme dans la famille des *Vestris*, où l'un était *le Diou de la Danse!* le second jouait les premiers rôles à la *Comédie-Italienne,* et le troisième faisait la cuisine)... Les trois sœurs avaient une commune amie, fort gentille, appelée *Chouchou,* et plus communément la *Petite-Brûlée,* du nom de son amant, médecin très libertin, riche, et homme du monde... Nous fîmes connaissance avec la belle Talon, qui demeurait vis-à-vis nos fenêtres, rue *de la Harpe*; nous allâmes chez elle, et elle vint chez nous. Elle donnait des modes à faire à Agnès Lebègue, et, en louant de mauvais ouvrage, elle lui procura la pratique de sa sœur Desvignes, ainsi que de la petite Brûlée. Ces trois femmes étaient charmantes par la figure, et Chouchou par la figure et par le caractère. Je la regardais comme une autre Nicard.

Un dimanche, elle était assise à la fenêtre de Mlle Talon, feignant de s'occuper à caresser un chat. Je l'admirais. Elle s'en aperçut, et elle parut se complaire à redoubler ses caresses. Mlle Talon m'appela. Je descendis précipitamment. Je la trouvai dans l'escalier : — « Je vais chez vous, » me dit-elle; « Brûlée vous attend. N'allez pas faire le sot; son » homme est usé, et elle a bon appétit. Je distrai- » rai votre femme. »

J'entrai fort ému! — « Voilà un chat bien heu- » reux! » dis-je à Brûlée. — « Ça ? » me répondit-elle, en le jetant à terre; « ce n'est pas lui que je » caresse : cela ne prend, ni ne rend. » J'étais au-

près d'elle. Je lui baisai la main, qu'elle avait gantée. Elle se déganta aussitôt, et me la présenta. Je la pressai : je passai un bras autour de la taille de la belle, qui se laissa mollement aller sur moi. Je fourrageai sa gorge de lis, et... je ne ménageai rien... Elle fut satisfaite... Elle me dit, dans un entr'acte : — « Ha! mon ami! tu prends... et tu rends!... » Elle me témoigna la plus vive amitié... Nous jouâmes ainsi plus de deux heures, et jusqu'à ce que Mlle Talon l'appela. C'était le signal de mon départ.

Je trouvai Talon dans notre escalier. — « Hé » bien? » me dit-elle. — « Votre amie vous dira » cela. — J'y cours; car je suis curieuse. » J'allai me mettre à notre fenêtre, d'où je reçus des félicitations muettes des deux Belles... En fouillant dans une de mes poches, que je trouvais pesante, j'y sentis un petit paquet très lourd. C'étaient cinq louis. Mes regards, après cette découverte, exprimèrent ma reconnaissance à la jolie Brûlée, ma seconde Nicard.

Dans la semaine, Talon vint un soir chez nous à neuf heures. Elle et moi nous nous mîmes à folâtrer, parce qu'elle m'agaça. Tandis que ma femme achevait de lui monter un bonnet, elle s'enfuit derrière la tapisserie qui cachait notre alcôve, en sortit une ou deux fois... Enfin, elle me dit fort bas : « Un coup fourré!... » et m'offrit la victoire, que je remportais, tout en feignant de courir encore après elle autour du lit... Elle se trouva si bien de

ce jeu qu'elle revint plusieurs fois, et qu'elle m'envoya souvent tenir compagnie à l'aimable Brûlée.

Un jour, sa sœur Desvignes (l'horlogère), grosse maman appétissante, vint la voir. Je considérais cette belle femme avec un plaisir marqué. Sa sœur, ma voisine, me fit signe. Je courus. Talon venait au-devant de moi. — « Ma sœur a un pauvre mari ! » et elle est sage !... Je t'ai vanté... Houspille-moi-» la un peu... » J'entrai. La belle Desvignes était sur le sofa, toute décolletée. J'allai l'embrasser. — « Au fait, avocat ! » me dit Talon. Je fus donc au fait et au prendre...

Je n'eus pas longtemps cette utile Talon : elle fit la connaissance d'un M. *Pidansat,* parent du célèbre *Mairobert,* et ce Pidansat, qui l'entretint d'abord, l'a ensuite épousée... Nous ne la revîmes pas, non plus que sa sœur, ni Brûlée. Mais elles m'avaient fait négliger Nicard, qui valait mieux qu'elles !...

Je perdis alors mon père, qui mourut le 16 Décembre 1763. Je ne pus, faute de moyens, aller fermer les paupières de ce digne homme. Je ne me rendis auprès de ma bonne mère que dans le carême de 1764, n'emportant que douze francs pour mon voyage, et n'en laissant que six à la maison... Je trouvai à Sacy tous mes frères et mes beaux-frères. Les affaires s'arrangèrent en trois semaines, plutôt mal que bien. Je me blessai à la jambe en portant ma fille Agnès, et je revins boiteux à Paris. Agnès Lebègue avait fait des dettes en mon absence. Il fallut payer en arrivant.

C'est à cette époque que je perdis Nicard. Pendant mon absence, elle était venne à mon ancienne demeure pour me consulter. Agnès Lebègue eut la méchanceté de lui faire dire par Zède Vilpois qu'elle ne savait ce que j'étais devenu. Il s'agissait d'un mariage que le Président faisait faire à Nicard. Elle y consentit, me croyant passé en pays étranger. J'arrivai le lendemain de ce mariage, qu'Agnès se fit un malin plaisir de m'annoncer. J'essayai de voir ma chère Nicard. J'y réussis; je lui exprimai mes regrets. Elle fut au désespoir! — « Si le Président me » quitte, » dit-elle en soupirant, « j'aurais cent fois » préféré au mariage, d'être ta maîtresse, connais- » sant combien tu as d'honneur... » Elle m'accorda ses faveurs, son mari, à qui une perfide maîtresse avait fait donner la *gonorrhée* quand elle avait su qu'il allait se marier, n'ayant pu jouir de ses droits la nuit précédente : la misérable s'était substitué, au milieu de la nuit, une fille gâtée. Le Président avait voulu badiner le matin : — « Gardez-vous de moi! » lui avait-elle dit; « heureusement, vous avez joué » avant-hier!... » Le Président avait été très en colère contre le mari... Je ne sais ce que serait devenue cette aventure, et peut-être aurais-je eu ma Nicard en ménage avec moi, de l'aveu du Président, sans ce qui va suivre. Car tout doit me nuire.

Je ne parlerai pas des aventures de passade : de la grande *Laurence,* amie et compagne de Bathilde, sur laquelle je dis un mot dans mon CALENDRIER; de la belle *Vadé;* des quatre sœurs *Decour*;

des *filles* que je voyais, comme *Saint-Cyr, Victoire, Zoa, Françoise Bienfaite, Psyché, Rosette, Préludine, Agacette,* etc..., de mes tours scélérats, comme à M[lles] *Laurens,* cousines de Villedeuil, depuis ministre, *Dauvergne* la boursière, *Agathe Lamesle, Hélénette,* etc.; de celles avec qui je retrouvais mon cœur, comme il m'arriva chez l'adorable *Nazanje*; de mon aventure avec *Émilie Raunart*; de la rencontre avec *Apolline Canapé,* ma fille, et celle de la jolie *Percinette,* que m'avait fait posséder *Nannon-Prévôt* (1); de mes amusements réellement enfantins avec M[lles] *Autran* et *Romilly,* où quelquefois arrivaient des faits bien extraordinaires, comme celui de M[lle] *Ményer*; où je trouvais des arrangements singuliers, comme celui des quatre Meslier, aïeule, mère, et les deux filles; des aventures où je fus aimé par M[mes] *Hollier, Mauviette, Saniez, Inoboccir* (*a*); où j'étais emporté par un goût factice, comme je le fus avec la *Rainefort,* autrement dite la *Tailleuse;* M[me] *Baptiste,* la limonadière vis-à-vis la *Comédie-Française*; M[me] *Vingt-cinq*, de la rue Dauphine; *Hélène Brocard,* fille de la maîtresse couturière de ma sœur *Margot*... C'étaient autant de consolations de mon malheureux mariage.

Mais voici l'aventure, d'un genre bien différent de toutes les autres, qui m'éloigna de M[lle] Nicard pour jamais.

---

(1) En 1755.
(a) Riccoboni. *(N. de l'Éd.)*

On sait qu'à Sacy je m'étais blessé à la jambe, en portant Agnès, ma fille. C'était le prélude des chagrins que devait me causer cette belle enfant... Le *baume d'Arcéus* me causa un érésipèle, et je fus obligé de garder le lit quinze jours. Il y eut, à ma convalescence, une scène qui devait me brouiller avec le prote du *Louvre*; Agnès alla voir son galant, un jeune chirurgien, nommé *Aubé,* et me laissa sans nourriture, au point que je tombais en défaillance; j'appelai à mon secours une voisine, maîtresse d'*Henner* (depuis municipal et guillotiné) : cette jeune veuve me fit une soupe. Agnès, qui sentait son tort, eut l'infernale malice de passer le soir chez le prote du *Louvre*. On la retint à souper. A dix heures du soir, elle se fit reconduire par mon ami Renaud, par M. et M[me] *Werkàwin,* et leur sœur. M[me] *Duflot,* ma voisine, gronda ma femme en rentrant. Grande rumeur! qui me fit faire la grimace par le prote, petit homme aigre. Sans Renaud, je perdais ma place, moi alors si pauvre, par l'inconduite d'Agnès Lebègue, qu'elle vendait les meubles donnés par Nicard!... Ho! qu'une épouse libertine et sans économie est un redoutable fléau!...

Ce fut à ma convalescence que, me promenant un soir rue *Honoré,* au sortir de l'ouvrage, pour y voir Laurence, et lui parler de Bathilde, je fus frappé de la vue d'une charmante personne, fille du marchand de soieries du coin de la rue *Traversière*. Je fus ébloui!... J'étais alors sans vertu, sans âme, sans

courage... Je m'abandonnai follement à une passion insensée...

Cependant, craignant d'être renvoyé quelque jour par Werkawin, je parlai de mes craintes à quelques ouvriers de l'*Université;* entre autres à ce Gonnet, que l'on a vu à Auxerre, puis à Sens. Ce fut lui qui me vanta et qui me fit avoir la place de prote chez *Quillau,* de la rue *du Fouarre.* Il vint m'en avertir avec empressement; car il m'aimait. Je fus accepté à dix-huit livres par semaine, fête ou non fête; outre une *copie* de tous les ouvrages : ce qui pouvait valoir trois cents livres.

J'entrai chez F.-A. Quillau pour régir son imprimerie vers le 2 Juillet 1764. Je fus d'abord tout occupé de mon état. Mon gain suffit à peu près à notre dépense : je n'avais plus de déchets à craindre. Agnès Lebègue qui, dans les commencements, ne pouvait avoir d'ouvrage en modes, en eut alors, en se disant femme de prote; nous travaillâmes tous deux. C'était là sûrement la conduite qu'il fallait continuer à tenir, pour vivre dans une honnête aisance. Je remplis mon devoir comme aucun prote de Paris ne l'a rempli (j'en ai encore cinq cents témoins). Il le fallait. F.-A. Quillau était un jeune homme encore mineur, peu avancé, dont la maison était à faire. Je réussis, à force de travail et d'exactitude. Je montai, en trois années d'administration, son imprimerie de quatre à douze presses. L'ouvrage abondait de toutes parts; mais je me tuais. Mon estomac, affaibli par le travail et par la mau-

vaise nourriture que j'avais eue, en travaillant au *Louvre,* cessa de digérer. J'en ai cruellement souffert pendant quinze ans!... Mais j'étais si fort naturellement, que je me soutenais toujours. Je ne mis jamais un seul jour d'interruption à mes travaux. Tous mes moments de loisir, sous la charge accablante de soixante-six ouvriers, furent employés à la composition de mon premier Ouvrage, intitulé LA FAMILLE VERTUEUSE, comme on le verra bientôt.

Mon travail, comme prote, consistait : 1° à lire toutes les premières épreuves ; 2° à veiller sur les presses, pour les obliger à faire de bon ouvrage ; 3° à surveiller et assortir tous les caractères ; à les conserver ; à les faire renouveler ; 4° à donner le goût aux *compositeurs*, pour les titres et la disposition de l'ouvrage ; 5° à faire les prix avec les ouvriers, et la *banque* le samedi ; 6° à veiller à ce que les ouvriers ne prissent pas trop de *salé;* en un mot, à ménager également les intérêts du maître et du compagnon : 7° à voir et corriger moi-même les tierces ; c'est-à-dire la dernière révision, après laquelle l'ouvrage va sous la presse, et passe ensuite dans le public, sans être revu par l'auteur : tâche la plus importante, et la plus fatigante de toutes les fonctions *protales;* 8° à faire les affaires du dehors, qui devaient être le lot du *bourgeois*, mais dont il se dispensait volontiers, pour vivre dans une insouciance générale, se contentant de donner un coup-d'œil à son produit et à ses rentrées, une fois la semaine ; 9° à composer tout le Grec des différents

ouvrages. Je joignais à tout cela une attention extrême au papier, aux étendages, au nettoiement de l'imprimerie, que je venais faire faire sous mes yeux tous les dimanches et fêtes, par les apprentis. On est souvent obligé, dans les imprimeries, de travailler le dimanche ; je mettais alors la main à l'œuvre, surtout quand c'était du Latin, comme des *thèses de Médecine* ou de *Collége*. Lorsque j'avais absolument rempli tout mon devoir, je ne sortais pas, comme lorsque j'étais au *Louvre*, accablé, découragé par la misère; je me renfermais à l'imprimerie, j'écrivais quelques lettres aux jolies femmes, et je les portais moi-même. C'était mon seul amusement.

Je ne songeais pas encore à être auteur : cette idée me vint à l'occasion de l'aventure la moins suivie, et la plus importante de ma vie; celle qui montre, peut-être mieux que toutes les autres, à quel point j'adorais toutes les femmes. On sait que j'étais au sein de la misère, de l'avilissement, du découragement, en travaillant à l'Imprimerie Royale : j'avais perdu là toute ma vertu; je ne sentais plus cette déification du sexe, environné que j'étais de femmes méchantes, ou méprisables (Nicard et Désirée exceptées) : et c'est à ce moment que je vais me relever avec plus d'énergie que jamais, stimulé par une fille adorable, aimée, comme Jeannette Rousseau, sans lui parler... Oui, je le répète, c'est ici l'événement le plus étonnant et le plus extraordinaire de ma vie. J'étais mort à l'honneur, à la vertu, aux sentiments;

je végétais en brute : je vis la belle Rose Bourgeois, et j'eus une âme!... cette âme sensible, qui avait aimé, adoré, respecté Madame Parangon... Ne désespérons jamais des êtres actifs, fussent-ils vicieux ; ils ont de l'étoffe : l'être nul et sans passions est le seul qui ne soit bon à rien.

On se rappelle que je m'étais blessé à une jambe, lors de mon séjour à Sacy : peu de temps après, je me blessai à l'autre, parce que je regardais avec trop d'attention la jeune et jolie personne, fille du marchand de soieries, la même dont j'ai parlé. Elles étaient deux sœurs, toutes deux aimables ; mais l'aînée, que plusieurs personnes peuvent se rappeler, était le chef-d'œuvre de la beauté. Elle avait le genre de figure de Madame Parangon, la même perfection, la même noblesse. Lorsque je fus prote, passant un dimanche dans la rue *Honoré*, je rencontrai, dans la petite rue *Contrescarpe*, la mère et les deux filles, qui allaient au *Palais-Royal*. Jamais rien de si parfait n'avait encore frappé ma vue ; *Rose Bourgeois* était belle de la tête aux pieds : je palpitai de plaisir, en la regardant. Je la suivis, autant que me le permettait l'affaire dont j'étais chargé ; elle me remarqua, et ce fut à regret que je la quittai, en me promettant de venir souvent l'admirer le soir, aux lumières, comme je l'avais vue le jour de ma blessure.

Je ne manquai pas à cette résolution. On était au mois d'Octobre. J'allai d'abord dans le quartier toutes les semaines ; mais bientôt, m'enflammant moi-même par la vue et l'imagination, je ne pus man-

quer un seul jour : je me plaçais au coin de la rue *Traversière* ; je m'avançais près d'une fenêtre vitrée, et je contemplais l'Objet charmant que j'idolâtrais. Cette passion, sans parler, s'accrut au point de me rendre la vie insupportable, sans la possession de la belle Rose. Je me tourmentais et me dépitais; enfin, je songeai que je pouvais écrire, suivant mon usage. Mais comment rendre la lettre ? Je voulais en écrire plusieurs, et surtout je n'aurais pu soutenir un regard de mépris de la part de Rose, même en passant pour un commissionnaire. Je composai ma première lettre ; comme jamais je ne fais de brouillon, je ne puis la rapporter (1). Je vins le soir, ma lettre à la main ; je m'avançai tout près, et de cet œil fin auquel rien n'échappait, j'observais également si je n'étais pas vu du dedans, ou du dehors ; je saisis l'instant favorable, et la lettre fut posée devant la belle Rose, sans que j'eusse été remarqué de personne. J'étais déjà retiré, pour observer, lorsque cette belle fille leva les yeux : elle vit ma lettre. Elle la prit avec étonnement et, trouvant son adresse, elle fut plus surprise encore ; *Eugénie*, sa jeune sœur, voulait décacheter ; Rose s'y opposa, et la lettre fut portée au père, dans l'arrière-boutique. M. Bourgeois, à ce qu'il me parut, lut haut à toute sa famille. Les deux jeunes personnes revinrent ensuite à leur place, et j'eus le plaisir de les voir regarder souvent dans la rue, pour découvrir, ou

(1) Voyez le DRAME DE LA VIE, p. 535 et suivantes.

l'auteur de la lettre, ou son commissionnaire. Je m'en retournai soulagé de mon cruel tourment par cette idée seule : « Elle sait qu'un homme l'adore ; » qu'elle ferait le bonheur de cet infortuné... Elle » sait qu'on brûle pour elle; peut-être plaindra- » t-elle le sort de cet amant inconnu.» Une passion extrême s'attache à tout ; car ces motifs de consolation étaient bien peu de chose! Mais Rose Bourgeois avait la coupe de visage de Madame Parangon; en la voyant, ma surprise, mon ravissement, un je ne sais quoi, plus fort que ma raison, me firent oublier toute la Nature; un carrosse m'aurait écrasé, sans que j'eusse pu l'éviter, dans ce moment de suspension de toutes mes facultés.

Le lendemain, je n'écrivis pas; mais je revins dans le quartier... Le troisième jour, j'écrivis ma seconde lettre. J'avais observé, la veille, qu'on faisait beaucoup d'attention à toutes les personnes qui s'approchaient de la boutique; enfin j'usai de la plus grande précaution, pour remettre ma lettre. Ce que j'exécutai heureusement. Je jouis du mouvement de joie d'Eugénie et de la rougeur de Rose, en voyant le papier. Il fut porté au père, qui le lut, et le serra, comme le précédent. Les deux sœurs, surtout Eugénie, eurent si souvent les yeux au dehors, qu'enfin elles m'aperçurent, collé à l'angle de la rue *Saint-Honoré*. Eugénie me fit remarquer à Rose, qui à peine leva les yeux, et parut fort sérieuse.

Je n'écrivis pas le lendemain, ni le surlendemain :

j'observais que toute la maison était en l'air, et je soupçonnais que quelques-uns des garçons devaient être postés pour faire le guet aux environs; je rôdai partout; j'examinai tout. Le quatrième jour, j'arrivai, tenant ma lettre prête. Je passai rapidement devant la boutique, et du premier coup, je la posai sur le comptoir. Je ne m'étais pas arrêté une tierce: ainsi, le garçon en sentinelle ne me vit pas. Quand je revins, après avoir descendu la rue cinquante pas, ma lettre n'avait pas encore été aperçue, à cause de l'ombre que faisait le tambour à broder de la belle Rose; ce fut le garçon qui la decouvrit, en entrant. L'étonnement parut extrême! J'observai, non sans une grande envie de rire, qu'il regardait au plancher, pour voir si elle n'était pas descendue par là. On porta la lettre au père. Je me rappelle que j'y disais qu'il était inutile de m'observer; que j'étais invisible. Eugénie, à ce que je démêlai, cachée dans le coin de passage d'une boutique de bonnetier vis-à-vis, m'en crut sur ma parole; car elle pérora, en faisant des gestes, qui augmentaient sans doute le merveilleux de la remise de mes lettres.

Le plaisir que je prenais à écrire à la belle Rose, m'avait d'abord soulagé : mais je m'aperçus bientôt que l'amour ressemble à la soif : une goutte d'eau l'augmente; je n'en fus que plus épris et plus malheureux. Je suspendis mes lettres pendant huit jours; c'est tout ce que je pus faire, d'après les avis de ma raison. On m'avait un peu oublié : je vis les trois garçons dans l'arrière-boutique; Rose était

seule à sa place. Je mis la lettre sans qu'elle me vît. Eugénie arriva, et la prit, en marquant beaucoup de joie. Ce fut la mère qui l'ouvrit, en l'absence du père. J'observai que Rose ne manquait jamais d'en aller entendre la lecture.

Le lendemain, j'arrivai avec ma cinquième lettre. Je ne pus la mettre du premier coup, en passant rapidement, parce que Rose leva les yeux : je ne m'aperçus pas qu'elle me reconnût. Vers le temps de fermer, et tandis qu'un garçon poussait les volets, je mis ma lettre. Les deux sœurs ayant quitté leur place, allaient et venaient, de la salle à manger dans la boutique; Eugénie aperçut la lettre, et j'entendis qu'elle disait : « Bon! il y a beau temps qu'elle est » là. » Je ne la vis pas lire, parce qu'on ferma, et que je ne savais pas encore qu'il y avait une fenêtre basse, fort avant dans la rue *Traversière*, par laquelle je pouvais entrevoir ma belle Rose à table.

Le jour suivant, j'avais ma sixième lettre; mais j'arrivai trop tard, parce que j'avais eu affaire : la boutique était fermée. Je tournai tout autour de la maison; enfin, je découvris la fenêtre basse, et, au moyen d'un défaut du rideau, je vis ma belle Rose à souper. En appliquant l'oreille près du carreau, j'entendis quelque chose de la conversation. Eugénie disait : « Il n'a pas paru aujourd'hui. » Je compris que la petite espiègle me connaissait de vue, et je résolus d'être circonspect. Tandis que j'étais aux écoutes, la cuisinière ouvrit une porte; je m'aperçus que c'était celle de derrière la maison, et tandis que

cette fille allait chez l'épicier de l'autre coin, je me glissai par cette porte restée entr'ouverte. Je vis que celle de la salle n'était que poussée; je parvins, avec un peu d'effort, à mettre ma lettre sur une chaise à côté de la porte, et je me retirai à quelques pas. La cuisinière rentra, referma la porte, et je me remis à ma fenêtre basse, feignant de satisfaire un besoin du second ordre, lorsqu'il survenait quelque passant. On ne vit pas ma lettre tout d'un coup : ce ne fut qu'en se dérangeant pour la salade, que la belle Rose l'aperçut; mais elle n'en dit rien. Sa sœur la suivait des yeux : elle remarqua le regard de son aînée, et elle s'approcha de la chaise. Elle fit un cri de joie si vif, que je l'entendis; le père et la mère parurent du plus grand étonnement. Je m'aperçus qu'on appelait la cuisinière; on lui parla, et je vis clairement qu'elle se justifiait. Il paraît qu'on la soupçonna d'avoir remis cette lettre; mais il lui fut sans doute aisé de se disculper, car elle sortit en riant. Un des garçons se leva de table, et quitta la salle. Je m'éloignai aussitôt, de peur de surprise, et fort sagement! car je le vis sortir par la porte de derrière, qu'il ouvrit doucement, avançant la tête en dehors avec précaution. Je m'en retournai.

Je revins le jour suivant avec ma septième lettre, que je me proposai de mettre d'emblée : il était de bonne heure, et j'avais affaire. La cuisinière était sur le pas de la boutique : je la regardais de loin en avançant toujours; elle tourna le dos un instant, me cacha ainsi aux deux sœurs, et ma lettre se trouva

devant Rose. Je retournai brusquement, par l'autre côté de la rue, et je fus témoin de l'embarras de la cuisinière, contre laquelle se renouvelèrent les soupçons : car elle était fort rouge. La lettre fut lue; je vis un long colloque entre la maîtresse de la maison, sa famille, et la cuisinière. On ferma, et j'allai à la fenêtre de la salle à manger, où je vis ma lettre entre les mains de la belle Rose. J'entendis Eugénie qui lui disait : « Mais, mon Dieu! quel est donc cet » homme! Il t'adore, ma sœur; et je t'assure que » si c'était moi, j'en serais flattée!... » Je ne m'aperçus pas que Mlle Rose répondît rien.

Je fus quinze jours sans écrire; mais je passais tous les soirs, pour voir la belle Rose un instant. J'étais guetté; on se lassa le douzième jour. Je fis des vers, pour les joindre à ma lettre (1) : je l'écrivis le quatorzième jour, et je vins trop tard; je gardai cette lettre pour le lendemain. Eugénie était seule. Je m'avançai fort près, et je mis ma lettre, à l'instant où un fil venait de se casser. Je joignis mes vers, ou neuvième lettre, à la huitième, et je ne les eus pas posés, qu'elle les aperçut; mais elle ne me vit pas. Elle appela la cuisinière, et je jugeai qu'elle lui disait : « Vous n'avez point de part à la remise de » celle-ci. » La lettre resta devant elle jusqu'à la rentrée de son père, de sa mère et de sa sœur. La mère, en la voyant, dit : « Encore! » On entra dans la salle du fond, et on lut. On s'agita beaucoup; on

---

(1) Voyez le DRAME DE LA VIE, p. 543.

fit sortir les trois garçons, qui rôdèrent autour de la maison. Je me tins éloigné, dans la rue de l'*Échelle*. Ils rentrèrent, on ferma, et j'allai à la fenêtre basse. Heureusement, avant de m'arrêter, je regardai autour de moi : j'aperçus la cuisinière à une fenêtre de l'escalier au *premier*. Je passai : je ne pus rien voir ce soir-là.

Le surlendemain, j'avais ma dixième lettre. Les deux sœurs étaient à leur place, et les trois garçons dans la boutique; la cuisinière parut à la petite fenêtre de l'escalier : je m'aperçus qu'elle me remarquait, car elle quitta aussitôt. Le mouvement qu'elle occasionna, en appelant les garçons, me donna l'instant de mettre ma lettre. Je longeai aussitôt, persuadé que je serais désigné. Je m'en retournai chez moi.

Le jour suivant, j'écrivis une lettre encore plus tendre; et il ne faut pas croire que ces lettres me tinssent beaucoup de temps : la plus longue ne me prenait pas un quart d'heure. Je m'y applaudissais « *de mon invisibilité; et je certifiais qu'il était impossible de me voir; j'étais un Sylphe, passionnément amoureux de la belle Rose.* » Il s'agissait de remettre cette onzième lettre, en dépit de toutes les observations. Je m'aperçus qu'on ne m'attendait pas ce jour-là; tout le monde était à ses occupations. Je mis la lettre devant Rose, après un instant d'examen, et j'allai me cacher dans la rue de l'*Échelle,* craignant d'être surpris dans le coin de passage du bonnetier. Ce fut de là que je vis Rose prendre la lettre, et

venir elle-même sur la porte, avec Eugénie : elles y restèrent environ cinq minutes; ensuite elles portèrent la lettre. Tous les garçons sortirent pendant la lecture, et je les vis se distribuer autour de la maison : ce qui m'obligea de m'en retourner par le *Carrousel,* de peur d'accident.

Je fis ma douzième et dernière lettre le lendemain, et je revins dans le quartier, dès cinq heures, à l'allumage des reverbères. Je l'eus belle à mettre mon épître, dans laquelle je rendais compte de toute la conduite qu'on avait tenue pour me saisir la veille; j'y disais ensuite à la belle Rose les choses les plus expressives, les plus flatteuses; j'y faisais des vœux pour son bonheur, mais je ne croyais pas qu'il y eût un seul homme digne d'elle. Je finissais par lui dire, « *que ma nature de Sylphe ne me permettant pas de la posséder, j'avais résolu de renoncer à l'immortalité, pour obtenir du Destin la liberté de l'aimer en homme.* » Je profitai de la demi-obscurité; un embarras de voitures survenu ayant forcé plusieurs personnes à monter sur le pas de la boutique, j'y montai aussi, et je glissai ma lettre. Je m'échappai aussitôt, au risque de me faire écraser. Je repassai quelques instants après, et je vis encore ma lettre, qu'on trouva en allumant. Le père était dans la boutique. Il la lut : Rose écoutait avec étonnement, et Eugénie avait un air tout à fait comique. Je me retirai dès qu'on eut serré ma lettre.

Ce fut environ cinq jours après, qu'arriva la catastrophe. J'étais venu tous les jours, mais je

m'étais soigneusement observé. Enfin, je me lassai de mes précautions, et un soir, ayant trouvé ouverte une fenêtre de la boutique sur la rue *Traversière,* j'y restai quelques instants, à considérer la belle Rose. Je m'enivrais de ce dangereux plaisir, lorsque je me sentis saisir au collet. Les poltrons qui m'arrêtaient se tuaient de me dire : « Ne vous défendez pas ; ou » j'appelle à la garde ! — Non, » leur dis-je, « ne » craignez rien ; je ne me défendrai pas. » Je fus conduit dans l'arrière-boutique. Les femmes qui vendent des légumes dans ce quartier me croyaient au moins un voleur, et la foule entoura la maison. M. Bourgeois était absent. Je fus interrogé par les garçons qui m'avaient arrêté ; le belle Rose et la vive Eugénie étaient auprès de la cheminée ; la première fort rouge, et les yeux baissés ; la seconde très disposée pour moi, et disant sans cesse : « Je » ne veux pas qu'on lui fasse de mal ! » On me fit écrire, pour voir s'il était vrai que j'eusse fait ces lettres. J'écrivis. Les faquins de garçons répétaient à tout moment : « Il faut le mener chez un com» missaire. » M. Bourgeois arriva enfin. On lui dit : « Voilà l'homme. » D'un geste, il renvoya tout le monde, et je restai dans la salle à manger, avec lui, son épouse et ses filles.

— « Vous avez écrit ces lettres ? » (Il me les présenta). — « Oui, Monsieur. — De quel droit cher» chez-vous, sans mon aveu, à faire naître dans le » cœur de ma fille un sentiment aussi dangereux, à » son âge, que celui de l'amour ? — Ne me demandez

» pas, Monsieur, ni pourquoi, ni de quel droit. Je » l'ignore : un sentiment impérieux s'est emparé de » mon cœur; il a maîtrisé ma main; je souffrais » trop : j'ai cherché à me soulager. J'ignorais qu'on » pût aimer avec cette frénésie, sans parler à l'Objet, » sans en être accueilli, sans connaître son mérite : » je le sais; me voilà détrompé; je ne m'y expose- » rais peut-être pas, si j'étais à recommencer. — » Jeune homme, vous vous exprimez avec véhé- » mence! vos lettres sont brûlantes : vous avez de » l'âme... Mais votre conduite serait inexcusable, si » j'étais moins indulgent..... Mon amie... mes » enfants, » dit-il à son épouse et à ses filles, « laissez-nous... » (Elles sortirent toutes trois de la salle, et montèrent à leur appartement au second, le premier étant le magasin)... « Mon cher ami, » me dit alors ce digne homme, « je sens ce que vous » valez par vos lettres et par vos réponses : faites- » vous connaître; tirez parti de vos talents; vous en » avez; et venez me voir dès que vous aurez quelque » chose d'avantageux à m'apprendre : l'amour peut » faire en vous des miracles; je l'ai vu, à vos expres- » sions. Je ne vous fais aucune question aujour- » d'hui; vous me parlerez de vous-même, et sans » que je vous interroge, à notre première entrevue. » Ma fille est belle; elle a plus de qualités que de » beauté; si vous la méritez un jour, pourquoi ne » l'auriez-vous pas?... Votre sort est entre vos » mains. Sortez par cette porte-ci, afin que le » peuple ne vous voie pas. » Il m'ouvrit la porte

de derrière, me reconduisit, me serra la main, afin d'en imposer aux herbières et aux poissardes, et ne rentra qu'après m'avoir vu éloigner, sans avanie.

Dès que je fus en sûreté, mon premier sentiment fut celui de l'admiration pour ce digne homme! Je le bénis du fond de mon cœur... Mais quelle tempête! grand Dieu! quand je vins à songer que j'aurais pu obtenir la belle Rose! l'Objet que j'idolâtrais, Madame Parangon ressuscitée! si j'eusse été libre!..... Je compris alors, que pour me supporter moi-même, il fallait de l'énergie, du courage, un changement de mœurs! Tous les moyens de me distinguer m'étaient fermés; j'en fus au désespoir! mais il me resta une salutaire inquiétude, qui me rendit le goût de l'occupation, et me donna du mépris pour les amusements... Revenons.

Je m'en retournais tantôt concentré, tantôt éclatant et contre moi-même, et contre ma précipitation, qui m'avait fait contracter un mariage si désavantageux avec la fille d'une méchante femme, qui ne lui avait rien donné, qui avait dissipé ce que j'avais reçu de mes parents, et qui battait Agnès en mon absence, pour l'empêcher de m'en avertir!... Je le proteste ici, je m'étais proposé de lui être attaché, d'être un gendre respectueux; ce fut elle-même qui m'en empêcha : elle-même détruisait à Auxerre, auprès de mes parents, la réputation de sa fille, qui fut traitée par sa mère avec indignité, au voyage qu'elle fit chez la mienne en 1764, au mois de Septembre, pour y accoucher de *Marion,* sa quatrième

fille. Ainsi, j'étais seul, lorsque je devins amoureux de la belle Rose; je mangeais pensionnaire chez une voisine, cette dame Duflot, dont j'ai parlé, avec *Henner,* l'avocat-prote, *Miller,* le graveur-correcteur, et *Desclassan* de Toulouse, tous trois compagnons-imprimeurs. Arrivé chez moi, j'éprouvai toute l'horreur de mon sort : « J'ai toujours subi le sup-» plice de *Tantale,* » pensai-je; « quel mauvais » démon m'accompagne, et détourne les biens, » pour ne laisser tomber sur moi que les maux? »... Je ne dormis pas; je fus pendant longtemps dans une sorte de rage. Mais cependant la raison l'emporta. Je n'osais plus aller dans le quartier de Rose; je me détournais, si j'avais affaire par là... Enfin ma douleur devint moins aiguë; elle ne fut plus qu'un sentiment profond, qui me donna de l'énergie. Comment prouver à la belle Rose et à son père que je n'étais pas indigne d'elle, que je méritais les favorables dispositions du dernier? »... J'y réfléchis longtemps!...

1765 L'année 1765 s'écoula dans un trouble inexprimable! Poussé plus vivement que jamais, par le désir d'occuper Mlle Rose de moi, je cherchais à me distinguer... Ainsi, les femmes furent toujours les arbitres de ma destinée; elles ont toujours réglé mes occupations, et décidé de mon sort!... Combien de fois, depuis que M. Bourgeois et ses filles n'habitent plus leur maison, ai-je été la saluer par ces mots : « *Salve, o domus, quæ me fecisti scriptorem!...* »

Je termine ici l'époque honteuse de ma vie, celle de ma nullité, de ma misère, de mon avilissement... J'ai été sincère; je donne un livre unique dans l'immensité des siècles, la Vie d'un Homme, détaillée sans déguisement.

O Rose! fille céleste, et jamais oubliée, qui me rendîtes toute mon énergie, qui me désavilîtes à mes yeux, en me présentant le tableau du bonheur, et surtout le talisman de votre ressemblance avec Madame PARANGON! soyez bénie! vous et l'aimable Eugénie votre sœur! Et si toutes deux vous êtes les petites-filles de *Rose Pombelins,* comme j'en ai presque la certitude, en lisant ceci (vous êtes plus jeunes que moi), soyez touchées de mon sort, et voyez que mon amour fut aussi violent qu'involontaire. Je puis dire comme Mithridate :

C'est le sort de mon sang, que de brûler pour vous!

FIN DE LA SIXIÈME ÉPOQUE





SEPTIÈME ÉPOQUE

JE DEVIENS AUTEUR
1765-1776

Scribis ut oblectem studio lacrymabile tempus,
Ne pereant turpi pectora nostra situ :
Difficile est quod, amice, mones, quia carmina lætum
Sunt opus, et pacem mentis habere volunt.

Ov. *Trist.* el. 12. v. 1.

« Vous me dites d'écrire, pour charmer mes peines : il faut, pour écrire, le repos de l'esprit, une sorte d'aisance, la tranquillité sur les besoins de la vie, la douceur du commerce familier, dans l'intérieur de sa maison ! » (Avantages précieux et nécessaires! dont je n'ai jamais joui.)



GNÈS Lebègue revint au mois de Février 1765, avec ma fille aînée, qui m'attacha beaucoup; je me consolai. Je ne revis plus M. Bourgeois, ni la belle Rose... Qu'ont-ils dû penser, dans ces commencements, où je ne leur étais pas connu ?... 1765

Quelle opinion doivent-ils avoir prise de moi, quand je commençai à l'être?... Je l'ignore par le fait, ne leur ayant jamais reparlé, mais je le présume... J'avais perdu de vue mon Éléonore, qui était au pouvoir de la comtesse d'*Egmont;* mon Edmée-Colette, qui devait être à Dijon, avec Mlle Omphale, les seules de mes enfants que je connusse alors (un épicier m'élevait une autre Éléonore charmante! mais j'ignorais son existence!) La petite Agnès me tenait lieu de tout... Jeune infortunée!... Mais n'anticipons rien. Dans mes lectures au Louvre, je n'avais vu que nos meilleurs auteurs. Tous ces gens-là produisaient sur moi, pour la prose, le même effet qu'avait produit Racine pour les vers : ils me décourageaient; surtout ce grand nigaud de Voltaire, que *Royou* traite en petit garçon; je le trouvais inimitable, et si élevé au-dessus de ma sphère, qu'il étouffait en moi jusqu'à la velléité d'écrire. J'eus ensuite à lire les épreuves des ouvrages de Mme *Riccoboni,* qu'Humblot faisait imprimer. Cette élégance soutenue ne m'enhardit pas. Enfin, on nous donna un ouvrage de Mme *Benoît,* si connue à Lyon! C'était *Élisabeth, roman* (car tel est le titre gauche de cette production). En lisant les épreuves, je me répétais sans cesse : « Mais je ferais bien » aussi un *roman!* » Il ne me manquait que de l'imagination et un sujet : j'en trouvai. Un soir, en passant sous le quai de *Gèvres,* je vis une jolie personne qui achetait dans une boutique de modes : elle me donna l'idée de ma *Léonore* de la *Famille ver-*

tueuse. Mlle Rose se mit à côté d'elle, et je commençai dès le lendemain un manuscrit, qui n'a jamais été terminé, mais qui fut la base de mon premier Ouvrage, un an après.

La difficulté que j'éprouvai d'abord à composer, eut deux causes. La première, c'est que je voulais tout tirer de mon imagination, tout créer; parce que je m'étais vu obligé d'abandonner mon premier essai d'Ouvrage, qui était mon histoire; comment un être sans nom aurait-il osé publier des faits récents alors, dont tous les personnages vivaient, une histoire écrite sans autre but que de s'historier? La seconde cause résultait de la première : voulant tout inventer, je me trouvais souvent sans base, et surtout sans verve; rien ne m'excitait, rien ne m'émouvait. Aussi, jamais je ne pus achever l'histoire du quai de Gèvres, et je n'en composai que le morceau qu'on a vu depuis imprimé dans la *Femme infidèle*.

Ce fut autre chose, à la *Famille vertueuse*. D'abord, j'eus l'histoire d'*Henriette*, arrivée dans la maison de la belle pâtissière, où j'avais demeuré; ce trait m'avait été raconté par Bonne Sellier. Ainsi, j'eus une base. Pour achever de m'en courager, j'y mis Rose, comme amie de ma Léonore. J'y plaçai une histoire analogue à mon aventure épistolaire avec les deux sœurs, dans l'anecdote des filles de *Mounk*. J'avais connu quelque chose relatif au trait d'*Adèle;* enfin, j'en savais une très intéressante, que j'ai déguisée dans celle de *Llamas,* Jésuite, devenu père

d'une fille qu'il marie en *Californie,* pays où l'on est aussi stupide pour le moins qu'au *Paraguay*. Ce fut avec tous ces matériaux que je construisis mon premier édifice (1).

Je trouvais un si grand plaisir à la composition des Lettres qui forment les quatre parties de la *Famille vertueuse,* que j'y donnais tous les instants dont je pouvais disposer. Rose et sa sœur en étaient le mobile, et depuis, ces aimables filles ont sans cesse animé ma verve; on les revoit dans l'*l'École des Pères*, à l'histoire intitulée l'*Amour paternel;* on retrouve deux fois Rose et sa sœur Eugénie dans les *Contemporaines*, à la 25me, intitulée l'*Ancienne Inclination,* et à la 52me, intitulée la *Dédaigneuse;* ce fut

(1) Dans mes Ouvrages suivants, comme *Lucile,* la *Confidence nécessaire,* le *Marquis de T****, la *Fille naturelle,* le *Pied de Fanchette,* l'*École des Pères,* etc., j'eus toujours des bases. Celle de la *Confidence* fut ma première *histoire* déguisée; celle du *Marquis de T***,* un joli trait d'un jeune financier libertin, converti par une jolie cousine; la *Fille naturelle,* une histoire touchante, dont *Edme* le libraire avait été témoin; le *Pied de Fanchette* eut une base et une muse: la base, la duchesse de *Choiseul* et son joli pied, la fille de la marchande de modes au coin de la rue *Tiquetonne;* la muse, Mme *Lévêque,* jolie femme, fille du chirurgien *Moreau* de l'Hôtel-Dieu, et mariée à un marchand du même commerce que le père de Rose Bourgeois. L'*École des Pères* n'a d'autre base qu'*Émile,* mais Rose et sa sœur y reparaissent dans l'intéressant épisode de l'*Amour paternel.* Les *Lettres dune Fille à son Père* eurent pour base les quatre sœurs *Decour,* dont une est encore jolie en 1790 : c'est à ces quatre sœurs qu'appartiennent presque toutes les horreurs de cet Ouvrage, et tout le bien à leur nièce, aujourd'hui respectée.

une circonstance particulière, que je dirai en son temps, qui fait que Mlle Rose est l'héroïne de la 25me *Contemporaine*, comme *Jeannette Rousseau* (1) est l'héroïne de la 26me, le *Premier Amour*. On les retrouve dans les *Nuits de Paris*, jusque dans la *Semaine nocturne*, imprimée en 1790, où elles m'ont fourni une jolie anecdote, *Les deux n'en font qu'une*. Enfin, elles sont nommément dans l'*Enclos et les Oiseaux*.

J'avançai considérablement la *Famille vertueuse*, 1766
dans les premiers mois de 1766. J'étais tranquille, ma situation avait un peu changé : on verra bientôt à quelle occasion, et qu'un bienfait n'est jamais perdu. Je vais achever ce qui regarde mon premier Ouvrage.

Le premier manuscrit fini, avant que de mettre au net, je voulus consulter un homme de lettres; mais quel choix je fis! Ce fut l'auteur de *Lucette* ou les *Progrès du Libertinage!*..... *(a)* Il venait de faire imprimer chez F.-A. Quillau la *Troisième Partie* de

---

(1) Hier, 4 Juin 1788, j'ai, pour la première fois depuis trente-sept ans, entendu parler de *Jeannette*. Elle ne s'est pas mariée; elle a fait une éducation d'enfants à *Riom* en *Auvergne*. Elle a été considérée des parents : elle ne l'est pas autant de ses élèves, et elle va revenir à Courgis. Je célèbre ce jour... J'avais toujours eu dans l'idée, sans le savoir, que Jeannette Rousseau ne s'était pas mariée... C'est donc encore un reproche que j'ai à me faire!

(a) Nougaret (Pierre-Jean-Baptiste), qui va être appelé de toutes sortes de noms ridicules : *Progrès, Mamonet, Gronavet*, etc. *(N. de l'Éd.)*

ce petit roman, mauvaise drogue (je veux dire cette *Troisième Partie*), et nous avions ainsi fait connaissance. Il demeurait alors rue Phelippeaux, au *Marais*, vis-à-vis le *Temple*. J'allai lui proposer d'être mon *Aristarque*. Il accepta, comme s'il eût été capable; nous convînmes que je viendrais les soirs, et que nous passerions une partie des nuits à lire et à corriger. Ce qui s'exécuta. La première soirée, nous lûmes une vingtaine de pages, dont il me fit rayer la moitié. Vers minuit, le sommeil nous gagnait; nous devions coucher ensemble; Progrès me dit : « Vous occuperez seul mon lit; j'ai, dans la » maison, une maîtresse avec laquelle je couche, » depuis hier. Il y a quatre jours que nous nous » connaissons : le premier, je la vis; le second, je » lui parlai; le troisième, je..... — Vous êtes un » César ! » lui dis-je. « Mais c'est donc une guenon ? » — C'est une très jolie fille ! » J'éclatai de rire, en regardant le petit *Mamonet*, noir et sale, qui me laissa la possession entière de son lit.

Le lendemain soir, en arrivant à l'heure convenue, je trouvai auprès de *Progrès* une jolie brune, qui louchait un peu; mais cela ne lui messeyait pas. Je fus bien surpris qu'une pareille fille se fût donnée le troisième jour à un sapajou, qui n'avait ni chemises ni culottes; dont les vêtements succincts s'arrangeaient avec des épingles, sous une petite redingote grise, en forme de tablier de brasseur. Je trouvai plns que de la figure, je découvris une fille d'esprit, dont les propos avaient de la décence, et marquaient

des sentiments distingués : Mon étonnement s'accrut au double. Nous lûmes enfin : j'avais dans mon Ouvrage un personnage du nom de *Jeannette;* Progrès trouva ce nom ignoble (ha! le malheureux! il n'avait pas connu Jeannette Rousseau!); il voulut que je le changeasse pour y substituer celui d'*Angélique,* qui est resté. C'est que sa maîtresse était Mlle *Angélique Nimot*, la fille de cet opticien de la Cour, si célèbre, qui demeurait dans le *Cloître-Saint-Benoît,* où est actuellement le citoyen *Louvet*, son successeur. Je cédai de bonne grâce sur cet article. J'avais deux Aristarques ; mais Mlle Nimot avait infiniment plus de goût que M. Progrès ; ce fut elle qui me dicta cette phrase, en parlant des filles bourgeoises : « *On les voit en nigaudant, dire des riens d'un air pincé, et rire ensuite niaisement avec éclats.* » Quoiqu'elle ne soit pas régulière (1), cette phrase était la meilleure, et la seule de toutes leurs corrections que j'aie laissée, en mettant au net ; elle peint au moins quelque chose ; au lieu que celles de Progrès étaient toujours plates, et sans coloris. Pendant le cours de la séance, mon étonnement au sujet d'Angélique diminua un peu ; je vis que la qualité d'auteur et de poète de M. Progrès, qui avait fait à la *Dunciade* un dernier Chant, intitulé le *Bâton* (pour son auteur), était un charme tout-puissant auprès d'une *lecturomane* enragée. A la fin de la séance,

(1) *On les voit en nigaudant,* peut se rapporter à ceux qui voient, comme à celles qui sont vues.

elle parut fort embarrassée, en voyant Progrès rendre son petit bonnet de nuit crasseux et se disposer à descendre. Elle nous regardait immobile...
— « Allons, M'am'selle! » lui dit le *Mamonet*. — « Mais où donc allez-vous? — Chez vous... nous » coucher... Monsieur Nicolas sait ce qui en est; je » ne cache rien à mes amis. — Par exemple! voilà » qui est plaisant, Monsieur! vous découvrez à » Monsieur que je ne connais pas... que... — Mais, » je le connais, moi; et il n'est pas nécessaire que » vous le connaissiez, vous!... Je réponds de lui. » — Si Monsieur est aussi discret que vous... — » Ne dirait-on pas que vous avez les préjugés d'une » grisette, Mademoiselle! une fille comme vous!... » Mon ami, » me dit-il, « Mademoiselle Angé- » lique est philosophe; elle a un vieillard, appelé » Monsieur *Agnaisse,* qui l'entretient; c'était l'inten- » dant de la feue princesse *Carignan,* dont Made- » moiselle a été lectrice... » Angélique Tomin *(a)* était dans une stupéfaction *impeignable!...* — « Mon- » sieur, » dit-elle enfin, « est-ce que les poètes » ne peuvent rien taire? — Non, Mademoiselle, des » choses indifférentes. — Comment, indifférentes!... » Vous dites que vous coucherez avec moi!... » — Qu'est-ce que tout cela? — Il est vrai, » dit Angélique en rougissant, « que le préjugé seul en » fait un crime, et que Monsieur n'est pas... — » Monsieur Nicolas! » s'écria Progrès, « c'est

---

(a) Anagramme de *Nimot.* *(N. de l'Éd.)*

» un philosophe, plus philosophe que Voltaire et » que tous les philosophes anciens et modernes! — » En ce cas, je vois que votre indiscrétion est » moindre. — Elle est nulle, Mademoiselle, » lui dis-je; « non que j'approuve Monsieur Progrès; au » contraire, je vous plains d'être en de pareilles » mains... — Mademoiselle! » interrompit le *Mamonet*, « il va parler pour lui! mais songez que ce » n'est qu'un apprenti auteur, et que je suis maître » passé! je fais actuellement la *Poétique de l'Opéra-» bouffon* (1)...» Angélique sourit, lui prit le bras, et ils sortirent maritalement... Je me couchai seul dans le bauge de Progrès, et, comme c'était l'hiver, je ne fus pas harcelé par les troupes légères; mais l'infanterie m'incommoda un peu.

Je n'allai que trois ou quatre fois chez Progrès; encore fut-ce pour *avoir* Angélique. Je vis que les avis de Mamonet ne me rendraient pas meilleur. Pour joindre sa maîtresse, je pris l'occasion d'une sortie pour affaires de la maison, que je remis jusqu'au moment où Progrès viendrait à l'imprimerie, ce qui ne tarda pas: il voulait savoir des nouvelles de notre Ouvrage. Je lui dis que j'y renonçais, et il en parut charmé. Je m'informai où il allait. — « Chez » *Vente*, mon libraire... » (*bas*). « J'y ai un rendez-

(1) Ouvrage en effet assez plaisant, que le libraire *Cailleau*, la plus mauvaise tête possible, lui a fait gâter, pour en former une sottise, intitulée *De l'Art du Théâtre en général.* Il est vrai qu'il en était l'acheteur, et qu'il l'a vendu à la rame.

» vous avec son aînée... Elle est un peu bossue, » mais elle est appétissante... L'autre jour, j'ai man- » qué l'occasion, et elle m'a fait hier: *Huh le ni-* » *gaud!*... Je ne la raterai pas aujourd'hui ! — Misé- » rable! » luis dis-je, « vous avez une si jolie maî- » tresse ! — Mon pauvre apprenti! vous ne vous » doutez pas encore que les auteurs agissent comme » les grands seigneurs! » Et il partit, après un regard de pitié.... Je sortis aussitôt. Je volai chez Angélique Nimot. Un abbé sortait de chez elle : je la trouvai encore en désordre : « Savez-vous où est » Progrés, en ce moment? — Oui; il répare son » honneur. —Comment, son honneur? — Oui, avec » Mam'selle V.... Je lui ai donné relâche cette nuit, » pour cela. — Ha! pardi, ma belle, j'ai pris relâche » aussi, et vous êtes trop philosophe pour me tenir » en rigueur! — Mais s'il allait venir? Il n'est jaloux » que de vous ! — Il ne fait que commencer avec la » bossue : ces filles-là sont très ardentes, et il en a » pour longtemps. » Angélique ne savait pas résister... Elle céda, après néanmoins s'être fait elle-même une opération, pour s'animer (tant on est blasée, quand a séjourné chez une princesse)... Quand elle le fut, elle le dit : — « A présent! à présent!... » Je fus médiocrement heureux...... Je la quittai, et ne retournai plus chez Mlle Nimot. Deux ans après, je lui fis une fille, la petite *Fanchette*, la seule jolie de ses enfants. C'est cette petite infortunée que l'infâme *Louison* prostituait dès cinq ans, et qui en est morte chez sa mère, en 1782!...

Je refis mon Ouvrage, sans le montrer à Progrès. Je demandai un censeur; on me nomma le bon M. *Albaret*, dont tous les gens de lettres doivent honorer la mémoire. Ce censeur lut mon Ouvrage avec tant de plaisir, qu'il me donna une approbation flatteuse : c'est qu'il était un peu dans une manière nouvelle. Nous nous connaissions, M. Albaret et moi, depuis que j'étais prote : un certain M. *Du Rosoy* faisait imprimer chez nous la *Clairval philosophe*, et son *Poème des six sens*, dont M. Albaret était censeur; je lui portais souvent les épreuves, et nous causions : « Ce » petit rat boursouflé, » me disait-il, « ne cherche » qu'à me surprendre! il fourre, fourre de la méta- » physique, à laquelle il n'entend rien, dans un plat » roman, sans faits, où l'on ne trouve que des rai- » sonnements aussi bizarres qu'ennuyeux. » (J'en ai un exemplaire complet; c'est un chef-d'œuvre d'inintelligible galimatias!). L'approbation de mon censeur, qu'on peut lire à la fin du quatrième volume de l'Ouvrage, m'éleva l'âme. J'étais seul alors dans mon quatrième logement, depuis mon arrivée à Paris, rue *de la Harpe*, à côté du *Collège de Justice*. J'écrivis à M. Bourgeois, pour le prier de me permettre de dédier l'Ouvrage, dont je lui envoyais l'approbation, à Mlle Rose, à laquelle je devais la force de l'avoir fait. Voici la réponse que je reçus : « *Monsieur : la délicatesse de votre façon de penser, la modestie qui règne dans votre Épître dédicatoire, prévient d'avance sur le mérite de votre Ouvrage. Ma femme et moi, sommes très sensibles à l'honneur que vous*

nous faites, de vouloir dédier à ma fille le livre que vous allez mettre au jour. Comme vous me demandez mon consentement à ce sujet, je suis au désespoir de ne pouvoir vous l'accorder; des raisons particulières de famille m'y forcent. Je n'ai pu répondre plus tôt; des affaires m'ont retenu : ce qui augmentait mon impatience, prévoyant le retard que vous causerait mon silence. » Cette Lettre est du 17 Décembre 1766; la date est au dos. Elle est honnête, et telle qu'elle devait être. Comment pouvais-je imaginer qu'il me serait permis de dédier un roman à une jeune personne aussi belle, et d'une classe de citoyens qui doit rester dans une honorable obscurité! Mais j'étais exalté; je croyais que tout le monde devait avoir mes yeux pour ma jeune divinité : car elle l'était encore; sa ressemblance assez complète avec Madame Parangon, et surtout à Mlle Désirée, ma commère, me rendait celle-ci quelquefois très chère, surtout dans le tête-à-tête.

Je vendis la *Famille vertueuse* à la dame Veuve *Duchesne,* quinze livres la feuille; l'Ouvrage en fit cinquante et une; et je me crus très-riche! jamais si grosse somme ne m'avait appartenu. On imprima,
1767 sous ma double direction de prote et d'auteur, chez F.-A. Quillau, dans les six premiers mois de 1767; mais l'Ouvrage ne parut qu'à la *Saint-Martin*. L'orthographe en est singulière, et telle que je la voulais alors : ce qui fit tort à la vente... Je quittai ma place de prote, avant de savoir quel succès aurait mon ouvrage; je suis effrayé aujourd'hui de mon assurance! Mais sept cents livres me paraissaient une for-

tune inépuisable, et cinq à six mauvais sujets d'Ouvrage (le *Pornographe* excepté), un fonds riche, fertile, immanquable...

J'expose fidèlement les faits qui préparèrent et rendirent décisive une démarche, qui m'a enfin tiré du plus dur esclavage : je n'en ai guère été plus riche, mais j'ai été libre... O liberté! bien suprême! sans Rose Bourgeois, peut-être jamais n'eussé-je eu l'âme assez élevée pour te désirer! Femme charmante, recevez mon hommage!... Je ne fus jamais ingrat envers vous; je ne vous ai jamais oubliée! toutes les fois que je vous ai peinte, ç'a toujours été avec tous les charmes et toutes les vertus; je vous dois autant qu'à Madame Parangon... O mon Lecteur! que direz-vous? n'y a-t-il pas une sorte de sympathie secrète? Rose, la belle Rose, et sa sœur, si disposée pour moi, la vive et charmante Eugénie, étaient (dit-on) petites-filles de Rose Pombelins, de cette belle et vertueuse Parisienne, dont Edme mon père avait été sur le point de devenir l'heureux époux!... Je ne l'ai su que depuis, heureusement! cette circonstance aurait augmenté mes regrets, et les eût changés en désespoir!... Il faut à présent revenir à certains faits omis, qui ont influé sur toute ma vie.

Après le départ de l'Alsacienne Bathilde, mon amie, comme on a vu (car dès qu'on eut le cœur bon, qu'elles qu'aient été les mœurs, relativement à l'usage qu'une fille a fait de ses charmes, je ne rougis pas d'avouer mon amitié; surtout, si, comme Ba-

thilde, Sailly, ma Zéphire, le chef-d'œuvre de la Nature, on a été mise dans ce vil état avant le développement de la raison)... après le départ de Bathilde, j'allais quelquefois le soir dans la rue *Honoré,* contempler sa demeure et celle de Zéphire, avec attendrissement. A la fin de 1764, dans le temps où j'adorais la belle Rose, un soir, comme j'étais sur l'allée de *Bonnedame* l'antiquailliste, je vis passer une grande et jolie fille dont la gorge était découverte jusqu'au-dessous du sein, avec toute l'affectation de l'impudence. C'était la plus belle fille et de la plus noble figure; je fus ému, non de luxure, mais de compassion. Je lui dis : « Ma fille, vous êtes trop belle pour » vous avilir à ce point. » Elle me regarda sans me répondre; mais quand elle repassa, elle avait un fichu. Nous demeurions alors vis-à-vis la Talon. La *fille* que je venais de voir prostituée m'avait cruellement touché; mais je n'avais aucun moyen de la tirer de cet état funeste : je pensai qu'être entretenue la rapprocherait de l'honnêteté. A mon retour, j'en parlai chez nous, et proposai d'intéresser pour elle Mlle Talon, Mlle Désirée, la jolie Brûlée, et même Mme Desvignes l'horlogère, qui pouvait avoir des connaissances honnêtes. Agnès Lebègue avait encore dans le caractère une sorte de candeur : elle ne vit rien là qui la compromît, d'après la situation où était la *fille :* nous convînmes qu'on ne dirait pas qu'elle était prostituée. Pour faire mieux peut-être, et à mon insu, Agnès la donna pour une sœur de son mari, qui était grande, bien faite, et qui avait eu

le malheur de faire un enfant. Elle supposait Marie-Geneviève, la même qu'avait trompée l'habitué de *St-Jacques*, et qui venait de sortir de *Ste-Pélagie*. Les quatre dames se mirent aussitôt en mouvement; en quinze jours, elles trouvèrent un *tenant* pour ma prétendue sœur; mais il fallait la voir.

Dès que je fus instruit, j'abordai la grande jeune fille de la rue du *Pélican* (elle était chez cette sangsue cruelle, connue sous le nom de *la Piron,* parce qu'ayant eu l'honneur de recevoir ce poète, elle voulut s'en honorer), et je lui demandai si elle ne préférerait pas d'être à un seul homme? — « Oui, » avec le plus étroit nécessaire, » me dit-elle; « notre vie est si misérable, que le récit en ferait » frémir. — J'ai trouvé ce qu'il vous faut : un homme » aisé; mais il est nécessaire qu'on vous voie. » Soyez demain matin à neuf heures, vêtue décem- » ment; je viendrai vous prendre : car il ne faut pas » qu'on sache votre état. — Ha! c'est tout ce que » je craignais, que vous ne l'eussiez dit!... Si je » puis encore passer pour honnête fille, soyez sûr » que *je la serai!* » Je lui recommandai d'être exacte, et je la quittai.

Le lendemain, à neuf heures, je me présentai, en la demandant sous le nom qu'elle m'avait dit : Mlle *Clermont*. La Piron me reçut en harengère. Cependant elle appela les filles, au nombre de dix à douze, toutes agréables; il y en avait une entre autres, fort jeune, qui ne sortait jamais, que je trouvai la plus jolie personne qu'il soit possible d'imaginer

(c'était *Melquière*)..... Je croyais que Clermont, en me voyant, allait me parler : point du tout, elle parut me méconnaître. Je lui adressai la parole le premier. — « Que me veut cet homme là ? je ne le connais » pas. — Il vous a pourtant nommée, » dit la Piron; « montez à votre chambre; vous renouvellerez con» naissance » Je lui demandai, lorsque nous fûmes enfermés, si elle avait changé d'avis ?— « Non certai» nement ! » me dit-elle; « mais il faut user de » finesse. Si je sortais avec vous, la Piron ferait un » *quanquan* (1) à ne jamais finir. Partez; attendez» moi sur quelque allée, dans la rue *Honoré:* je ne » sortirai que de trois quarts d'heure. » Il fallut aller perdre un temps précieux. J'attendis, et Clermont parut enfin, mise en jolie grisette, coiffée en bonnet rond : elle était mille fois plus jolie qu'en *fille*. Nous prîmes un fiacre à la *Croix-du-Trahoir*, et je la conduisis à ma troisième demeure, chez *Desbœufs*, le père de l'architecte, au coin de la rue *des Rats*.

Clermont tremblait, malgré l'effronterie de son état et mes assurances, d'être mal reçue de ma femme, et elle voulut deux fois s'en retourner. Enfin, elle entra, parce que lui ayant dit que je demeurais au quatrième, elle se trouva chez moi au troisième sans le savoir. Agnès Lebègue et cette fille se plurent au premier coup d'œil, et, d'après

---

(1) Ce mot est nne imitation du cri des oies, et n'est point relatif à la querelle de *Ramus* avec l'Université, comme l'a stupidement dit je ne sais quel anecdoteur.

cette entrevue, je n'eus plus besoin de presser Clermont de revenir chez nous; c'était le plus ardent de ses désirs. Elle quitta la Piron le lendemain matin, avec ce qu'elle put emporter; car, par une politique et une abominable friponnerie, les filles, en se sacrifiant pour le profit des *matrullês*, leur redoivent toujours : parce qu'on leur loue très cher les moindres colifichets; qu'on leur fait payer, outre trente sous de pension, le vin, le café, à plus forte raison les liqueurs; de sorte qu'une pauvre malheureuse, qui ne prend pas garde à elle, paye jusqu'à six ou neuf francs par jour. Si elle déchire, elle paye la robe ou le déshabillé; l'inspecteur qui a cette partie donne toujours raison à la *matrullê* qui le solde. Clermont, en quittant la Piron, se croyait un revenant bon de deux cents francs, et elle redut, après le compte de la *matrullê*, quatre cents livres pour lesquelles on lui retint son linge, ses robes, chèrement payées, et tout ce qu'elle pouvait avoir en bijoux; avec injonction de payer dans quinze jours, sans quoi tout serait acquis à la *matrullê*. J'ai parlé moi-même à *Maret*, l'inspecteur, rue *Sainte-Anne;* mais ce prévaricateur ne me craignant pas, il n'eut aucune honte de convenir que la *fille* avait raison, et que cependant la *matrullê* garderait les effets, faute de payer les quatre cents livres. Nous abandonnâmes tout, et la Piron, qui s'est retirée avec six mille livres de rentes, en profita.

Les filles entretenues virent *Sara Krammer* avec admiration. Mais l'amitié qu'Agnès Lebègue avait

prise pour elle changea le premier plan. Il fut convenu qu'on ne la montrerait pas à l'homme trouvé par Brûlée, qu'on ne croyait pas digne d'elle, mais qu'on lui chercherait un meilleur *parti*. Il y avait à Paris un M. *Imbert de Saint-Maurice*, ancien voisin de mon beau-pére : il était riche, roux, roide, avare; mais il avait vu Agnès Lebègue jeune, riche et jolie, et il avait conservé pour elle un goût fort vif. (On a vu, plus haut, qu'il la violait.) Ce Monsieur était marié à Orléans, et séparé de sa femme ; il avait offert à la mienne de me quitter, pour être sa maîtresse et la gouvernante de sa fille unique. Agnès Lebègue alla songer à cet homme pour Sara Krammer. Mais elle n'en parla ni à la Talon, ni à ses sœurs : elle voulut agir seule. J'ignorais ceci. Sara demeura chez nous ; le repos rafraîchit ses charmes, et elle embellit tous les jours. Agnès Lebègue la chérissait, et elle aima tendrement Agnès Lebègue ; l'union régnait entre elles. Tout le monde la croyait ma sœur ; et elle se comportait d'une manière qui ne me déshonorait pas : au contraire, on louait sa modestie et sa politesse. Le jeune Desbœufs l'architecte, fils de notre propriétaire, en devint éperdument amoureux, et nous proposa de l'épouser. Nous fûmes embarrassés doublement ! Cependant, Imbert de Saint-Maurice n'arrivait pas. Mais Sara nous tira de peine, en déclarant que ce jeune homme ne lui inspirait que de l'aversion. La petite Brûlée trouva un *parti* pour Sara Krammer, qu'on nommait chez nous Geneviève, et alors Agnès Lebègue sentant

qu'elle avait commis une imprudence en donnant cette fille pour ma sœur, elle découvrit la vérité à celle qui allait lui procurer un appui. La jolie Brûlée fut d'abord interdite : — « C'est un homme respec-» table ; je lui ai annoncé une fille de famille hon-» nête, qui ne se donnait qu'à raison d'un accident » qui la brouillait avec ses parents. Que dira-t-il ? » — Il faut voir auparavant si je lui conviendrai, » répondit Sara. « Si je fais une impression favorable, » je déclarerai la vérité sans risque ; si je ne lui con-» viens pas, nous garderons notre secret. » Cet avis parut le plus sage. L'homme vint chez nous (et qu'on imagine la surprise d'Agnès Lebègue, car j'étais absent) : c'etait M. Imbert de Saint-Maurice, qui se faisait alors appeler M. *de Chapote!* Il vit la jeune fille, et en parut si content, qu'après l'avoir quittée, il dit à la petite Brûlée qu'il augmenterait le traitement qu'il avait promis, et que pour rendre le sort de la demoiselle plus honnête, en considération de Mlle Lebègue, il la ferait non seulement gouvernante de sa fille unique, mais de toute sa maison. Nous crûmes le sort de Sara parfaitement assuré ; Mlle Talon et Mlle Brûlée pensaient de même ; Mlle Désirée, qui l'avait aussi prise en amitié, l'en félicita. Enfin, tout le monde était charmé.

Le lendemain, M. *de Chapote* vint chercher Sara. En apprenant la veille la nature de ses propositions, j'avais eu quelques inquiétudes : « Une fille publi-» que peut être reconnue. Nous trompions cet » homme, par un enchaînement de circonstances,

» qui nous empêchait d'être coupables; mais s'il » découvrait la vérité, il nous regarderait avec le » plus grand mépris, et pourrait se venger. » Ces craintes, que je communiquai le soir, rendirent Agnès Lebègue timide; elle pria Sara de se découvrir le plus tôt possible. La jeune fille le promit... Ce fut à cet instant qu'arriva M. de Chapote. Sara monta en voiture, et alla chez lui. Nous lui recommandions depuis longtemps de ne pas montrer de facilité, pour éloigner les soupçons de son ancien état : elle se conforma sans doute à nos avis, car l'estime de M. de Chapote s'accrut durant huit jours.

Cependant ma femme et moi n'étions pas tranquilles. Sara vint nous voir en voiture le huitième jour : elle était bien mise; elle était ravissante. Elle apportait un présent à son amie de la part de son Monsieur. Agnès Lebègue lui demanda si elle avait parlé? — « Non, pas encore : Mademoiselle Brûlée » m'en a empêchée; elle m'a bien assuré que tout » serait défait, si je parlais. » Nous lui observâmes que Mlle Brûlée ne sachant pas le secret du premier état, son conseil était bon dans ses idées; mais que nous nous exposerions au plus terrible revers, si quelqu'un la reconnaissait. Sara nous promit de parler. Cependant, je lui recommandai de ne pas le faire, que bien sûre de l'attachement de son Monsieur. Je lui dis un mot de Zéphire, et je lui fis entendre que lorsqu'elle serait bien aimée, elle pourrait tout avouer, en se donnant les sentiments de cette fille.

Elle nous quitta ; toute la maison la salua, de la manière la plus affectueuse; ce qui fit un excellent effet devant deux domestiques qui l'accompagnaient, le cocher et un laquais.

Sara demeura trois semaines sans nous revoir. Elle était heureuse, fêtée ; M. de Chapote en avait agi envers elle avec la plus grande considération ; elle n'était pas encore entièrement sa maîtresse : il voulait gagner son cœur. Son projet était de nous rendre les services les plus essentiels, comme étant le frère et la belle-sœur de la gouvernante de sa fille. Nous fûmes charmés de ces heureuses nouvelles. Sara nous dit elle-même, qu'elle ne désespérait pas de l'amener à un attachement honnête, et elle ajouta que rien alors ne l'obligerait à se découvrir. Nous en convînmes, et je dispensai de tout mon cœur Sara de dire la vérité : je sentais que si l'attachement était honnête, je pourrais voir l'homme sans rougir, et que s'il faisait une découverte, il serait beaucoup moins en colère.

Mais Sara nous trompait dans un point : elle avait été complètement maîtresse, immédiatement après la première visite qu'elle nous avait rendue, et la petite Brûlée le savait. C'était même par son conseil, que Sara nous en faisait mystère. La petite Brûlée lui avait dit, en propres termes : « Tu peux » ne nous rien cacher, à Mademoiselle Talon et à » moi ; mais il ne faut pas avoir la même confiance » pour une honnête femme ni pour son mari ; ces » gens-là n'ont pas les oreilles accoutumées à cer-

» tains détails; ainsi, toujours de la réserve. Ensuite,
» je te déclare que je connais ton homme; l'idée
» que tu es la sœur de Monsieur Nicolas, du curé
» de Courgis, etc., fille du plus honnête homme de
» son canton, l'attache à toi, plus que ta beauté; la
» preuve, c'est qu'avant toi, il avait la petite *Renne-*
» *fort*, fille d'un tailleur de la rue *du Fouarre*, qui
» était plus jolie, qui possédait mille talents agréa-
» bles, et qu'il ne l'a pas gardée six mois. Il a eu
» ensuite la petite *Rosalie* (1), une enfant toute
» neuve, jolie comme un cœur; il l'a quittée au
» bout de trois mois, quand il a su que son père et
» sa mère étaient misérables : on lui avait dit qu'ils
» étaient de riches limonadiers, à *Épinal*, et il
» l'adora tant qu'il le crut. Du moment où il te
» saura Génevoise, fille de pauvres gens, nouvelle-
» ment convertie, et débauchée par celui même qui
» a reçu ton abjuration, il ne verra en toi qu'une
» aventurière. A la vérité, ton frère est moine à
» *Sainte-Geneviève;* mais il a été reçu par faveur;
» cela ne fera pas grand effet. » Sara suivit les conseils de cette jeune fille, qui était un peu soufflée par le docteur Brûlé; elle ne parla pas.

Un dimanche, elle vint nous voir. Son Monsieur était parti la veille pour Orléans; elle savait qu'il avait chargé une ancienne domestique de la sur-

---

(1) La même dont il sera parlé en 1776, sous le nom de *Dartois,* à l'occasion de Virginie. Voyez aussi la 88e *Nationale,* dans les *Provinciales.*

veiller adroitement. Elle vint prier Agnès Lebègue de passer avec elle tout le temps de l'absence de son Monsieur, même les nuits. Nous y consentîmes : mais cette jalousie de M. de Chapote m'éclaira, et je présumai que Sara était sa maîtresse. Je n'en voulus rien témoigner, préférant de laisser Agnès dans sa bonne opinion, qui, d'après son caractère, devait durer tant que Sara voudrait; car son amie ne soupçonnait alors jamais le mal qu'on lui cachait. Un dimanche, que j'étais allé voir Agnès et Sara, nous sortîmes tous trois. En nous promenant sur les *Nouveaux Boulevards,* à peine achevés, nous rencontrâmes un petit homme rougeot, fort brun, qui regarda beaucoup Sara. Elle me dit à l'oreille : « Voilà un homme que j'ai vu chez la Piron. Mais » c'est un galant homme : c'est un marchand de » mousselines de *Mâcon*, qui plaide ici contre les » fermiers; mon amie entend les ouvrages de mo- » des; cet homme a des gazes, des taffetas; ce pour- » rait être une connaissance très utile... » Comme elle achevait de me parler, le marchand vint à nous. Il salua Sara de la manière la plus respectueuse. Elle lui rendit son salut, et dit à son amie : « Invitez- » le à nous accompagner : si j'ai des espions, ça les » déroutera. » Ma femme le fit, et je me joignis à elle. Ensuite, je pris cet homme à part, et je lui dis en deux mots que j'étais ami du frère de Sara, au nom duquel je l'avais retirée, par cette raison, de l'endroit où il l'avait connue (chez la Piron). Cette explication eut un effet merveilleux. Le marchand,

persuadé que l'ancien état de Sara n'était connu que de moi, redoubla d'égards; et ce qui le rendit encore plus attentif, ce fut une chose à laquelle j'étais loin de m'attendre : il devint amoureux d'Agnès Lebègue! De retour à la maison, de lui-même, et avant que Sara lui eût parlé, il proposa des marchandises, à payer après les ouvrages faits et vendus : ce qui nous parut extrêmement avantageux. M. *Moulins* (c'est le nom de cet homme), était d'ailleurs honnête, franc, obligeant, en un mot tel que Sara me l'avait annoncé. Voilà quelle fut la connaissance que cette bonne fille nous procura; elle a contribué plus que toute autre chose à décider absolument de mon sort...

Pour Sara Krammer, après avoir demeuré deux ans parfaitement heureuse, avec M. de Chapote, croyant ne plus rien risquer, elle avoua enfin qu'elle n'était pas ma sœur. Il voulut savoir qui elle était, ce qu'elle était devenue, après son abjuration. Sara ne s'était pas attendue à l'exactitude de ses recherches; une compatriote jalouse de son bonheur révéla ses écarts. On nous fit demander; mais on eut soin que Sara ne pût nous prévenir. On nous dit qu'elle avait tout avoué : on détailla si parfaitement, que nous le crûmes : mais il ne nous convenait pas de paraître instruits; nous niâmes. Heureusement que Krammer le frère eut de l'esprit; il nous seconda, sans que nous eussions pu nous concerter. Ainsi d'accord, par hasard, nous nous vîmes, dès que nous fûmes en liberté, c'est-à-dire Krammer et

nous, car on ne permit pas à Sara de nous parler, et nous convînmes de réunir nos efforts pour faire regarder la Génevoise comme une calomniatrice. Mais nous n'avions pas prévu qu'on manderait la Piron; et la malheureuse fut confrontée avec Sara pâle et tremblante... Cette femme, qui venait de quitter son infâme commerce, craignant de se commettre en avouant qu'elle avait reçu chez elle une nouvelle convertie, conduite par son séducteur, dit qu'elle ne connaissait pas celle qu'on lui présentait, qu'elle ne l'avait jamais vue; et elle s'en retourna. Par un grand bonheur, M. Moulins la rencontra : elle lui avoua ce qu'elle venait de faire; il accourut nous le conter. Dans le même moment, une petite servante arriva comme de la part de Sara, pour nous dire que la Piron venait de la trahir, et qu'il n'y avait plus rien à cacher. Il faut l'avouer, ma femme et moi, nous donnions dans le piége; M. Moulins, un peu contrebandier, et beaucoup plus rusé que nous, prit la parole, et renvoya la petite servante avec indignation. Il courut aussitôt chez la Piron, pour lui faire des plaintes amères; cette femme offrit de l'accompagner chez M. de Chapote, pour soutenir qu'elle ne connaissait pas Sara. Le marchand ne jugea pas à propos d'accepter cette proposition. A son retour, il trouva Sara auprès de ma femme, avec M. de Chapote. Sûr de son fait, M. Moulins parla fermement, en qualité d'ami du Génovéfain Krammer; et M. de Chapote s'en retourna persuadé que la Génevoise était une calomniatrice. Cette femme

ne savait rien que par ouï-dire; elle n'avait jamais vu Sara dans le désordre; elle se laissa persuader elle-même qu'on l'avait trompée. Ce fut ainsi que Sara échappa, cette fois, à sa perte; mais elle ne fut plus autant considérée. La vérité se découvrit enfin, en 1768, et cette pauvre fille fut renvoyée. Elle en mourut de douleur, chez la petite Brûlée, qui lui avait offert sa maison, et qui s'est emparée de tout ce qu'elle avait, en dépit d'un testament en ma faveur, testament que Brûlée eut l'adresse de supprimer : ce qui la mit si fort à son aise, avec ses propres épargnes, que, débarrassée du Dr Brûlé, qui s'en retourna dans son pays, elle s'est trouvée en état de vivre indépendante, dans une sorte d'honnêteté...

Mais revenons aux effets de la connaissance du marchand Moulins, qui a si fort influé sur mon sort! Ce n'est pas que je n'aie ensuite passé par de cruelles épreuves! Celles qu'on a vues ne sont rien, en comparaison des peines éprouvées pendant les années 68, 69, 70 surtout, 71, 72, 73, 74, 75 et 76, à laquelle je finirai cette VIIe Époque de ma vie.

J'avais achevé le manuscrit de la *Famille vertueuse*, avec la fin de 1766; j'avais traité avec la dame Veuve Duchesne, par le moyen de *Guy*, son associé, séduit par l'approbation du bon M. Albaret; on commença l'impression le 20 Janvier 1767. J'étais ivre de joie de me voir imprimer. Les quatre volumes furent achevés au mois de Mai; cependant l'Ouvrage ne devait être mis en vente qu'à la Saint-Martin. Ce fut

un bonheur : le non-succès m'eût découragé; au lieu que je résolus de me consacrer tout entier à la littérature. Mon devoir de prote, bien rempli, me tuait l'estomac; le repos m'était nécessaire. M. Moulins faisait vendre ses mousselines par ma femme, à un bénéfice réglé par aune; elle pouvait se passer de moi. Le marchand nous fit quitter la rue *des Rats*, et nous logea dans la rue *de la Harpe*, à côté du Collège de *Justice*. Au printemps, il avait fait une tournée dans la Picardie, avec son cheval, et une voiture couverte; Agnès Lebègue alla de son côté vendre des mousselines aux environs de Paris, et nous avions mis pendant ce voyage Agnès en pension chez la mère de Mlle Désirée. Je fus alors dans la relation la plus intime avec cette jolie fille, dont le mariage avec M. de Roncy était rompu (il avait sans doute découvert quelques allures). Je mettais toutes les semaines un excellent pot-au-feu, avec une poule ou chapon, et la jolie Désirée venait dîner avec moi; nous parlions ensuite de Nicard; nous réalisions ce qu'elle avait recommandé que Désirée fît pour elle, et nous étions très heureux. Le soir, je la reconduisais.

Mais il fallut bientôt cesser cette joyeuse vie! Un parti se présenta pour Désirée, et nous cessâmes d'être amis.

Je quittai ma proterie aux environs du 27 Mai. J'avais, pour tout, quatre cents livres, qui m'étaient redus par F.-A. Quillau; et sept cent quatre-vingts livres à recevoir pour ma *Famille vertueuse :* avec

ces deux sommes, je me croyais un Crésus. Mon but, puisque ma femme pouvait se passer de moi, par le commerce que lui procurait le marchand Moulins, fut d'aller pendant quelques mois chez ma bonne mère, à Sacy : j'espérais que, recueilli dans la solitude, je ferais un bel et bon Ouvrage, que je viendrais l'hiver vendre à Paris, et le faire imprimer. En attendant mon départ, je commençai le *Pornographe,* que le censeur *Chenu,* commissaire, me rendit, en disant que c'était légaliser un état *immoral.*

J'abandonnai pour le moment cet Ouvrage, et je commençai l'*École de la Jeunesse,* avec cette épigraphe : *Dextera præcipue capit indulgentia mentes,* etc. C'était au fond un roman sans imagination, où je répétais ce qu'avait dit *J.-J. Rousseau,* dont j'étais alors enthousiaste. Je n'avançai pas beaucoup cette ingrate production. Je travaillais peu dans le logement abandonné de la rue *de la Harpe,* et le marchand Moulins ayant été se loger rue *Traînée,* vis-à-vis le portail Saint-Eustache, je me déterminai à partir pour Sacy.

Dès le premier jour de ma liberté, en quittant ma proterie, j'allai dîner avec Progrès et *Karrats,* ou *Carra, place Maubert :* Karrats alla chercher une grosse fille dans un mauvais lieu, et nous la donna pour sa parente ; nous dînâmes mesquinement, avec des mets d'une auberge à huit sous, mais splendidement pour Progrès. Après le repas, nous jouâmes au *pied de bœuf.* Karrats eut affaire ; il sortit, et nous

enferma, ne doutant pas que nous ne cherchassions à mettre à mal sa prétendue cousine. Il se trompa, du moins pour moi, qui était celui qu'il voulait attraper. Mais Progrès fit quelques copulations. Karrats revint le soir, et je sortis aussitôt. Quelques jours après, j'appris de Progrès que les faveurs de la cousine étaient amères. Ce qu'il y eut de pis, c'est qu'il communiqua son mal à Mlle Nimot, qui fut très étonnée du présent! Ils guérirent. Angélique, un peu désenchantée de son amant-poète, ne voulut plus devenir sa femme, comme elle le lui avait promis; elle alla se mettre au couvent de *Sainte-Aure,* sous la protection de Mme Agnaisse, femme de cet intendant qui l'avait entretenue, et le mari consentit d'y payer la pension de sa maîtresse, avec celle de sa femme, à condition de ne les voir ni l'une ni l'autre. Il avait fait un enfant à Mlle Nimot, pendant qu'elle était lectrice de la princesse de Carignan, qui avait pardonné cette faute, quand, malheureuse-pour Angélique, la mort enleva sa protectrice. Ce fut après ce malheur irréparable qu'elle alla demeurer à l'*Hôtel de Malte,* à côté de Progrès, qui en fit si rapidement la parfaite connaissance; l'enfant était élevé par M. Agnaisse, qui l'aimait beaucoup. Progrès ne souffrit pas avec résignation la retraite de sa Dulcinée : il alla jeter des pierres dans les vitres du couvent, le soir, afin qu'on lui rendît son Angélique. Ce nouveau Médor réussit par ce moyen : la supérieure ne voulut pas garder dans sa maison une fille dont l'amant y causait du scandale; il faut ajouter

que Progrès lui avait écrit des horreurs contre Mlle Nimot. Après cette manière délicate de témoigner son estime à la belle Angélique, et lui avoir enlevé son dernier asile, aidé des sages conseils de son libraire *Vaelliac* (*a*), il l'épousa : ce fut le comble de la folie pour tous deux.

Le lendemain de ce mariage, auquel je n'assistai cependant pas, je rencontrai Sailly, rue *Mercier de la Nouvelle-Halle,* nº 47. Je poussai un cri de joie en la voyant, et je volai auprès d'elle. Nous renouvelâmes connaissance. Elle m'apprit qu'elle avait été figurante aux *Français,* et qu'elle n'avait personne en ce moment. Je lui dis que je quittais Paris, pour quelque temps, et que je me faisais auteur. — « Pauvre métier ! » me dit-elle ; « les honnêtes gens » y meurent de faim, et les coquins y finissent mal. » Nous entrâmes chez elle. Je lui parlai de mon *Pornographe,* et je la priai de me donner des renseignements sur différents faits, sur le nombre des filles publiques ; Clermont, ou Sara Krammer, m'avait déjà procuré beaucoup de lumières, dont j'avais profité. Je montrai le *Règlement* et mes *Notes* à Sailly. Elle me promit des anecdotes, avec un à-peu-près sur le nombre des filles, et elle y mit pour condition qu'elle serait la première femme que je verrais à mon retour. Je le promis. Nous dînâmes ensemble, avec trois de ses camarades. La compagnie n'était pas absolument mauvaise, et l'entre-

---

(a) Cailleau. *(N. de l'Éd.)*

tien fut plus amusant que je ne l'avais osé espérer. A la fin du repas, Sailly dit aux trois autres : — « C'est à lui qu'est arrivée l'aventure du bernage, » que je vous ai contée. » Il est impossible d'exprimer l'effet que produisirent ces paroles! Je fus un dieu pour ces trois filles. Après une multitude de caresses, l'une d'elles, jeune, fraîche, et faite au tour, que j'ai depuis retrouvée, rue *Honoré,* chez la marchande de modes Mme *Demeudes,* vis-à-vis le commissaire *Chesnon* père, proposa aux autres de me faire une anecdote pour mon *Pornographe*. — « Je ne » fais plus le métier, » dit-elle, « depuis que j'ai un » *tenant*. Mais je veux le faire aujourd'hui, pour lui » donner une scène : mettez-vous dans ce cabinet, » à porte vitrée. » Je m'opposai en vain à ce qu'elle voulait faire : Sailly elle-même l'y encourageait... Au bout d'un demi-quart-d'heure, elles amenèrent à deux un grand vieillard, qui me parut un conseiller au Châtelet. Elles se mirent nues; le squelette se déshabilla; elles prirent des verges, et le poursuivirent comme des enragées. Il en désarma une enfin, et il les mit toutes deux en sang, malgré leurs cris; Sailly riait aux larmes. La troisième, restée habillée, alla secourir les deux autres, qui en eurent pour un mois à se guérir. J'eus ainsi ce que je n'attendais pas.

Je partis de Paris, pour aller chez ma bonne mère, le 22 Juin 1767. Je n'oublierai jamais ce voyage! Je me liai, dès la première heure de navigation, avec un jeune homme charmant, qui me témoigna beaucoup

d'amitié. Il avait pour gouverneur un abbé de *Sapt,* qui me donna un discours sur les sciences, prononcé à Versailles, et qu'il venait de faire imprimer à Paris. Comme il faisait une chaleur excessive, nous couchâmes sur le tillac, le jeune homme et moi, enveloppés dans une grande couverture, que j'emportais à Sacy. J'étais surpris de la douceur, de la beauté de mon jeune compagnon, et de l'attention avec laquelle l'abbé nous surveillait; cependant je n'avais aucun soupçon de la vérité. Le lendemain, il entra dans le coche une vieille dame, avec une très jolie personne, qui devaient n'y faire qu'environ dix lieues. La figure intéressante de la demoiselle me frappa; je ne pouvais me lasser de la regarder. Comme mon jeune camarade était beau, bien mis, je crus que, par son moyen, je lierais facilement conversation avec les deux nouvelles arrivées. Je lui dis : « Voilà une aimable personne! abordons-la! » vous êtes d'une figure que les femmes accueillent » toujours. » Le jeune homme ne parut pas fort empressé : néanmoins, je l'y engageai si vivement, qu'il se rendit à mon importunité. Nous abordâmes Mlle *Sophie* (c'est ainsi que la nommait la vieille dame). Mon camarade la salua froidement : moi, je la saluai beaucoup. Elle me répondit en souriant de la manière la plus séduisante; mais elle faisait peu d'attention au beau jeune homme. Dans un instant où il causait avec la vieille, Mlle Sophie me dit : « Y a-t-il longtemps que vous connaissez ce beau » fils qui est avec nous? — Depuis hier, que nous

» nous sommes embarqués ensemble. — Je le con-
» nais; c'était notre voisin. — Ou va-t-il? — Mais
» à Lyon, à ce qu'il m'a dit, avec son gouverneur.
» C'est une fille, » me dit Sophie; « et sans doute
» vous le savez. — Moi! je ne m'en doutais seule-
» ment pas. — Ce n'est point une intrigue : ses
» parents veulent qu'elle voyage, mais sous cet
» habit. L'abbé qui l'accompagne est un garçon de
» mérite, mais peu séduisant, et dans un cas parti-
» culier; on la lui confie volontiers... Enfin, le
» domestique que vous voyez avec eux, est une
» femme d'un certain âge, qui surveille Sophie. Je
» vous avertis de cette singularité. — Et vous, ma
» belle demoiselle, qui m'intéressez si vivement,
» avec qui êtes-vous? — Avec la mère de celle qui
» m'en sert; il est inutile de vous en dire davantage.
» — Peut-être; car je ne saurais vous dire combien
» j'ai désiré de vous parler!... Pourrai-je vous
» revoir quelque part? Je reviens à Paris dans quatre
» à cinq mois. — Non; nous y étions venues, cette
» dame et moi, pour arranger quelques affaires d'in-
» térêts; elles sont achevées; nous nous en retour-
» nons à Dijon. — A Dijon!... Y connaîtriez-vous
» Mademoiselle Omphale***? — Oui; c'est la mère
» de mes deux meilleures amies. Ha! qui sont-elles?
» — Demandez-le à votre camarade. Puisque vous
» connaissez Mademoiselle Omphale***, ce prétendu
» jeune homme est Hypsipyle. » J'étais dans le
plus grand étonnement : tout me surprenait dans le
discours de cette jeune personne; sans les noms

qu'elle donnait, j'aurais cru que c'était un badinage, effet du hasard. En ce moment, on appela pour l'endroit où les dames devaient descendre : Sophie et sa conductrice entrèrent dans un batelet, tandis que je cherchais Hypsipyle; je ne trouvai ni lui, ni l'abbé de Sapt. Je les demandais à tout le monde, lorsque le commis me dit qu'ils étaient descendus à terre. Je remontai alors sur le tillac, où j'avais causé avec Sophie, et je l'aperçus qui débarquait, avec la dame âgée, une vieille femme, une autre dame de moyen âge, qui, depuis le premier jour de notre embarquement, était dans une cabane dont elle n'était pas sortie, une servante, et un domestique. Je saluai Sophie du chapeau et de la main. Elle me rendit mon salut par une révérence profonde, et un geste qui me parut respectueux; elle se retourna dix fois, avant de monter dans une voiture qui paraissait attendre tout le monde, et tandis que j'étais dans l'extase, on disparut.

J'accostai le commis, pour lui demander s'il connaissait toutes ces personnes. — « Non, » me dit-il; « mais je présume que la dame qui n'est pas sortie » de la cabane ne voulait pas être vue; elle ne s'est » embarquée que pour Montereau. Les deux dames, » la jeune et la vieille, qui sont arrivées, l'ont » embrassée en entrant, et sont ensuite venues à » cette place, derrière vous. Je crois qu'elles vous » connaissent; car j'ai remarqué une longue con- » versation, pendant laquelle on vous montrait. » L'abbé ne vous a-t-il pas donné un de ses discours

» imprimés? — Oui; le voilà. — J'ai entendu qu'il
» le disait aux deux arrivantes. »

Voilà tout ce que j'ai su jamais de cette rencontre singulière, effet du hasard. Je me repentis bien de ne pas avoir pris sur-le-champ un batelet, pour les suivre, comme j'en avais eu la pensée; mais peut-être ne m'aurait-on pas attendu. Il paraît que c'est pour la dernière fois que j'ai vu ce jour-là ce qui me restait de Colette. Sophie paraissait environ quinze ans, et même seize (elle n'en avait que treize); c'est ce qui avait éloigné toute idée : ce nom ne cadrant pas avec le sien, je n'avais pas eu le moindre soupçon. Au reste, je pourrais me tromper : je ne suis sûr que d'avoir vu des personnes de la connaissance d'Omphale, et à peu près certain que la dame de moyen âge, enfermée dans la cabane, était cette amazone, qui faisait habiller Hypsipyle en homme pour voyager. Il paraît que si j'avais eu le bonheur de lui parler, je me serais justifié; elle ne m'en voulait pas d'une manière absolue, puisqu'elle permit qu'Hypsipyle me fît tant d'amitié, que l'abbé me prévînt en tout; deux choses qui me surprenaient également : j'étais mesquinement vêtu. Il paraît que Sophie n'avait pas la permission de me parler, et qu'Hypsipyle, en refusant de se prêter à mes désirs, suivait les ordres de sa mère, qu'elle eut le temps de consulter. Voilà mes conjectures, sur cette rencontre extraordinaire. Le coche me devint insupportable : je mis une caisse de livres que j'emportais, dans la chambre du commis, ainsi que ma

malle, et je quittai le bateau à *Pons*. Je marchai quelque temps à pied, cueillant des fleurettes, que je mettais dans un livre, et que je conserve encore, en disant : « Je vous conserverai toute ma vie, en me » ressouvenant du jour où j'ai vu Sophie, que je » crois Edmée-Colette ma fille, et celle de la femme » que j'ai le plus aimée. O fleurettes! je ne vous » reverrai jamais sans verser des larmes! » Et j'en versais, en les cueillant; et j'en verse encore, en les revoyant aujourd'hui (1796)!...

FIN

DU TOME NEUVIÈME



SUJETS DES ESTAMPES

PROJETÉES PAR L'AUTEUR

POUR CE VOLUME

LXXX. — CHEZ OMPHALE : EDMÉE COLETTE, HYPSIPYLE

— Page 21 —

Monsieur Nicolas, à une table à déjeuner, chez Omphale, une main dans celle d'Edmée Colette, sa fille et de Madame Parangon, les yeux fixés sur deux portraits. Hypsipyle, qui est à côté de sa grand'mère, tient ouvert le rideau qu'elle vient de tirer, pour découvrir les portraits de Colette et de son père. Il s'écrie, transporté : « Dieu ! je suis dans l'Olympe, ou dans l'Élysée ! »

LXXXI. — CHRISTINE

— Page 28 —

Christine-Vitteaux possédée en présence d'Yonne-Bellecour et de sa tante : « Les mœurs sont un collier de perles. »

LXXXII. — SCÈNE DE NUIT

— Page 31 —

Monsieur Nicolas arrivant au bruit, demi-vêtu. Yonne et sa tante dans leur chambre, se défendant contre un homme nu; l'aubergiste survient avec de la lumière.

LXXXIII. — ZOÉ MOURANTE

— Page 48 —

Monsieur Nicolas reçu par Zoé malade, à son arrivée de Dijon : « C'est mon unique ami! »

LXXXIV. — BONNE ET FRANÇOISE-SOPHRONIE SELLIER

— Page 56 —

Monsieur Nicolas entrant dans la pièce où est Françoise, auprès de Bonne Sellier, sa belle-sœur, et surpris de la beauté de Sophronie. *Monsieur Nicolas :* « Je savais... » que Mademoiselle était la plus charmante per- » sonne... » *Bonne Sellier :* « Je réponds que vous lui » plaisez. » Elle regarde Sophronie en souriant.

LXXXV. — LE MARIAGE

— Page 107 —

Monsieur Nicolas marchant vers l'église, derrière Agnès Lebègue, à laquelle M. Parangon donne la main. Il est seul; derrière lui sont son père, sa mère et Mme Lebègue; à côté de la mariée, Maîne Blonde, la seule de ses amies qui fût de sa noce. La foule des

deux sexes forme une haie des deux côtés : « Enfin, » la voilà donc mariée! »

Un groupe de trois jeunes gens, Devarainne, Nizon et Chacheré, tiennent à une fenêtre une bannière, sur laquelle on les voit *portraités,* voulant jeter à l'eau une jeune personne que retiennent deux compagnes, Mlles Valois et Laconge, ces deux-ci presque enfants.

LXXXVI. — LES TROIS AMIES

— Page 124 —

Monsieur Nicolas dans la boutique des demoiselles Roullot, réunissant les mains de Claudon, de Marianne et de Maîne Blonde : « A jamais! » Claudon est sur une chaise longue, nonchalamment étendue, une jambe à demi découverte; Marianne sur un tabouret, le coude appuyé sur le comptoir, et Maîne debout, à côté de Claudon...

Dans le fond, on voit Monsieur Nicolas parlant fermement à M. Parangon, en présence de trois hommes et de Marianne Geollin, au moment où il sort pour jamais de chez cet homme.

LXXXVII. — MADAME CHÉREAU

— Page 155 —

Monsieur Nicolas avec Mme Chéreau, poussant elle-même le verrou : « Nous voilà en sûreté!... »

LXXXVIII. — LA FEINTE DANGEREUSE

— Page 166 —

Monsieur Nicolas, à dîner chez lui avec Adelaïde Nicard,

Beugnet le graveur en bois, et Agnès Lebègue, laisse faire l'amour à celle-ci pour ne s'occuper que de la jolie Adelaïde, debout en tablier, faisant le service de la table. Il reçoit les plats de ses mains, lui parle bas et se montre tout complaisant. On veut savoir ce qu'il lui fait : — « C'est que je me brûle! » répond la jolie Nicard.

LXXXIX. — ADIEUX DE BATHILDE

Page — 179 —

Monsieur Nicolas quittant Bathilde, qui lui dit : « Un » mot, et je reste.... »

XC. — AMUSEMENTS; TOURS

— Page 182 —

Monsieur Nicolas avec Nicard en corset, lui pressant la taille et lui baisant la gorge découverte.

(Deuxième coupure). Chez Désirée, goûtant le bonheur. Désirée dit à la fin : « Il est tard; je me suis oubliée! »

XCI. — CHOUCHOU-BRULÉE

— Page 189 —

Monsieur Nicolas chez Chouchou qui, en le voyant entrer, jette son chat à terre : « Ça? ce n'est pas lui que je caresse! » Élan du héros vers la belle.

XCII. — IL AIME ENCORE. ROSE BOURGEOIS

— Page 207 —

Monsieur Nicolas surpris par les garçons marchands et

conduit dans l'arrière-salle, y est présenté à M. Bourgeois, le maître : « Voilà l'homme! » La belle Rose est auprès de la cheminée, le front un peu couvert de sa main, et très agitée; Eugénie est proche la table où vient d'écrire le héros; Mme Bourgeois entre ses deux filles; les garçons sur les côtés; la servante tient entr'ouverte une porte de derrière. M. Bourgeois est debout, l'air noble et grave, prêt à interroger.

XCIII. — MAMONET ET ANGÉLIQUE NIMOT

— Page 220 —

Monsieur Nicolas chez Progrés; Angélique Nimot se lève et va sortir. Progrès met son bonnet de nuit et l'éclaire. *Angélique Nimot à Progrès :* « Mais où donc » allez-vous? » *Progrès :* « Nous coucher. »

XCIV. — SARA KRAMMER ET MELQUIÈRE

— Page 228 —

Monsieur Nicolas chez la Piron, parlant à Clermont, ou Sara Krammer, en présence de la jolie Melquière, presque enfant, et de dix autres filles demi-nues : — « Que me veut donc cet homme? je ne le connais pas. »





IMPRIMÉ

PAR

CHARLES UNSINGER

83, Rue du Bac

PARIS



